



Retour de flammes

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Retour de Flammes



Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

RETOUR DE FLAMMES

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU tiers-monde
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**RETOUR
DE FLAMMES**

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE
L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-FRANÇOIS BERNIES**



Titre original :
RETURN ENGAGEMENT

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1987

© Presses de la Cité/GECEP, 1990

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00120-7

Édition originale :

ISBN : 0-451-15244-1

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

Pour Will Murray,
qui a trouvé le moyen
de les ramener.

CHAPITRE PREMIER

Il attendait ce moment depuis quarante ans.

Quarante ans ! Une attente qui allait prendre fin là, dans ce coin perdu du New Hampshire, au bord de cette route boursoflée de neige sale, sous le soleil pâle d'un petit matin d'hiver.

Fiévreusement, l'homme enfonça le levier et sa chaise roulante se rapprocha en grinçant de la vitre fumée. Là-bas, sur la route, une voiture s'approchait, un peu bringuebalante. Un problème de parallélisme sans doute...

— C'est lui ? demanda-t-il.

Sa voix tremblait. Il se demanda si c'était l'âge qui la faisait trembler ainsi. Autrefois, sa voix était forte, puissante, comme son corps, si beau et vigoureux que toutes les femmes se jetaient à ses pieds. Mais maintenant ce corps magnifique était devenu une épave et il n'y avait plus qu'Ilsa à ses côtés.

— Ne bouge pas, lui lança-t-elle.

Elle se mit à courir jusqu'à la route et il la suivit du regard. Les secousses de la course faisaient rebondir les courbes harmonieuses de la jeune fille. Elle s'arrêta au bord de la chaussée. Pour régler ses jumelles Zeiss, elle rejeta ses longs cheveux blonds en un geste gracieux qui fit saillir sa poitrine. Il déglutit péniblement.

— Bleu clair ! C'est bien sa voiture, s'exclama-t-elle, le souffle court. Non ! Attends, c'est pas la bonne immatriculation : elle porte une plaque d'un autre État.

— Nom de Dieu ! jura-t-il, écrasant son poing contre la paroi de la camionnette.

Cela rendit un son métallique : métal contre métal.

— T'en fais pas, lança-t-elle à travers la vitre fumée tout en faisant signe à la voiture de continuer. Il va venir. Il prend cette route tous les jours.

— C'est pas pour ça, grinça-t-il. Je viens de me faire mal à la main.

— Mon pauvre chou ! fit-elle en s'approchant du véhicule. Tu ne devrais pas t'énerver comme ça.

Elle s'adressait à la vitre fumée, sans le voir.

— Quarante ans ! bougonna-t-il amèrement.

— Trente-huit ans, sept mois et cinq jours, corrigea-t-elle, les yeux brillants.

Il grogna une imprécation indistincte : elle n'était même pas née à ce moment-là. Il avait à peu près son âge quand l'horreur s'était abattue sur lui. En trente secondes, il était devenu ce monstre hideux et impuissant, incapable désormais de posséder la moindre souillon. Il la regarda d'un œil concupiscent. Voilà à quoi il en était réduit : à la regarder. Mais un jour, plus tard, quand tout serait fini, il trouverait un moyen de sauter cette fille assez bête pour défendre une cause qui n'était même pas de sa génération.

— Il y a une autre voiture qui arrive, s'écria-t-elle, courant de nouveau vers la route.

Derrière sa vitre fumée, il n'en perdait pas une miette. Le pantalon noir de la jeune femme moulait ses formes rebondies. Une imposante poitrine tendait sa blouse blanche. Elle avait retourné son brassard et on ne voyait qu'un bout de tissu rouge mais cela suffit à lui rappeler le bon vieux temps. Il en bava de plaisir.

— Ça y est ? C'est Smith ? fit-il, haletant.

— Oui, répondit-elle, toute excitée. C'est bien lui : Harold Smith.

— Enfin ! soupira-t-il.

Harold D. Smith vit d'abord la fille. Elle se tenait au milieu de la route et lui faisait des signes. Elle devait avoir vingt-cinq, vingt-six ans. Un visage lumineux qui n'avait pas besoin de maquillage. Un bout de soutien-gorge noir apparaissait entre les boutons tendus à craquer de sa blouse. Harold D. Smith s'en fit la remarque presque distraitemment. Il y avait longtemps qu'il ne considérait plus les femmes comme des créatures sexuées. Sa libido était tombée avec ses derniers cheveux, il y avait plus de dix ans de cela.

Ce n'est que lorsque sa voiture s'immobilisa en crissant que Smith remarqua le camping-car. C'était une camionnette aménagée, peinte en bronze métallisé avec des motifs rajoutés à la main. Elle était garée de guingois un peu en contrebas de la route, en bordure d'un petit bosquet qui la masquait en partie. La gaine de protection de la roue de secours accrochée à la portière arrière gisait dans l'herbe.

La blonde courut jusqu'à la voiture et Smith baissa sa vitre, sans lui rendre le sourire chaleureux qu'elle lui décochait.

— Monsieur, pourriez-vous m'aider ?

— Quel est votre problème ? demanda-t-il d'une voix lointaine.

Smith voyait bien quel était son problème, c'était évident – un pneu crevé – mais il demandait quand même. Sans doute pour gagner quelques secondes, un minuscule sursis avant l'inévitable corvée qui l'attendait.

— Je n'arrive pas à descendre la roue de secours, expliqua-t-elle.

— Attendez, je vais vous donner un coup de main, fit-il, résigné, tout en entreprenant de ranger sa voiture sur l'accotement.

La perspective de devoir changer cette roue ne l'enchantait guère, surtout avec, sur l'estomac, le kilo d'emplâtre que sa femme lui servait tous les marins en guise de porridge. Il descendit lourdement, aussitôt accueilli par une enthousiaste poignée de main.

— Ilsa Gans, se présenta-t-elle.

Il fut surpris par la poigne de la jeune femme. Mais encore plus par le pistolet qu'elle tenait dans son autre main.

— On ne bouge plus ! avertit-elle en armant le chien de l'automatique.

Harold Smith fit mine de vouloir se dégager mais la fille resserra sa prise et l'envoya rouler d'un arm-lock. Il atterrit sur le capot de sa voiture et poussa un gémissement : cette folle venait de lui enfoncer son genou dans les reins.

— Mademoiselle, gémit-il, je vous préviens que si c'est une tentative de vol...

Il n'acheva pas. Le canon du pistolet lui meurtrissait maintenant les lombaires. Il se demanda s'il allait mourir tout de suite.

— Tiens-toi tranquille ! commanda-t-elle.

Sa voix avait une dureté métallique.

Avec des gestes rapides, précis, elle défit son brassard et, le tournant à l'endroit, s'en servit pour bander les yeux de Smith.

— Avance ! fit-elle en le poussant vers le camping-car.

Si Smith avait pu se voir, il aurait reconnu la croix noire sur fond blanc et rouge. Peut-être alors aurait-il compris.

*

* *

— Harold Smith ?

L'homme se passa la langue sur ses lèvres sèches : sa voix tremblait encore. Pourtant il n'avait pas de raison d'être nerveux. Si quelqu'un

devait être nerveux ici, c'était bien ce Smith, qui se tenait debout en face de lui, enfin à sa merci.

— Oui ? répondit Smith.

Il sentait sous ses pieds une moquette épaisse et son crâne chauve frottait contre un plafond bien capitonné. « Un modèle de luxe », pensa-t-il avant que des mains froides ne le repoussent en arrière : il se retrouva assis dans une chaise pivotante.

— Harold D. Smith ? insista la voix.

— Oui ?

Ces « oui » laconiques ne trahissaient aucune angoisse. L'homme s'en étonna intérieurement. Ce type avait de la tenue, peut-être même du courage. Il se demanda si cela rendrait les choses plus faciles.

— Les dix premières années ont été les pires, reprit-il.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondit Smith.

— Les murs étaient verts. Vert clair en haut, vert foncé en bas. Je ne pouvais pas m'empêcher de les regarder. Et je pensais à vous, Harold Smith.

— Parce qu'on se connaît ?

— J'y viens, Smith.

L'homme se sentait mieux à présent. Sa nervosité l'avait abandonné. Les mots sortaient de sa bouche aiguisés comme des lames de rasoir. Tant mieux. Il sentit qu'Ilsa lui souriait. Elle était assise à ses pieds, sage comme une image – celle d'une fille modèle – à peine dénaturée par le pistolet qu'elle braquait sur le Smith tant détesté.

— Nous n'avions pas de télévision alors, reprit-il d'une voix rassérénée. Je n'avais que ces murs pour spectacle et leur vert m'a brûlé la rétine. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, je ne supporte pas la vue d'une prairie ou d'un billet de banque américain [\[1\]](#).

Smith hochait la tête pour donner le change. En fait, derrière son bandeau, il écarquillait les yeux pour tenter de capter quelques bribes de la scène. Gardant ses mains posées sur les genoux, il réussit à entrevoir la fille. Elle était accroupie mais elle gardait son pistolet – un Luger P 08 semblait-il – braqué sur lui. Et sa main ne tremblait pas.

— Finalement on a eu la télé, continua la voix desséchée. Je crois que c'est ce qui m'a sauvé. Sans ça, je serais devenu fou. La télé m'a nourri l'esprit, elle a été ma fenêtre sur le monde, car la chambre verte n'avait pas de fenêtre, vous comprenez. Sans elle, je me serais laissé mourir. Même la haine ne peut pas vous soutenir éternellement.

À ces mots, Smith sentit comme une houle glacée le fouetter. Il

fronça les sourcils.

— La haine ? s'étonna-t-il, mais on ne se connaît même pas !

— C'est que vous ne pouvez voir mon visage.

— Votre voix non plus ne me dit rien.

— Ma voix ? Vous ne l'avez pas entendue depuis 1949. Vous ne vous souvenez pas ?

— Non, fit Smith avec lenteur.

— Vraiment ? Pas le moindre souvenir, Smith ?

— Désolé mais je ne vois pas. Dans quelles circonstances disiez-vous...

— La mort, Smith, la vôtre, la mienne.

Smith réalisa qu'il avait les mains crispées sur ses genoux.

— Vous ne vous souvenez pas du 7 juin 1949 ?

— Bien sûr que non. Qui pourrait se souvenir de cette date ?

— Moi, Smith. Je me souviens très bien de cette date : c'est le jour où je suis mort.

Smith ne répondit pas. Ce type était sûrement cinglé. Il réfléchit à toute vitesse, l'oreille aux aguets. Peut-être qu'une autre voiture allait passer. Mais c'était peu vraisemblable : ce n'était pas une route très fréquentée.

— C'est le jour où je suis mort, reprit la voix, parce que c'est le jour où vous m'avez assassiné. Maintenant, osez encore dire que vous ne vous en souvenez pas.

— Je ne m'en souviens pas, fit Smith lentement. Je crois que vous vous êtes trompé sur la personne.

— menteur !

— Je vous l'ai dit : je ne m'en souviens pas, reprit Smith sur le même ton neutre et dénué de toute trace d'émotion.

Il savait qu'il ne fallait surtout pas élever la voix pour s'adresser aux aliénés : ça les rendait fous. Il savait aussi qu'il n'aurait même pas dû le contredire. Mais Smith était du genre têtu. Il n'allait pas approuver les délires d'un maniaque rien que pour lui faire plaisir.

Smith entendit le sifflement d'un moteur électrique et la voix desséchée se rapprocha. Il comprit soudain que l'autre était dans un fauteuil roulant. Il venait de se souvenir du macaron d'handicapé qu'il avait aperçu sur la porte du camping-car.

— Ainsi vous ne vous souvenez pas... reprit la voix.

Elle était amère, presque triste.

— Non, en effet, affirma Smith en se raidissant.

Il perçut alors un nouveau son : c'était une vibration plus aiguë, un peu comme le sifflement d'une roulette de dentiste. Il frissonna : il avait horreur du dentiste.

Soudain il sentit que son bandeau lui était arraché et il fut ébloui, clignant machinalement des yeux. Il sursauta.

L'homme dans la chaise roulante était à quelques centimètres, braquant sur lui de petits yeux noirs et perçants. Son visage était aussi desséché que sa voix. On aurait dit une vieille coquille de noix blanchie par le soleil tant il n'était qu'un entrelacs de crevasses. Sa bouche sans lèvres laissait voir des dents aux racines déchaussées et marron.

Smith déglutit. Son cœur se débattait douloureusement, semblait cogner contre sa gorge étranglée de peur.

— Je ne vous reconnais pas, réussit-il à articuler.

— Même ma mère ne pourrait pas me reconnaître, gronda l'infirme.

Il frappa l'accoudoir de son poing. C'est alors que Smith vit la main. Ce n'était pas une main humaine mais une triple pince d'acier. Smith vit qu'elle s'était refermée sur le bandeau rouge que la fille portait en brassard. L'insigne noir était tout chiffonné. La main mécanique s'ouvrit et le tissu tomba, se dépliant, dévoilant la croix noire dans le cercle blanc. Smith déglutit avec effort. Il connaissait trop bien cette croix. Il avait fait la Seconde Guerre mondiale.

La voix revint grincer à ses oreilles.

— Vous avez changé vous aussi, Smith, pour un peu je ne vous aurais pas reconnu.

Smith recula involontairement : l'haleine du vieillard maniaque sentait la palourde pourrie.

— Smith, je vous parle !

La pince d'acier s'était refermée sur la chemise du prisonnier et il se sentit irrésistiblement attiré vers la bouche pestilentielle. Elle se déforma en un rictus de haine.

— Miracle de la science, fit le vieil homme en faisant claquer sa main d'acier. On m'a installé cette prothèse en 1983. Des électrodes implantées dans mon bras contrôlent cette petite merveille. On dirait presque une main. Avant, je n'avais qu'un crochet et avant le crochet, un simple capuchon de plastique. Je vous dois tout ça, Smith. Ça fait

des années que je vous cherche et maintenant je vous ai trouvé.

— Je pense que vous vous trompez de bonhomme, insista Smith.

— Vous avez fait la guerre ? La Seconde Guerre mondiale ?

— Oui, répéta Smith dans un souffle.

— Tu vois Ilsa, il a fait la guerre.

— Il avoue alors !

Elle s'était levée brusquement, braquant le Luger.

— Non, c'est un entêté.

— Mais c'est bien lui ? insista la jeune femme.

— Oui, c'est le grand jour. J'en étais sûr. Je le sentais dans mes os.

— On n'a qu'à le ligoter et le jeter dans le fossé. On l'aspergera d'essence et vlouf !

— C'est exactement ce qui lui faudrait. Mais je ne pourrais pas supporter la vue des flammes... Les souvenirs, tu comprends, Ilsa. Et puis, je veux le voir mourir, je veux voir son expression au moment où il mourra.

Harold Smith décida alors de tenter quelque chose. Il écoperait sûrement d'une balle dans la tête mais il ne se laisserait pas abattre comme un chien, sans lutter.

D'un bond, l'Américain fut debout et repoussa la chaise roulante, évitant de justesse une manchette du crochet d'acier.

— Est-ce que je dois tirer ? hurla Ilsa, brandissant son pistolet.

— Non ! Assomme-le !

De toutes ses forces, la fille abattit le canon du lourd pistolet sur le crâne chauve de Smith. Mais le coup dérapa, égratignant tout juste le scalp. Smith avait réussi à saisir le pistolet et il se battait maintenant avec la fille qui grondait comme une chienne. D'un croc-en-jambe, elle le fit retomber sur le fauteuil roulant.

— Tiens-le comme ça, cria l'infirme.

La tête rejetée en arrière, Smith vit descendre sur lui l'horrible pince d'acier. Un bruit de fraiseuse lui vrilla les oreilles, de plus en plus fort. Il voulut hurler mais son cri s'étrangla. Les serres s'étaient refermées sur sa gorge, broyant sa trachée-artère. Ses pieds tambourinèrent le plancher du camping-car d'un roulement convulsif mais il n'entendait plus rien déjà : ses tympons avaient éclaté et ses yeux exorbités lui transmettaient l'image brouillée de sang d'un faciès démoniaque. Il se laissa mourir : l'enfer ne pouvait pas être pire.

— Le salaud ! s'exclama la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ilsa ?

— Il a pissé.

— Ça leur arrive souvent.

— Mais c'est sur moi qu'il a pissé !

La fille contemplait avec indignation le corps inanimé, le poing levé contre le coupable. Exactement comme si elle maudissait un chauffard maladroit et trop pressé qui l'aurait aspergée en roulant trop vite sur une chaussée inondée.

— Tu te changeras plus tard. Filons d'ici.

— D'accord, mais laisse-moi t'installer convenablement.

— Débarrasse-toi d'abord du corps.

— Tu n'en veux plus ? s'étonna la jeune femme.

— Non !

— Même comme souvenir ? On pourrait l'écorcher ou garder son crâne comme presse-papier.

— Pas la peine. Ce n'est pas le bon.

— Mais il a dit qu'il s'appelait Harold Smith.

— Peut-être, mais je te dis que ce n'est pas le bon Harold Smith.

— Oh non ! Ça ne va pas recommencer ! Pas encore !

— Si, j'ai bien vu ses yeux. Ils sont bleus. Ceux de Smith étaient gris.

— Et merde ! fit Ilsa en repoussant à coups de pied le corps hors de la camionnette.

Elle dut se battre avec le système de fermeture de la porte coulissante.

— Je croyais que tu étais sûr, cette fois-ci.

— Quelle importance ! Ça fait toujours un Smith de moins. Ce sous-homme ne manquera à personne. Allez, démarre Ilsa.

CHAPITRE II

Son nom était Remo et il se construisait une maison.

Il était en train d'enfoncer le dernier pieu dans le sol rocheux ; le poteau descendait d'un centimètre à chacun des coups de ses poings nus. Il ne se servait pas d'outil. Il n'en avait pas besoin, il travaillait seul.

C'était un jeune homme mince, avec des poignets anormalement épais et son visage aux pommettes hautes exprimait la sérénité. Il était vêtu simplement, d'un pantalon de toile et d'un tee-shirt noir. L'homme nommé Remo se releva et inspecta le socle des fondations. Un géomètre, à l'aide de ses instruments de mesure, aurait vérifié que les quatre poteaux formaient bien un rectangle parfait et qu'ils étaient exactement au même niveau. Mais lui, il lui suffisait d'un vague coup d'œil distrait pour en être sûr.

Il allait maintenant s'attaquer au plancher qui devait obligatoirement surplomber le sol de trente centimètres minimum. En Corée, toutes les maisons étaient bâties sur pilotis, à cause des serpents et des pluies diluviennes.

Remo avait toujours voulu avoir sa maison. Il en rêvait déjà quand il était tout jeune flic à Newark, dans le New Jersey. Avant d'entrer dans la police, il n'avait connu que les orphelinats et les camps militaires. Après avoir été viré de la police – plus exactement, après avoir été exécuté – sa vie n'avait été qu'une succession de chambres d'hôtel et d'appartements de passage.

Pourtant jamais il n'aurait imaginé qu'un jour il construirait sa propre maison de ses mains nues sur le sol rocailleux de Sinanju.

Vingt ans auparavant, Remo avait été envoyé sur la chaise électrique pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Heureusement, il s'agissait d'une exécution truquée et quand il avait repris conscience, on lui avait offert le choix : travailler pour CURE, l'organisation anti-crime ultra-secrète, ou remplacer le cadavre anonyme qui garnissait déjà son cercueil. Un choix pas terrible et Remo avait accepté sans enthousiasme de devenir un agent de CURE. Ils l'avaient confié à Chiun, un vieux Coréen, le chef d'une millénaire maison d'assassins et Chiun avait fait de Remo Williams un Maître de Sinanju, la source solaire de tous les arts martiaux.

Petit à petit, Remo était devenu plus Sinanju qu'Américain. Ça s'était passé insensiblement : il ne pouvait même pas dire quand il avait basculé mais aujourd'hui c'était devenu une certitude, Remo était arrivé au terme de son voyage, chez lui, à Sinanju, au bord de la baie de Corée Occidentale.

Du sentier qui longeait la mer, un vieil Oriental drapé dans un kimono bleu pâle suivait les progrès de Remo. Il était tout petit et le vent de la mer jouait avec les touffes de cheveux qui couronnaient son crâne et les longs poils de sa barbe blanche et clairsemée.

Finalement, il s'approcha.

— Que fais-tu mon fils ? demanda-t-il.

Remo reconnut le Maître de Sinanju.

— Je construis une maison, petit père, lâcha-t-il en reprenant son travail.

— Ça, je le vois bien, Remo. Mais pourquoi construis-tu cette maison ?

— C'est pour Mah-Li.

— Ah, fit le Maître de Sinanju, c'est un cadeau de mariage en somme.

— Voilà, c'est ça. Vous pourriez me passer cette planche ?

— Je pourrais quoi ?

— Me passer cette planche...

— Pourriez-vous me passer cette planche quoi ?

— Quoi quoi ?

— Il est d'usage de dire s'il vous plaît quand on demande une faveur au Maître de Sinanju, fit Chiun d'une voix monocorde.

— C'est pas grave, répondit Remo impatientement. Je peux l'attraper moi-même.

Saisissant une longue planche, Remo la cala sur les poutres transverses. Le plancher prenait déjà forme. Ensuite il passerait aux murs. Mais le plus dur serait le toit. Tout gamin, Remo avait appris quelques rudiments de menuiserie, mais on n'enseignait pas aux États-Unis le tressage des toits de paille.

— Mah-Li a déjà une maison, remarqua Chiun après un court silence.

— C'est trop loin du village et Mah-Li n'est plus une paria : elle est la future femme du prochain Maître de Sinanju.

— Remo, ne vend pas la peau de l'ours. Jusqu'à preuve du contraire, c'est encore moi le Maître de Sinanju et tant que c'est moi, il n'y en a pas d'autre. Et pourquoi ne construis-tu pas la maison de Mah-Li plus près de la mienne ?

— Pour qu'elle ait son intimité.

Tout en parlant, Remo rassemblait un faisceau de tiges de bambou.

— Mais tu ne crois pas que ça sera trop dur pour elle ?

— Quoi donc, petit père ?

— Faire ce chemin tous les matins pour te porter ton petit déjeuner.

Il y eut un crépitement : d'un coup de machette, Remo venait de décapiter les tiges de bambou.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il tout en inspectant ses tiges de bambou.

Il eut un grondement satisfait : elles étaient maintenant toutes d'égale longueur.

— Tu n'es même pas encore marié et tu traites déjà ta future épouse d'une façon disgracieuse.

— En quoi est-ce que la construction d'une maison pour elle peut-elle être un acte disgracieux ? s'étonna Remo.

Il abattit sa main sur un bambou qui retomba avec un craquement, coupé en deux sur toute sa longueur.

— Ce n'est pas la maison. C'est l'endroit où la maison n'est pas construite.

— Et où n'est-elle pas construite, petit père ?

— À côté de celle de mes ancêtres.

— Ah, je vois, fit Remo avec un sourire. Asseyons-nous un moment, petit père.

— Bonne idée, fit Chiun en s'installant sur un rocher.

Remo s'assit à ses pieds, les pieds du seul père qu'il ait jamais connu.

— Vous n'êtes pas content parce que je la construis trop loin de chez vous ?

— Il y a plein de place sur le côté est.

— Cinq mètres carrés, vous considérez que c'est plein de place ?

— Ici, on ne lézarde pas des heures entières à la maison comme en

Amérique.

Involontairement, Remo promena son regard sur le double promontoire des Cornes de la Bienvenue qui surplombaient les eaux grises et démontées de la baie de Corée. Loin, au-delà de ce sombre horizon, il y avait l'Amérique et son *way of life*, encore tout frais dans sa mémoire. Remo se secoua, Sinanju était sa patrie désormais.

— Petit père, une maison sur le côté est boucherait le soleil levant. Je sais que vous aimez regarder le lever du jour de votre lit. Je ne saurais vous priver de ce plaisir.

— Remo, c'est très délicat de ta part.

Les yeux noisette de Chiun brillaient. Visiblement il était touché par l'attention de son disciple.

— Merci... fit Remo en inclinant la tête.

— Mais encore une fois, tu dois penser à ta future femme. Tu la vois, marchant si longtemps dans le froid du petit matin pour rejoindre ta couche.

— Petit père ?

Remo prenait son temps, choisissant soigneusement ses mots.

— Oui, Remo ?

— Sa couche sera ma couche. Nous allons nous marier, vous vous souvenez ?

— Effectivement, fit Chiun, levant un index à l'ongle interminable. C'est exactement ce que je veux dire. Si elle doit partager ta couche, cette maison est parfaitement inutile.

Voyant Remo froncer les sourcils, Chiun fronça les sourcils à son tour. Parfois Remo mettait tellement de temps à comprendre. Un vieux reste de ses origines blanches sans doute.

— Reprenons, fit patiemment le Maître de Sinanju. La place de Mah-Li est à tes côtés, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et ta place est à mes côtés, n'est-ce pas ?

— Vous êtes mon Maître et je suis votre disciple.

— Eh bien voilà, nous sommes d'accord, fit Chiun en claquant dans ses mains.

— Nous sommes d'accord sur quoi ?

— Mah-Li pourra s'installer avec nous après le mariage. Viens, je vais t'aider à démolir cette ébauche inutile.

— Hé, minute, je n'ai jamais dit que j'étais d'accord.

— Quoi ? Tu ne veux plus de Mah-Li ? La ravissante Mah-Li, si gentille, si charitable qu'elle a bien voulu ignorer les souillures de ton infortunée peau blanche et de ta naissance obscure, et maintenant tu ne veux plus qu'elle vive avec toi après votre mariage ? Serait-ce une de ces étranges et barbares coutumes américaines que tu m'avais cachée ?

— Vous n'y êtes pas, petit père.

— Tant mieux !

— Je n'envisageais pas que Mah-Li s'installe chez nous.

— Ah non ?

— Je projetais de m'installer chez elle.

— T'installer chez elle ! Et quitter ainsi la maison de mes ancêtres !

De surprise, la bouche de Chiun s'arrondissait et son visage ridé était devenu tout lisse.

— C'est comme ça que je pensais faire.

— Ce n'est pas comme ça qu'on fait à Sinanju ! cingla le vieil Oriental.

— J'imaginai que vous voudriez préserver votre intimité.

— Chez nous, les familles restent unies. En Corée, les familles n'éclatent pas quand un fils se marie. En Amérique, les jeunes vont vivre leur vie loin de leurs parents, comme des étrangers et leurs cœurs se dessèchent. Ensuite, ils se battent entre eux pour des questions d'héritage et leurs enfants se mettent à avaler n'importe quelles drogues parce qu'ils se sentent seuls.

— Je suis désolé, petit père. Mah-Li et moi en avons discuté et nous sommes d'accord. Ce sera comme ça.

— Parce que c'est comme ça dans ton pays sans cœur ! Je le sais : j'ai regardé vos feuilletons à la télé, j'ai vu *Dallas et Dynastie*. Je sais comment ça se passe : tu commences par t'installer ailleurs et tu finiras par attaquer mon testament.

Drapant son noble cœur blessé dans l'envol furieux des pans de son kimono, le Maître de Sinanju fit demi-tour et marcha vers le village.

Remo jura entre ses dents et se remit à sa construction. Rageusement, il fendit une série de bambous à coups d'ongles que les exercices et les régimes alimentaires avaient rendu aussi durs que l'acier. Il ne s'arrêta que quand il eut assez de revêtement pour tous les murs de sa maison. Mais il se sentait toujours aussi mal. Il n'avait

pas imaginé qu'une maison pourrait lui coûter aussi cher.

*

* *

Le soleil se couchait quand Remo finissait les murs. La fumée des braseros qui montait du village lui annonçait que le dîner serait bientôt prêt. Enfin le parfum du riz cuit vint titiller ses narines. Pour lui, après des années d'entraînement et de purification, cet arôme avait la force du piment sur une langue ordinaire. Il sentit l'eau lui venir à la bouche et décida que le toit pouvait bien attendre.

Quand Remo sortit du chaos de rochers noirs qui protégeait le village de la bise du large, il reconnut aussitôt Mah-Li, sa fiancée, et ne put s'empêcher de se cacher à l'abri d'un énorme bloc de grès pour l'observer un moment.

Sur la place du village, les autres femmes s'étaient rassemblées autour de Mah-Li. Mah-Li était une toute jeune fille mais les villageoises la traitaient comme si elle était leur doyenne. Remo en ressentit un éclair de joie. Il y a quelques semaines, Mah-Li était encore une pestiférée qui n'avait même pas le droit de vivre dans le village. C'était durant le terrible hiver où Chiun s'était débattu avec la mort et où toute la population rejetait Remo parce qu'il était blanc. Jamais il n'avait ressenti aussi profondément le croc glacé de la solitude. Il avait fui le village et, errant dans la campagne, il était tombé sur la petite hutte où Mah-Li s'était retirée. Elle aussi était une orpheline, rejetée par les siens qui l'avaient même surnommée « Mah-Li la bête ». Quand Remo l'avait découverte, elle vivait dans l'obscurité, le visage caché par un voile. Il avait d'abord cru qu'elle était laide et difforme et n'avait ressenti pour elle que de la pitié. Mais la douceur de sa voix, la grâce de ses gestes avaient été comme un baume sur son cœur meurtri et peu à peu il s'était mis à l'aimer.

Un jour, sous le coup d'une irrépressible impulsion, il lui avait arraché son voile, s'attendant à être pétrifié d'horreur. Mais il avait découvert un visage à l'ovale parfait, des yeux en amande au reflet si doux qu'il était tombé éperdument amoureux. Ainsi c'était donc par dépit et ignorance que ces Coréennes à la face aplatie l'avaient appelée la « bête ».

Remo l'avait aussitôt demandée en mariage et Mah-Li avait accepté. Et voilà qu'après des années de combats obscurs et de vie spartiate dominée par la mort et la violence, son cœur s'était apaisé et qu'il avait trouvé un foyer, une harmonie, une sérénité et un bonheur qu'il n'avait jamais connus.

Remo eut un large sourire. Le rire cristallin de Mah-Li venait de tinter à ses oreilles.

Depuis qu'elle était la promise du futur Maître de Sinanju, elle était respectée et Remo aussi. Mais pour cela, il avait dû s'engager à devenir le prochain Maître de Sinanju et, du coup, accepter la responsabilité du rôle de père nourricier du village. Avant, les villageois crachaient sur son passage. Ils étaient ainsi. Des parasites qui n'essayaient ni de travailler ni de réfléchir par eux-mêmes. Qui se contentaient de vivre depuis des siècles aux crochets des Maîtres de Sinanju.

À l'origine, les premiers Maîtres de Sinanju s'étaient attelés à la tâche pour nourrir la population si pauvre qu'aux temps de famine les mères préféraient noyer leurs nouveau-nés dans la baie glacée. Au fil des millénaires la misère avait disparu, seule était restée une vague excuse pour justifier les activités meurtrières des Maîtres de Sinanju.

À ce moment-là, Mah-Li, mue par un appel inconscient, leva les yeux vers lui et Remo ressentit une explosion au creux de son estomac. Ça marchait à chaque coup. Ses yeux humides, la beauté lumineuse de son visage lui mettaient le feu au cœur.

Remo dévala les rochers mais Mah-Li s'était déjà levée, rassemblant dans ses mains délicates les plis épais de sa robe et elle le rencontra à mi-chemin. Leurs lèvres se joignirent, furtivement parce qu'ils étaient conscients du regard des autres et qu'en Extrême-Orient, plus que nulle part ailleurs, les effusions publiques étaient considérées comme choquantes. Mais les femmes du village souriaient et une lueur complice adoucissait leurs prunelles noires et leurs visages osseux.

— Remo, où te cachais-tu ? demanda Mah-Li d'un ton mutin.

— C'est un secret, fit Remo.

— Même pour moi ?

— Plus tard. Quand nous serons mariés.

— Oh, mais c'est dans si longtemps ! supplia Mah-Li, avec une adorable moue qui arrondissait ses lèvres pulpeuses.

— Je vais en parler à Chiun, je ne vois pas pourquoi on ne peut pas se marier tout de suite. Tiens : aujourd'hui par exemple.

— Mais Chiun a déjà fixé la date. Il faut lui obéir.

— Neuf mois ! s'exclama Remo. Je ne tiendrai jamais jusque-là.

— Le Maître de Sinanju sait ce qu'il fait. Et il veut que tu apprennes nos coutumes avant qu'on se marie. Ce n'est pas si terrible !

— Pour moi, c'est insupportable, Mah-Li. Je ne peux plus attendre,

je t'aime trop.

— Moi aussi Remo, je t'aime.

— Neuf mois ! Parfois, je me dis que sa seule préoccupation dans l'existence, c'est de me les gonfler !

— Les gonfler ? Les yeux de Mah-Li s'écarquillaient comme à chaque fois qu'elle butait sur un nouveau mot d'argot.

— C'est rien, fit Remo. Est-ce que tu as vu Chiun récemment ?

— Oui, je l'ai vu passer tout à l'heure. Il n'avait pas l'air très content.

— Je crois que je l'ai encore vexé, confia Remo.

Le visage de Mah-Li se crispa. Pour elle, le Maître de Sinanju était le bon Dieu en personne.

— Vous vous êtes disputés ? demanda-t-elle.

— Je crois qu'il ne se fait pas très bien à l'idée que nous allons nous marier.

— Ici, on ne discute pas avec le Maître. Ça ne se fait pas.

— Mais on ne fait que ça, Chiun et moi. C'est notre sport favori. On s'est engueulés partout, de Pékin à San Francisco. Quand je pense à des villes, ce n'est pas les missions ou les gens dont je me rappelle, mais les discussions que nous avons eues. Tiens : Baltimore, c'était la crise des ongles longs. Il voulait que je me les laisse pousser et j'ai refusé.

— C'est vraiment curieux, en Occident, vous montrez votre affection en vous chamaillant. Quand nous serons mariés, il faudra que je me dispute avec toi pour te prouver que je t'aime ?

Remo éclata de rire devant l'expression de Mah-Li. On aurait dit une enfant confrontée à un complexe et formidable problème.

— Non, je ne crois pas que ça sera nécessaire, fit-il en lui prenant la main.

Ensemble, ils descendirent jusqu'à la place du village. Sur leur passage, les gens formaient une haie de visages souriants, de regards pétillants. Tout le village vibrait de joie. « C'est exactement comme ça que la vie devrait toujours être, pensa Remo.

Seule la maison des Maîtres de Sinanju faisait comme une tache sombre au milieu de cette allégresse. C'est une sorte de grosse boîte en bois de tek laqué, posée sur un monticule qui surplombait la place centrale du village. Elle avait été bâtie pour Maître Wi par les architectes de Toutankhamon. En fait, c'était plus un hangar qu'une

maison, une caverne d'Ali Baba dégorgeant de trésors. Car les tributs collectés par des générations de Maîtres de Sinanju s'entassaient entre ses murs noircis.

C'est là que vivait Chiun, derrière ces portes fermées et ces rideaux tirés.

Remo se demanda s'il devait aller voir Chiun pour essayer de lui faire comprendre la situation mais il se souvint que Chiun n'était jamais satisfait avant d'avoir obtenu gain de cause. Même quand il avait tort. Surtout quand il avait tort.

— Bah, il s'en remettra, fit Remo en haussant les épaules.

— Ça veut dire quoi, remettre ? demanda Mah-Li, les yeux plissés.

Remo lui répondit par un sourire. À part elle, rien ne comptait plus dans l'univers.

CHAPITRE III

Le docteur Harold W. Smith n'avait jamais été si heureux. Le simple fait d'entrer dans son bureau, pourtant aménagé de façon spartiate, le remplissait de bonheur. Le soleil éclairait la baie vitrée qui donnait sur le détroit de Long Island. Smith ne put résister à son appel et s'avança jusqu'à la grande vitre teintée pour découvrir le bras de mer piqueté de voiles blanches.

La vitre lui renvoya l'image familière d'un sexagénaire efflanqué, au visage perpétuellement fermé. Pourtant aujourd'hui un mince sourire relevait les plis de sa bouche amère. Smith remarqua l'ébauche du sourire et força ses lèvres minces à s'ouvrir davantage. L'éclair de ses dents blanches éclaira son visage maigre.

« Très bien, pensa-t-il, il faudrait que je m'exerce un peu à sourire comme ça ».

Machinalement il rajusta l'œillet rouge qu'il avait accroché à sa boutonnière. Il eut un nouveau sourire satisfait : il trouvait que la fleur donnait des couleurs à son costume trois-pièces gris. Peut-être qu'un jour il achèterait un costume qui ne serait pas gris. Mais pas tout de suite. Un changement trop brusque de son *look* de base serait préjudiciable au bon ordre des choses. Smith, qui se considérait comme un conservateur modéré, était plus que modérément conservateur.

Smith travaillait là depuis le début des années soixante, officiellement en tant que directeur du sanatorium de Folcroft. Mais en fait, Smith, ex-membre de la CIA et, avant elle, de l'OSS, était le patron de CURE, une agence gouvernementale fondée par un président qui avait été assassiné peu après. C'était une organisation ultrasecrète qui agissait en dehors des cadres de la constitution, en dehors de tout contrôle officiel et qui avait pour mission de lutter contre le crime par tous les moyens. Et il semblait que CURE avait gagné sa guerre. Remo Williams, qui rassemblait à lui tout seul le service action de CURE et Chiun, son insupportable instructeur, étaient enfin bien au chaud dans leur retraite de Sinanju. Smith espérait bien ne plus jamais les revoir. Il valait mieux d'ailleurs : il avait fait croire au président que Remo était mort pendant la crise avec les Soviétiques[2] et que Chiun s'était retiré pour porter son deuil.

Cette crise avait failli sonner le glas de CURE et c'est *in extremis*

que le président avait autorisé l'organisation à reprendre ses activités mais sans son bras armé. Ne restaient plus maintenant que Smith et ses ordinateurs, comme au bon vieux temps. Et depuis que Chiun et Remo avaient disparu du paysage, Smith se sentait soulagé. Il n'avait plus besoin d'eux. Le vent de l'Histoire tournait en faveur du libéral-conservatisme à l'américaine. Le camp socialo-communiste était en pleine déconfiture, le capitalisme avait gagné par faillite de son adversaire et ici, en Amérique, les gens s'étaient mobilisées autour de la lutte contre la drogue. La mafia avait pris des coups terribles, elle était en plein recul dans toutes les grandes villes du pays. À Wall Street et à la bourse des valeurs de Chicago, les criminels en col blanc s'étaient fait proprement épinglés grâce au travail de recoupement des ordinateurs de CURE. Mais ça, personne ne le savait. Seuls restaient en lice les parrains du Cartel, les nouveaux méchants, mais eux aussi seraient vaincus comme l'étaient, tôt ou tard, tous les ennemis de l'Amérique et de Hollywood.

Un léger coup à la porte arracha Smith à ses rêves de victoire. Hâtivement, il rajusta son nœud de cravate avant de s'éloigner de la fenêtre comme un cancre pris sur le fait.

— Entrez, fit-il après s'être éclairci la voix.

— Docteur Smith ?

Sa secrétaire, madame Mikulka, venait de pointer sa noble figure de dame patronnesse à la porte du bureau. Elle semblait préoccupée.

— Qu'est-ce qui vous inquiète, madame Mikulka ? demanda Smith d'un ton enjoué.

— J'ai entendu des sons étranges, fit la fidèle secrétaire.

— Des sons étranges ?

— Oui, on aurait dit des sifflements. Ça n'est jamais arrivé. Je me demandais...

— Non, non, c'était moi, fit Smith.

Il essaya son nouveau sourire sur sa secrétaire.

— On aurait dit que le radiateur fuyait, risqua celle-ci.

Le sourire de Smith disparut à moitié.

— Je sifflotais. Ça m'arrive quand je suis content.

— Eh bien tant mieux, fit la brave dame, rassurée. J'espère que vous allez prendre un peu de repos, travailler à heures régulières et vous occuper un peu plus de votre famille.

Elle n'avait jamais osé en dire autant mais son patron semblait particulièrement de bonne humeur. De fait, il sourit largement.

— Tiens, ça me fait penser, se rappela soudain Smith. Ma femme vient manger ici à midi.

— Vraiment ? Mais c'est merveilleux. Je n'ai jamais rencontré votre femme.

— Je me suis dit qu'elle serait contente de connaître le sanatorium. Elle n'est jamais venue ici. Et peut-être aimeriez-vous vous joindre à nous ?

Madame Mikulka arrondit les yeux. Quelle mouche piquait donc le docteur Smith. Jusqu'ici il s'était montré aussi chaleureux que le mur de Berlin...

— J'espère que je suis présentable, minaуда-t-elle en lissant machinalement les plis de sa jupe.

— Mais évidemment, madame Mikulka, je suis sûr que les employés de la cantine vous trouveront tout à fait à leur goût.

— Oh, fit la secrétaire vaguement rassurée, quoique un peu dépitée, de constater que son patron restait égal à lui-même.

— À part ça ? demanda Smith en se rasseyant à son bureau.

— Oh rien, juste un article que j'ai découpé dans un journal. Je me suis dit qu'il vous intéresserait.

— Merci, madame Mikulka, vous pouvez disposer, fit Smith en parcourant son courrier.

Il s'empara de l'article quand la porte se referma sur la généreuse silhouette de sa secrétaire. En fait c'était une dépêche d'agence, un télex de l'UPI [3].

Il lut.

« La police s'interroge sur les morts étranges, survenues à quelques jours d'intervalle, de deux citoyens du comté de Hillsborough dans le New Hampshire. Harold Donald Smith, soixante-six ans, de Squantum, a été découvert le cou brisé près de sa voiture sur la nationale 136. Harold Walter Smith, soixante et un ans, de Manchester, à seulement trente kilomètres de là, a été trouvé dans son appartement, le crâne enfoncé par un instrument contondant. Il ne semble pas qu'il s'agisse de crimes crapuleux. »

Smith enfonça le bouton de l'intercom.

— Madame Mikulka ?

— Oui, docteur Smith ?

— Vous êtes distraite, fit-il d'une voix légère.

— Pardon ?

— Vous m'avez déjà montré cet article il y a deux semaines.

— Non, docteur, c'était un autre article relatant le décès de deux autres Smith.

— Vous êtes sûre ? demanda Smith d'une voix hésitante.

— Vous pouvez vérifier dans le dossier.

— Une seconde.

Smith se rendit dans sa pièce d'archives. Il alla jusqu'à une armoire qui contenait les extraits de presse de l'année. Smith avait expliqué à madame Mikulka qu'il aimait bien collectionner les faits bizarres. En fait, sans s'en rendre compte, madame Mikulka était une des innombrables informatrices de CURE.

Smith parcourut les dépêches vieilles de quinze jours. Il eut vite fait de trouver l'article en question. Il s'intitulait :

« Erreur sur la victime, pas sur le nom. »

L'article racontait le meurtre bizarre de deux hommes. Ils avaient tous les deux le même âge. Leurs morts semblaient sans lien entre elles. La coïncidence apparut au grand jour quand la femme du premier le signala comme disparu à la police. Une recherche au niveau national entraîna la découverte du corps d'un autre homme qui portait le même nom. Le corps du premier disparu fut découvert lui aussi peu après. Les deux hommes avaient en commun d'avoir été assassinés et de s'appeler Harold Smith.

Quand Smith retourna s'asseoir à son bureau, son mince sourire avait disparu. Il contempla longuement les deux coupures de presse avant de se décider à appuyer sur un bouton. Un terminal d'ordinateur surgit du bureau avec un chuintement électrique avant de s'immobiliser avec un claquement de métal. Smith « boota » le système par une série de codes et commença ses recherches. Nerveusement il pianota le nom d'Harold Smith.

— Docteur Smith ?

C'était madame Mikulka à l'interphone.

— Une minute, cracha le directeur de CURE.

— Il y a un problème ? demanda madame Mikulka alertée par le ton énervé de son patron.

— Mikulka, je vous ai dit : une minute !

Smith avait carrément aboyé. Les yeux hors de la tête, il fixait l'écran de l'ordinateur qui faisait défiler une liste de noms :

Smith, Harold A.

Smith, Harold G.

Smith, Harold T.

En tout treize Harold Smith, tous assassinés dans les dernières semaines.

— Mouais, il faut dire que Smith est le nom le plus courant des États-Unis, bougonna-t-il.

Pour tenter de se rassurer, il fit une recherche des Harold Jones morts dans les dernières semaines. Les Jones en Amérique étaient aux Smith ce que les Dupond sont aux Durand en France.

Deux noms s'inscrivirent sur l'écran. Tous les deux décédés de mort naturelle.

Il essaya les Harold Brown.

Trois seulement étaient morts depuis le mois de novembre. De mort naturelle.

De plus en plus perplexe, Harold W. Smith reprit la liste des Smith que l'imprimante venait de cracher. Les données étaient rangées par âge des victimes. La première avait treize ans. Smith sentit ses épaules se relâcher mais elles se relevèrent aussi vite. Le second et troisième de la liste avaient soixante-neuf ans. Et tous les autres avaient plus de soixante ans. À part l'adolescent qui était mort de leucémie, tous les Harold Smith étaient décédés de mort violente et étaient de sa génération.

Nerveusement Smith appuya sur le bouton de l'intercom, oubliant dans son affolement qu'il était déjà branché. Du coup il l'éteignit et lança dans le micro de plus en plus fort.

— Madame Mikulka ! Madame Mikulka !

Il en était à son troisième aboiement quand sa secrétaire fit irruption dans la pièce.

— Docteur Smith ! s'exclama-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Cet interphone ne marche pas ! accusa-t-il.

Elle y jeta un coup d'œil et remarqua.

— Il est débranché.

— Ah... Euh, oui, bon eh bien ne restez pas là plantée comme ça. Appelez ma femme. Dites-lui que je suis trop occupé pour la voir aujourd'hui. Et laissez tomber le repas de midi. Vous me ferez monter de la cafétéria un sandwich au fromage et un jus de prune. Je ne veux plus qu'on me dérange de la journée.

Smith retourna à son ordinateur, les yeux fiévreux.

Quelqu'un était en train d'éliminer systématiquement tous les Harold Smith de soixante ans. Et ce n'était pas un hasard. Smith ne croyait pas au hasard.

Un tueur était sur sa piste.

CHAPITRE IV

Quand Chiun ne vint pas les rejoindre au banquet qui se tenait sur la place du village, Remo fit comme si de rien n'était.

Chiun devait encore lui en vouloir et bouder au milieu de ses trésors. C'était sa tactique habituelle pour faire venir Remo à Canossa. Mais cette fois ça n'allait pas marcher. Chiun n'avait qu'à bouder. Toute la nuit s'il en avait envie.

Autour de lui, personne n'avait l'air de remarquer l'absence du Maître. En tout cas, personne n'y fit allusion.

Remo était assis avec les paysans, à même le sol, entre Mah-Li et Pullyang, le vieil intendant, le bras droit de Chiun ou plutôt son factotum. C'est lui qui avait dirigé le village pendant l'absence du Maître de Sinanju ou plutôt son « exil en Occident » comme lui-même se plaisait à le souligner. Mais Pullyang non plus ne fit aucun commentaire. Il avait l'œil malicieux et la bouche tordue qui annonçaient une blague. Les blagues de Pullyang auraient fait pleurer de désespoir une école maternelle.

— Pourquoi le cochon traverse-t-il la route, demanda-t-il en gloussant d'avance.

— Pourquoi ? demanda distraitement Remo.

— Pour aller de l'autre côté, répondit le vieil homme en s'esclaffant.

Il répéta la blague à la ronde. Tous les villageois s'esclaffèrent à leur tour.

Remo sourit poliment. L'humour n'était pas le trait dominant des Coréens mais il décida d'y aller de sa contribution.

— Combien faut-il de Coréens de Pyeong-Yang pour mettre une ampoule ? lança-t-il à l'assistance.

Une blague bassement démagogique étant donné que les gens de Sinanju considéraient les habitants de la capitale de la Corée du Nord comme de vrais ploucs. Pourtant elle tomba complètement à plat.

— C'est quoi au juste une ampoule ? demanda Pullyang, rompant le silence gêné qui s'était installé.

Décontenancé, Remo entreprit d'expliquer.

— C'est un globe de verre qu'on met dans le plafond des maisons.

— Et le toit ne fuit pas ?

— Non, l'ampoule bouche le trou.

— Pourquoi faire un trou alors ?

— Pour pouvoir mettre l'ampoule. Quand on en a une dans sa maison, c'est comme si on avait un petit soleil qu'on pouvait allumer à volonté.

— Mais pourquoi ne pas ouvrir la fenêtre ?

— On ne se sert pas d'ampoules pendant le jour, expliqua patiemment Remo. Seulement pendant la nuit. Vous vous rendez compte : avoir de la lumière toute la nuit !

— De la lumière toute la nuit ? s'étonna enfin Pullyang.

— C'est ça, fit Remo en souriant.

Personne ne lui rendit son sourire. Le silence s'épaississait.

— Mais alors quand est-ce qu'on dort ?

Remo fronça les sourcils et eut une idée.

— Imaginez que vous vouliez vous soulager au cours de la nuit.

— Ben on fait, chantonna un petit garçon.

— Oui mais avec une ampoule, tu vois ce que tu fais.

Le petit garçon gloussa mais les adultes accueillirent la suggestion par un silence de mort. Ils fixaient le sol, terriblement gênés sans que personne ne se risque à rappeler l'évidence : comment pouvait-on avoir envie de se voir faire ? Personne ne tenait à l'humilier. Après tout, même si Remo était un barbare au gros nez et aux yeux anormalement ronds, il était le prochain Maître de Sinanju, désigné par Chiun.

À propos de Chiun, celui-ci venait de pointer son nez parfaitement proportionné à la porte de la maison du trésor. Il attendit que Remo ait bien enregistré son apparition et referma brusquement la porte.

Remo jura sourdement. Le vieil Oriental avait encore réussi son coup. Leurs yeux s'étaient rencontrés et maintenant il ne pouvait plus prétendre qu'il n'y avait pas de problèmes.

« Autant régler ça tout de suite », se dit-il en se levant. Il s'excusa auprès de Mah-Li d'une brève pression de main et s'avança vers la maison du trésor.

Le verrou avait été tiré, il dut frapper à la porte.

— Qui est là ? demanda une voix bougonne.

— Vous savez très bien qui est là ! Comme si vous ne m'aviez pas entendu venir !

— J'ai entendu un éléphant. Tu es venu en éléphant ?

— Non, je suis venu à pied.

— Ah, je me disais bien aussi qu'un éléphant ne pouvait pas faire autant de bruit.

— Je peux entrer oui ou non ? demanda Remo, se contrôlant avec effort.

— Mais bien sûr. Tu es ici chez toi. Je te l'ai assez répété.

En entrant, Remo remarqua tout de suite que les trésors avaient été bougés.

— Alors, on redécore ? demanda-t-il.

— Je faisais l'inventaire, rétorqua Chiun.

— Tiens, je ne l'avais jamais vue celle-là.

Remo montrait une magnifique couronne d'or et de rubis. Elle lui rappelait vaguement quelque chose.

— Elle ne viendrait pas d'Europe centrale par hasard ? demanda-t-il, le front plissé. Je crois avoir lu quelque part qu'elle avait été volée par les nazis en Hongrie ou en Tchécoslovaquie, je ne sais plus très bien. On ne l'a plus revue depuis la guerre.

— En effet.

— Mais alors, qu'est-ce qu'elle fait ici ?

— Les nazis étaient très forts pour prendre les choses qui ne leur appartenaient pas, mais ils n'étaient pas très forts pour les garder. Tu peux demander à n'importe quel Européen.

— Si j'en vois passer un, je ne manquerai pas de lui poser la question.

— L'Ouest te manque ? demanda brusquement Chiun.

— C'est là où je suis né. Bien sûr, parfois ça me manque. Mais je suis heureux ici, petit père. Vraiment.

Chiun opina, les yeux brillants.

— Remo, je sais bien que nos manières te semblent parfois étranges, même si tu es déjà un Maître de Sinanju.

— Pour moi, vous serez toujours le Maître de Sinanju.

— Une bonne réponse, sincère et élégante, approuva Chiun.

Remo se crispa, devinant ce qui l'attendait après cette entrée en

matière : une longue série de gémissements sur la fragilité de sa santé et la mort qui venait.

— Mais comme je suis au crépuscule de ma vie, commença effectivement Chiun, le jour va venir où je ne serai plus Maître de Sinanju.

— J'espère que ce jour sera le plus éloigné possible.

— Pourtant, il n'y a pas encore longtemps, on aurait pu croire que tu n'allais pas tarder à prendre ma place.

Remo opina, surpris que Chiun aborde lui-même le sujet délicat de sa récente maladie. Remo était convaincu que Chiun avait feint d'être au plus mal pour l'attirer à Sinanju. Sa soudaine et miraculeuse guérison lui avait semblé hautement suspecte mais Remo n'avait pas insisté, trop heureux d'avoir rencontré Mah-Li, même si c'était grâce à un subterfuge de Chiun. Après tout, c'était quand même mieux que de se rencontrer par petites annonces.

— Nous sommes encore jeunes toi et moi, reprit Chiun. Ah si seulement je n'avais pas été obligé de passer toutes ces années au service d'Harold le fou, cet empereur de pacotille sans trône et sans armée. J'ai respiré trop longtemps l'air pollué de l'Amérique. Cela a raccourci ma vieillesse. Mais j'ai quand même encore quelques bonnes décennies devant moi.

— Je m'en réjouis, fit prudemment Remo, se demandant où le vieil Oriental voulait en venir.

— Même si tu vas bientôt te marier, ce qui est une étape importante dans ton élévation à la fonction de chef de ce village, nous devons respecter les règles de la succession.

— Bien sûr.

— Tu dois apprendre à vivre comme un Coréen.

— J'essaye. J'ai l'impression que les villageois m'aiment bien désormais.

— Ne précipite pas trop les choses, Remo, fit soudain Chiun.

— Que voulez-vous dire, petit père ?

— Qu'il ne faut pas les forcer. À leurs yeux, tu es encore si étrange, si différent...

— J'essaye, petit père.

— Tant mieux et je t'en félicite mais tu ne dois pas oublier de traiter chacun selon son rang.

— Son rang ? Mais ce sont tous des paysans, sauf vous bien sûr.

— C'est ce que je voulais dire.

Chiun avait levé un index à l'ongle interminable. La lueur tremblante de la chandelle s'y reflétait comme sur du vieil ivoire. À le regarder, si fragile, si délicat, pouvait-on imaginer qu'il renfermait une telle énergie ? Certes non. Pourtant Remo se souvenait avoir vu Chiun trancher une plaque d'acier du bout de son ongle.

— C'est-à-dire ? demanda Remo.

— Que si tu essayes vraiment de traiter chacun selon rang, tu dois d'abord consacrer toutes tes priorités à bien t'entendre avec moi.

— Et que dois-je faire pour cela ?

— Renoncer à tes derniers oripeaux d'homme blanc américain. Dans ton ancienne vie, tu étais une chenille verte.

— Ah bon, je croyais que vous me reprochiez d'être blanc !

— Tu l'es.

— Alors je suis blanc ou vert ?

— Franchement Remo, tu prends trop les mots au pied de la lettre. C'était une image, voyons ! Tu es blanc mais tu es aussi la chenille verte dont je parlais. Et je te demande de sortir de ton blanc cocon pour que tu puisses t'ouvrir comme une chrysalide et prendre ton envol tel un immense papillon.

— De quelle couleur ?

— Mais jaune bien sûr ! Comme moi.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Je ne vous avais encore jamais imaginé en papillon.

— Comment l'aurais-tu pu ? Les chenilles sont aveugles et rampent dans l'obscurité fangeuse en rêvant qu'elles sont des papillons. Héhé.

— Vous êtes furieux que les villageois s'occupent autant de moi ? C'est ça ?

— Bien sûr que non, fit Chiun. Je te demande seulement de ne pas être trop familier avec eux. Tu es un Maître de Sinanju. Eux ne sont que des paysans. Ils doivent lever leurs yeux vers toi avec respect. Mais ils ne le peuvent pas si tu te vautres tous les soirs dans la poussière à leurs côtés, mangeant dans leurs plats, échangeant leurs plaisanteries stupides.

— Mais c'est vous, petit père, qui avez eu l'idée de ces repas pris en commun. Vous vouliez que le village ne soit qu'une grande et

heureuse famille.

— Cela n'a que trop duré. Tout le monde est beaucoup trop heureux. Ce n'est pas sain d'être aussi heureux.

— Je pourrais très bien être plus heureux, fit remarquer Remo.

— Alors cite-moi quelque chose qui te rendrais encore plus heureux, Remo, car ton bonheur est le mien.

— Réduisons cette période de fiançailles à quelque chose de raisonnable.

— Comme quoi par exemple ?

— Disons une semaine.

— C'est trop tard.

— Comment ça trop tard ?

— Tu es déjà fiancé depuis huit semaines.

— Oui, bon, je voulais dire une semaine de plus. Je ne vois pas pourquoi je ne peux pas épouser Mah-Li plus tôt.

— La tradition l'interdit. Un Maître de Sinanju se marie pour la vie. Il doit se déterminer avec sagesse. Il faut d'abord que tu apprennes à bien connaître Mah-Li.

— Mais une période de fiançailles de neuf mois, ça ne va pas, petit père !

— Je crois bien que tu as raison, mon fils. J'y ai réfléchi moi aussi et je suis venu à la conclusion qu'il fallait changer ce délai.

— Ah bon ?

— Oui, je pense que cinq ans seraient beaucoup mieux.

— Cinq ans !

Chiun leva la main pour retenir l'explosion de Remo.

— Attend, fit-il, je n'ai pas dit mon dernier mot. Il faut encore que je réfléchisse.

— Et quand est-ce que vous me donnerez la réponse ?

— Oh, deux, trois ans, pas plus.

— Chiun !

— Ne crie pas comme ça, Remo, c'est très malpoli. Imagine un peu que les villageois nous entendent : ils pourraient imaginer que nous nous disputons.

— Mon œil ! Même le mugissement d'une sirène d'alerte aérienne

ne franchirait pas ces tapisseries et ces empilements d'or.

— Tu ne peux te marier trop vite, Remo. Ce serait mal.

— Je me suis renseigné. Même ici les fiançailles ne durent pas plus de trois mois.

— Ça c'est pour les Coréens ordinaires, observa Chiun. Toi, tu n'es pas un vrai Coréen.

— Je ne serai jamais un vrai Coréen, petit père. Vous le savez bien.

— On va s'en occuper Remo. Fais-moi confiance. Tu n'as qu'à me laisser faire.

À ce moment-là, on frappa à la porte.

— Entre donc, notre sujet bien-aimé, laissa majestueusement tomber Chiun.

Pullyang entra dans la pièce et courut jusqu'à Remo. Chiun fronça les sourcils. L'intendant ne l'avait même pas salué et chuchotait dans l'oreille de Remo.

— Trois ! répondit Remo.

Pullyang se plia en deux de rire et courut dehors. Remo l'entendit donner la réponse à la ronde, déchaînant des hurlements d'hilarité.

— Il n'a même pas attendu le mot de la fin, s'étonna Remo. C'est ça qui était drôle.

— Qu'est-ce qu'il voulait savoir ? demanda Chiun.

— Combien il fallait de Pyeongyangois pour mettre une ampoule.

— Hé, mais c'était ma blague ! s'insurgea Chiun.

Il se leva comme une tornade jaune et fonça jusqu'à la porte.

— Bande de crétins, s'exclama-t-il. Il en faut trois pour changer une ampoule. Un pour le faire et deux autres pour lui hurler les encouragements du parti.

Un silence glacé retomba sur la place.

— Ces Coréens n'ont aucun humour, siffla Chiun en claquant la porte.

CHAPITRE V

Le docteur Harold K. Smith appartenait à une espèce en voie de disparition rapide : le médecin de campagne.

À Oakham, dans le Massachusetts, tout le monde adorait le bon docteur Harry. Il était le seul du comté à assurer encore les visites à domicile. En Amérique, plus aucun docteur n'acceptait de se déplacer alors qu'il était si simple d'entasser les malades dans les salles d'attente et d'en expédier un toutes les cinq minutes, bourré jusqu'aux yeux d'antibiotiques et de tranquillisants.

Mais cela faisait plus de quarante ans que le docteur Harry faisait ses tournées. Il aimait le contact avec ses patients et l'accueil de leurs cuisines amoureusement briquées. Cela remplissait son vieux cœur de paix et de joie et, à soixante-neuf ans, c'est tout ce qu'il demandait à la vie.

Lui connaissait la valeur de la vie. Il l'avait apprise pendant la bataille de Normandie, au cours de l'été 44, où, infirmier dans l'armée de Patton, il avait vu des jeunes gens, presque des enfants, s'écrouler en hurlant dans les prairies du bocage, les jambes tranchées. Il les avait vus se faire réduire en hamburger par les chenilles des panzers. Il avait vu ensuite leurs frères jouer des prisonniers allemands aux cartes et les tirer comme des lapins pour une bouteille de bière. Il en avait tant vu que, des années plus tard, il lui arrivait encore de se réveiller en pleine nuit, dégoulinant de sueur. Mais, pour lui, la médecine signifiait quelque chose, la différence entre la vie et la mort, entre une douleur contrôlée et une souffrance insupportable. Même dix centimètres de jambe comptaient pour lui et il s'était parfois battu toute une nuit pour sauver un genou car il savait que cela changerait le reste de la vie d'un garçon de vingt ans.

Aussi le docteur Harold K. Smith n'hésita pas une seconde à se lever en cette nuit d'hiver où soufflait une bise cruelle pour traiter le triple amputé qu'on lui amenait sur une chaise roulante. Même si la vue de cet homme lui ramenait un cortège d'horribles souvenirs.

L'âge du blessé était impossible à déterminer. Son visage blafard était plus crevassé que la Mer de Glace et la couverture rouge posée sur son fauteuil roulant retombait vilainement sur deux courts moignons. Son bras droit finissait par une pince d'acier, un de ces nouveaux modèles qui représentaient un réel soulagement pour toute

une catégorie d'amputés. Le docteur Harold Smith avait lu un article qui traitait le sujet dans une revue médicale mais il n'avait encore jamais vu ce genre de prothèse. Aussi son intérêt professionnel et sa compassion étaient plus forts que la nausée nourrie par ses cauchemardesques souvenirs de guerre.

— Je suis le docteur Smith, entrez donc, fit-il en laissant passer dans son cabinet le grand blessé dans sa chaise roulante.

— Je suis Ilsa Gans, fit la belle jeune femme qui s'occupait du mutilé.

— Vous êtes son infirmière ? demanda le docteur Smith.

— Non, sa compagne.

Le docteur Smith se sentit touché de voir que la providence avait allégé les souffrances du pauvre invalide en lui donnant cette superbe amie. Rien qu'à voir la façon dont elle s'occupait de ce misérable débris, le bon docteur sentit son cœur fondre.

— Ilsa, attend-moi ici ! commanda le mutilé.

Smith tiqua. Cet accent lui rappelait des souvenirs. Il fouilla dans sa mémoire mais l'éclat des yeux noirs qui le vrillaient lui fit perdre le fil de ses pensées.

— Enlevez votre chemise, dit-il machinalement. Je vais vous examiner.

L'invalide entreprit de se déshabiller et le docteur remarqua que les doigts de la main valide ne manquaient pas de dextérité mais quand la chemise retomba, il retint un cri de surprise et d'horreur. À partir du cou, tout son buste n'était qu'une masse boursouflée de striures rougeâtres, de chairs éclatées, de cicatrices monstrueuses. Le feu qui avait laissé de tels ravages avait brûlé il y a très longtemps et pendant très longtemps.

— J'espère que mon aspect ne vous trouble pas trop, grinça l'homme d'une voix métallique.

Le docteur Smith se souvint alors qu'il avait oublié de demander son nom au patient. Cela aurait peut-être fourni une indication sur son origine. Il faillit poser la question, hésita, puis se contenta de faire remarquer :

— Non, non, j'ai fait la guerre. J'en ai vu pas mal.

— Oui, la guerre, grand malheur, pour tout le monde, psalmodia l'homme qui ne cessait de fixer le docteur de ses petits yeux noirs.

— Je vais vous prendre la tension, reprit le docteur. Vous pensez que vous pourrez actionner la pompe du manomètre ?

Il montrait la pince articulée qui avait été greffée dans l'avant-bras de l'homme.

— Je n'en avais encore jamais vu, remarqua Smith. C'est de la bionique ?

— Oui, extraordinaire progrès. Cela m'a changé la vie, surtout après tant d'années. Vous savez, moi aussi j'ai fait la guerre. C'est là que tout a basculé pour moi.

— Oui, c'était horrible.

Le docteur consultait ostensiblement sa montre mais jetait des regards discrets sur l'appareil sophistiqué qui rejoignait le bras par une manche de plastique rosâtre et translucide. Un réseau de petits fils électriques couraient jusqu'au muscle de l'épaule, reliés là par électrodes aux terminaisons nerveuses venues du cerveau. Miracle de la bioélectricité : les impulsions du système nerveux central se transformaient en mouvements.

Pendant tout le temps que dura l'examen, la main électrique ne cessa de pivoter. C'était fascinant. Smith ne pouvait en détacher ses yeux.

— On n'arrête pas le progrès, ricana le patient.

— Oui, approuva Smith. Il paraît même qu'ils vont faire bientôt des jambes bioniques.

— Oui, mais seulement pour ceux qui ont au moins une bonne jambe. Ils ne peuvent pas encore faire des éléments assez résistants pour supporter tout le poids d'un homme.

— C'est intéressant que vous en fassiez la remarque, interjeta le docteur. J'étais justement en train de lire quelque chose sur les expériences d'un métallurgiste. Il a réussi à fondre le titane pour en faire des implants ou des articulations. On arrivera bientôt à monter deux jambes bioniques, vous verrez.

— Ah, il faudra que je me renseigne. Mes docteurs m'avaient dit qu'il n'y avait pas d'espoir.

— Il y a toujours de l'espoir. Il suffit d'insister.

— Vous croyez en l'espoir ?

— J'imagine que oui, fit le bon docteur avec un petit rire.

— Et le Japon vous connaissez ?

— Non, après la guerre je suis rentré au Massachusetts. Je ne l'ai pas quitté depuis.

— Mais pendant la guerre ?

— Non.

— Peut-être avez-vous oublié ?

Smith sursauta, non seulement parce que le ton de la voix était devenu plus aigu mais parce que le sphygmomanomètre de tension montait à vue d'œil.

— Mais non, c'est impossible, je m'en souviendrais si j'avais été au Japon, fit-il. Mais ce qui me préoccupe davantage c'est votre tension. Depuis quand ont commencé vos troubles ?

— Il y a quarante ans. Le 7 juin 1949. Au Japon. Quarante ans que je cherche à vous retrouver, docteur Smith.

La main valide du patient avait attrapé son poignet. Machinalement le docteur chercha à se dégager. Ce fut une erreur car il ne réussit qu'à attirer le fauteuil roulant jusqu'à lui. Soudain, il sentit que la pince d'acier s'était refermée sur sa cuisse. Il baissa les yeux et fut surpris de découvrir que sa blouse blanche était toute tachée de mercurochrome. Ce qui était tout à fait surprenant, vu qu'il n'était pas en train de manipuler du mercurochrome ; la voix sépulcrale du mutilé résonnait à son oreille.

— Vous avez cru que j'étais mort, docteur Smith, Harold K. Smith. Vous avez cru que vous vous étiez débarrassé de moi mais vous n'avez détruit que mon corps, pas mon esprit, et je suis revenu d'entre les morts pour me venger.

Les yeux de l'homme brûlaient d'un éclat dément. Horrifié, Smith chercha à glisser ses doigts sous le manchon de la prothèse. Peut-être qu'en débranchant les fils électriques... Mais la pince d'acier émit un sifflement suraigu et s'enfonça dans la cuisse du vieux docteur qui tomba par terre.

— Ilsa !

Harold K. Smith entendit l'appel guttural résonner dans ses oreilles. La douleur était devenue insupportable. En un éclair, il revit le Tigre qui broyait les jambes du lieutenant Anderson, près de Coutances, en août 44. Puis tout se brouilla.

— Il n'est pas encore mort ! s'étonna la jeune femme en entrant dans le cabinet de consultation.

— Non, idiot, pourquoi crois-tu que je t'appelle ? Tiens-le-moi convenablement, tu vois bien qu'il m'a glissé des mains.

Smith sentit qu'on le relevait puis il se mit à hurler : la pince d'acier s'était fermée sur sa gorge. Son cri fut étranglé.

— J'espère qu'il ne va pas me pisser dessus celui-ci ! s'exclama

Ilsa.

En retombant sur les moignons du mutilé, le docteur entraîna dans sa chute la couverture rouge qui les recouvrait. La toile se déplia, dévoilant l'emblème noir sur fond blanc, l'ancienne oriflamme de l'ordre noir.

— C'était lui ? demanda Ilsa, les yeux brillants.

— Non, ce n'était pas lui. Je l'ai su dès qu'il a ouvert la bouche. Ce n'était pas sa voix.

— Alors pourquoi le tuer ?

— Il s'appelait Harold Smith. C'est une raison suffisante. Maintenant, ramasse le drapeau et filons d'ici.

— On va à Boston ? Ça grouille de Smith là-bas.

— Non, Boston attendra. Ce docteur m'a dit quelque chose d'important. On va tout de suite rentrer chez nous ; il faut que je parle à mon toubib au sujet d'une nouvelle découverte dans le domaine des métaux.

CHAPITRE VI

Pour avoir été mal placé lors d'un repas de famille, Ferris d'Orr était devenu une véritable sommité dans son domaine.

Le domaine de Ferris d'Orr, c'était les métaux. Pas l'or, ni le platine, il n'était pas un vulgaire spéculateur, tant s'en faut. Non, lui, c'était le titane. Et Ferris d'Orr ne spéculait pas sur le titane, il le travaillait.

À vingt-quatre ans, il était devenu un des plus grands spécialistes de ce métal dont la valeur tenait surtout à l'usage qu'on pouvait en faire. Ferris d'Orr, tout en garant sa BMW gris métallisé dans le parking de sa boîte, la TTT (Titan Techno Titane), basée à Falls Church, en Virginie, songeait à l'incident qui avait décidé de sa carrière.

D'Orr avait été un lycéen comme les autres, plutôt médiocre d'ailleurs, que rien ne prédisposait au brillant avenir qui fut le sien, si ce n'est qu'il fréquentait Dorinda Dommichi, la fille d'un dentiste qui le tolérait sans enthousiasme. Le praticien trouvait que le jeune homme manquait d'ambition. Le fait est qu'il n'en avait aucune. Il n'avait pas envie d'aller à la fac, pas d'idée très précise non plus sur l'orientation qu'il comptait donner à sa vie professionnelle. Pourtant, à défaut de plan de carrière, Ferris nourrissait deux projets : le premier, assez flou, consistait à empocher le gros lot du loto ; le second, quoique plus réaliste, n'était au fond que la transposition, sur un plan très concret, du premier : il avait décidé d'épouser Dorinda. Ne serait-ce que parce que sa famille avait du fric et que Ferris aimait le fric. Mais tous ses rêves s'écroulèrent une nuit de pleine lune sur la banquette avant de sa Chrysler, un vrai gouffre d'ailleurs (la bagnole, pas la banquette). Ferris s'app préparait à marquer l'essai qui permettrait à leur relation d'accéder à ce que Ferris présentait élégamment comme un « nouveau stade d'intimité ».

— D'accord, fit Dorinda, sans bien comprendre de quel match il parlait.

— Parfait, fit Ferris en relevant le pull de la belle.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'exclama la jeune fille.

— Nous commençons notre ascension au septième ciel.

— On ne pourrait pas envisager de débiter cette ascension dans un

endroit plus confortable que la banquette de la Chrysler ?

— Comment est-ce qu'on défait ce truc-là ? bialsa Ferris en s'énervant sur le soutien-gorge.

— Essaye par devant.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Je sais où et comment faire.

— Non, je veux dire le devant du soutien-gorge. C'est par là qu'il s'accroche.

Les efforts de Ferris furent récompensés par le jaillissement de deux globes laiteux et surdimensionnés qui devaient leur taille et leur couleur à l'action conjugée d'une puissante hérédité latine et du reflet d'une pleine lune en bélier.

L'émoi du jeune homme fut de courte durée. Malaxant à pleines mains les masses élastiques de la jeune Italo-Américaine, il se prit les pieds dans le volant, faillit s'étouffer sous le sein gauche et sentit un spasme lui secouer les reins. Il poussa un grognement de surprise.

— Qu'est-ce que c'est ? C'est tout collant ! s'exclama sa partenaire.

— Dorinda, je t'aime, s'excusa le jeune homme un peu honteux, la pressant contre son cœur. Je veux t'épouser.

— Moi, je veux bien, mais il faut que je demande à mon père, prévint la jeune fille.

— Ah les vieux ! Ma mère aussi va sûrement gémir. Elle est pas possible. Elle veut que j'épouse une gentille juive.

— Une juive ? Mais pourquoi ?

— Parce qu'elle est juive... Mais pas moi, se hâta de préciser Ferris.

— Ah bon, souffla la jeune fille.

— Je te dis ça parce que je ne veux pas qu'il y ait d'ambiguïtés entre nous. Surtout après ce qui s'est passé ce soir, mais il faut que tu me promettes que ce sera notre secret.

— Promis.

*

* *

— Qu'est-ce que ça veut dire juif ? demanda Dorinda à son père le lendemain matin au petit déjeuner.

— C'est une religion. Tu as entendu le père Malone en parler à la

messe.

— Ah oui, mais je croyais qu'ils n'existaient que dans la Bible, comme les Philistins, fit Dorinda qui, hormis le ski l'hiver, le bateau l'été et le cheval toute l'année ne connaissait pas grand-chose sur quoi que ce soit.

— Pourquoi demandes-tu ça ? intervint sa mère.

— Parce que Ferris a dit qu'il n'était pas juif.

— Évidemment, il va à l'église avec nous tous les dimanches.

— Mais sa mère est juive.

— Quand est-ce qu'il t'a dit ça ? demanda le docteur Dommichi d'un ton faussement indifférent.

— Après.

— Après quoi ?

— Après que nous ayons accédé à un nouveau stade d'intimité.

*

* *

À sa visite suivante, Ferris d'Orr ne tarda pas à remarquer un net rafraîchissement dans l'attitude de la famille Dommichi à son égard mais quand Dorinda repoussa la main qui essayait de défaire l'agrafe de son soutien-gorge, il ne put s'empêcher de lui demander ce qui n'allait pas.

— Mon père a dit que tu étais juif.

— Tu lui as dit !

— Bien sûr.

— Mais c'était un secret ! Notre secret !

— Et alors ? C'est bien pour ça qu'il y a des secrets ! Pour qu'on puisse les raconter !

— Et d'abord, moi, je ne suis pas juif, c'est ma mère.

— Mon père a dit que le fils d'une juive était un juif.

— Et qu'est-ce qu'il a dit d'autre ? demanda Ferris, abandonnant le soutien-gorge de Dorinda.

— Il a dit qu'il était hors de question que je t'épouse.

— Merde, souffla le jeune homme qui voyait s'écrouler tous ses projets d'avenir.

*

* *

Il eut quand même le privilège d'être invité au repas que la famille Dommichi organisait à l'occasion de *Thanksgiving day*^[4]. Mais en voyant la tête du père, il se dit que Dorinda avait dû faire une crise pour l'imposer. Ses soupçons furent confirmés quand il se vit relégué au fond de la salle avec de lointains cousins.

Ferris grimaça mais décida de faire contre mauvaise figure bon cœur. Il ne se faisait plus d'illusions et il était surtout venu pour la chère, l'autre chair étant devenue inaccessible. Aussi entama-t-il une conversation avec un cousin à cheveux courts et à peine plus vieux que lui.

— Ferris d'Orr, claironna-t-il en prenant la mesure de son voisin de table.

— Johnny Testa, répondit l'autre en secouant le bras tendu d'une vigoureuse poignée de main.

Il avait une gueule de boy-scout mal dégrossi.

— Vous êtes du coin ? demanda Ferris.

— À l'origine. Mais je suis en perme de la Marine.

— Ah ! Sous-marin ou porte-avion ?

— Ni l'un, ni l'autre, rit le marin, en fait je ne vois la mer que quand l'oncle Dommichi m'invite sur son yacht. Non, je suis métallurgiste dans un laboratoire de recherche de la marine.

— Ah, vous êtes soudeur ?

— Non, non. Je travaille sur les applications du titane.

— Beuark ! cracha Ferris.

Il venait de réprimer un haut-le-cœur en découvrant sous sa dent une matière spongieuse qui devait être un bout de calamar.

— Mais non, c'est très intéressant, se méprit le marin. Le titane est un métal crucial pour notre défense. On s'en sert sur les sous-marins, les avions de combat, les satellites, les implants chirurgicaux et des tas d'autres applications en technologie de pointe. Il résiste aux très hautes températures, aux corrosions, aux torsions, c'est un métal extraordinaire mais il a un inconvénient majeur : il ne peut pas être fondu. Il faut le former à froid et le travailler à la machine-outil. C'est coûteux, lent et on perd au moins un tiers du métal dans le processus.

— Vous avez l'air drôlement branché, interrompit Ferris.

— Et il a d'autres inconvénients, poursuivit le marin d'un ton passionné. Sa température de fusion est trop élevée. Ça le rend très difficile à souder : on ne peut le faire qu'à l'intérieur d'une chambre à gaz inerte. Et encore, à la température critique, il absorbe du nitrogène, ce qui le rend cassant.

— Drôlement emmerdant, remarqua Ferris en bâillant.

Il croisa le regard du chef de famille et s'exclama aussitôt :

— Je mangerais bien du porc, moi. J'adore ça. Humm ! Ah oui, j'ai terriblement envie d'une belle tranche de porc...

Mais le docteur Dommichi ignore superbement cette profession de foi qu'il jugea sans doute dictée par un opportunisme de mauvais goût.

— Oui, à l'heure actuelle, poursuivait le marin décidément intarissable sur son sujet, on ne peut utiliser le titane que pour les pièces essentielles. Mais le métallurgiste qui découvrirait une technique pour travailler le titane ferait des milliards.

— Des milliards ? sursauta Ferris, soudain intéressé. Peut-être que ce sera vous ?

— Si j'y parviens, c'est la marine qui empochera l'argent. Moi, j'aurai tout juste droit à la considération de mes supérieurs.

— C'est pas très cool ça.

— Et puis de toute façon, je n'y arriverai pas. Moi, mon boulot, c'est de filmer les expérimentations. La vraie révolution ce serait de trouver le moyen de fondre le titane sans le dénaturer au passage. Mais on en est encore loin.

— Combien d'années encore ? demanda fiévreusement Ferris.

— Cinq ans, dix ans peut-être.

— Et combien d'années faut-il pour devenir métallurgiste ?

— Quatre, mais il y en a qui ont eu le diplôme en moins de temps.

— Et où est-ce que ça se passe ?

— Au MIT [\[5\]](#).

— Vous pourriez m'épeler le mot métallurgiste ?

Le jeune Ferris d'Orr nota tous ces renseignements sur sa serviette de table qu'il embarqua sans attendre la fin du repas. Le lendemain il rompa avec Dorinda et se jeta sur les bouquins de maths. Il lui restait deux ans avant le bac. Il lut anxieusement tout ce qui paraissait sur les recherches métallurgiques. Avec sa poisse quelqu'un allait sûrement le battre au poteau.

Mais personne ne le fit. Il obtint son diplôme du MIT en trois ans au lieu de quatre. La dernière année, travaillant tout seul, il mit au point une technique d'alliage fusible, à bas point de fusion, pour le bronze. Après sa découverte, les experts spéculèrent que le procédé avait déjà été utilisé dans l'Égypte ancienne puis perdu. Ferris, lui, spécula sur sa renommée pour décrocher un poste de chercheur chez TTT (Titan Techno Titane).

*

* *

Il y avait cinq ans de cela, se disait le jeune métallurgiste en descendant de sa BMW. Au cours de ces cinq années, il avait réussi à grimper au poste de vice-président du service de recherches de la firme. Puis il y avait eu ce jour historique où Ogden Miller, le président de la boîte, entra dans le laboratoire.

Ferris d'Orr était en train d'installer un appareil qui ressemblait à une visionneuse.

— Cette fois je vais y arriver ! s'exclama le jeune chercheur.

— Vous allez arriver à vous faire foutre dehors.

— Oh, monsieur Miller je ne vous avais pas entendu entrer. Vous allez pouvoir assister à mon expérience.

— Je suis venu pour vous parler de votre secrétaire.

— Nous avons eu une petite dispute, expliqua Ferris en continuant à ajuster son appareil.

— Elle prétend que vous avez essayé de la séduire.

— J'y suis même arrivé, annonça Ferris en déclenchant sa machine.

— Et ça s'est passé ici, d'après ce qu'on m'a dit, gronda le P-DG.

— En tout cas ça ne lui a pas déplu. Du moins c'est ce qu'elle disait à ce moment-là.

Tout en parlant, Ferris dirigeait le canon de la machine sur un lingot de métal posé sur une table recouverte de céramique.

— Et vous avez congédié la malheureuse après avoir abusé d'elle ! Ferris ! Arrêtez de jouer avec cette machine et regardez-moi quand je vous parle !

— On ne peut pas en parler plus tard ? Je suis sur le point de réussir.

— Vous allez réussir à prendre la porte, oui !

— Mais pourquoi ? Ici presque tout le monde couche avec un ou une collègue. Moi, au moins, je ne m'assieds pas sur les membres de mon propre sexe !

— Ce n'est pas ça qui est grave, fit Ogden Miller en rougissant furieusement. Ce qui est grave, c'est l'action judiciaire en discrimination religieuse dont elle nous menace.

— Je ne pouvais pas faire autrement : elle est juive. Elle l'a elle-même reconnu.

— Vous avez intérêt à trouver une meilleure excuse. Nous avons plein de contrats avec le gouvernement. Nous ne pouvons pas nous permettre...

— Je vous garantis que je n'aurais jamais couché avec elle si j'avais su qu'elle était juive. Hart ! Avec un nom pareil qui aurait pu se douter ? Il faudrait leur imposer le port d'un badge.

— L'idée a déjà été exploitée, figurez-vous. Par un certain Adolf. Non, mais ça va pas ? Qu'est-ce qui vous prend ?

— Vous ne pourriez pas vous pousser un tout petit peu ? Ça va démarrer.

La machine émit un bourdonnement et le lingot de métal se liquéfia sur la table.

— Vous avez vu ! triompha Ferris.

— Oui, je sais, on peut fondre le titane au rayon laser. Ça aussi, on l'a déjà fait depuis longtemps. Mais la fusion rend le métal cassant. Il ne résiste pas à la chaleur.

— Mais ce n'est pas un laser.

— Ah ouais ? grommela le P-DG.

— C'est un nébulisateur. Il fonctionne sans dégager de chaleur.

— C'est vrai : je ne sens pas de chaleur.

— Vous pouvez mettre votre main devant le pistolet.

— Non merci.

— Alors appuyez sur ce bouton, c'est moi qui vais le faire.

Ferris fit passer sa main devant la machine.

— Ça marche par micro-ondes ? demanda Miller.

— Non, non, les micro-ondes me cuiraient la main comme du hamburger. Ça marche par ultrasons.

— Sans dégagement de chaleur ?

— Regardez !

Ferris avait rempli sa paume de titane liquide.

— Mon Dieu ! s'exclama Miller. Ne bougez pas ! Je vais chercher un médecin.

Il était à la porte quand Ferris d'Orr lui barra le chemin.

— Touchez-moi ça ! fit-il en plaçant sa paume sous le nez de son patron.

Miller toucha prudemment. C'était froid et malléable.

— Incroyable ! fit le P-DG de TTT, souriant d'une oreille à l'autre. On va pouvoir le couler dans des moules comme de l'acier.

— Mieux que de l'acier, corrigea Ferris. On n'a même pas besoin de le faire fondre.

— Formidable ! jubila Miller. Vous vous rendez compte de ce qu'on va pouvoir faire avec cette découverte ?

— Et le truc ?

— Quel truc ?

— Le truc de la secrétaire ?

— Oh celle-là, elle peut faire ce qu'elle veut. On peut lui donner des millions pour la faire taire, il nous restera encore des milliards.

— Des milliards, soupira Ferris d'Orr. Des milliards !

CHAPITRE VII

C'est la pluie qui réveilla Remo Williams.

Fine comme un brouillard, elle s'était mise à tomber peu après l'aube mais Remo avait continué à dormir, à même le plancher de sa maison inachevée.

Enfin, une grosse goutte s'écrasa sur sa pommette et roula entre ses lèvres. Remo ouvrit les yeux et se leva instantanément, savourant la pureté de cette eau. En Occident, la pluie n'avait plus ce goût-là. Elle était saumâtre et sentait le produit chimique.

La tête renversée en arrière, Remo buvait ce nectar à pleine bouche. Les pluies arrivaient. Il était temps de recouvrir la maison d'un toit de paille. C'est alors que Remo se souvint qu'il n'en connaissait pas la technique.

À contrecœur, il marcha dans la boue jusqu'à la maison des Maîtres de Sinanju dont les parois de tek brillaient sous la pluie.

Il frappa à la porte. Il n'y eut pas de réponse.

— Allons, Chiun, répondez-moi ! s'exclama-t-il, agacé.

Il frappa de nouveau. Ne recevant toujours pas de réponse, il se concentra sur sa respiration. Pour entendre mieux, un Occidental « tend l'oreille ». C'est une erreur parce que ça crispe du même coup tout le système auditif, le rendant moins sensible. Remo, lui, relâcha tout son corps, ouvrant ses sens à l'environnement et ses oreilles lui dirent qu'il n'y avait personne dans la maison.

— Vous avez vu Chiun ? demanda Remo à deux femmes qui passaient, ployées sous leurs fagots de bois.

Elles sourirent et firent signe que non.

Remo essaya la porte.

Elle n'était pas fermée. Il entra.

La salle du trésor n'avait pas changé. Il ne manquait rien à l'amoncellement des tributs divers et variés qui encombraient l'immense pièce. Mais Chiun avait disparu et, sur son trône, un parchemin était posé.

Remo reconnut tout de suite son nom, écrit en anglais.

*

* *

« À Remo l'Ingrat.

« Mon fils ! Sache que je ne te reproche pas l'infortune qui s'est abattue sur moi, Maître de Sinanju, qui t'ai pourtant sorti du ruisseau fangeux de l'Occident pour t'amener à la perfection. Je ne te reproche pas davantage de ne m'avoir jamais remercié pour tous les sacrifices que j'ai consentis pour toi. Je ne te reproche pas non plus l'impudence que tu as manifestée en me volant l'affection de mon peuple. C'est leur affection, ils peuvent l'accorder à qui bon leur semble ; d'ailleurs comment pourraient-ils résister au charme insidieux d'un disciple formé par moi, Chiun, dont, je le sais, tu feras mention plus tard dans les Chroniques de Sinanju sous le nom de Chiun le Grand ?

« Non pas que je te dise ce que tu dois faire. Tu pourras écrire l'Histoire comme il te semblera juste.

« Ne t'inquiète pas pour moi : quand tu liras ce message, j'aurai déjà pris la route. Je suis au crépuscule de ma vie et mon œuvre est accomplie. Je serais bien resté dans ce village que j'ai tant servi mais les hommes sont tels que personne ne veut d'un vieillard, même pour honorer son œuvre gigantesque. Pourtant, je n'ai pas accompli cette œuvre par soif de reconnaissance et d'honneurs mais simplement par sens du devoir et pour transmettre l'héritage de notre lignée. Et maintenant tu pourras prendre le fardeau tombé de mes épaules. Ce village est désormais le tien. La maison des Maîtres est tienne. Mah-Li est tienne. Bien que j'entende que tu respectes le temps des fiançailles. Va : je souhaite qu'elle te donne beaucoup de fils et qu'ils ne te feront pas subir l'ingratitude et les indignités qui ont été mon malheureux lot.

« Je vais maintenant vivre dans un autre royaume, le seul pays où j'ai bénéficié du respect et de la satisfaction d'un juste et généreux empereur.

« PS : Ne touche pas au capital. Il appartient à la Maison de Sinanju.

« PSS : Ne te fie pas aux villageois ni même à Mah-Li, ils sont inconstants, comme toi, et ils ne t'aiment pas. Ils n'aiment que ton or. »

*

La lettre était signée du double trapèze entrecroisé qui était le sceau de la Maison de Sinanju.

Ben voyons, souffla Remo en lâchant ce parchemin en forme de testament.

Il se précipita dans la chambre du vieil Oriental. Tous les coffres étaient là, ouverts.

« Encore un bluff », pensa Remo.

Chiun ne partait jamais nulle part sans ses quatorze malles.

Par acquit de conscience, Remo fouilla quand même celle qui contenait ses kimonos.

Il vit tout de suite qu'il en manquait trois : une robe de voyage grise, une robe de chambre et un kimono bleu et or que les Maîtres de Sinanju portaient traditionnellement pour rencontrer d'anciens empereurs.

— Il est vraiment parti, laissa échapper Remo d'une voix atone.

Fébrilement, il courut dehors et fouilla tout le village jusqu'au dernier poulailler. Rien. Chiun avait disparu.

— Pourquoi est-il parti ? s'inquiéta Mah-Li.

— Je crois qu'il s'est senti abandonné, articula péniblement Remo.

Dans le village, les femmes pleuraient. Les hommes poussaient des mélopées déchirantes de vieux coyotes sans femelles. Tous s'interrogeaient fiévreusement, craignant la même réponse.

Ce fut Pullyang, l'intendant, qui osa enfin poser la question cruciale au nouveau Maître.

— Est-ce qu'il est parti avec la caisse ?

Et quand Remo aboya un « non ! » furieux, tout le village laissa exploser son allégresse.

— Honte à vous ! s'exclama Mah-Li. Maître Chiun nous a protégés et nourris toute notre vie et voilà comment vous le remerciez ?

— Merci Mah-Li, chuchota Remo tandis que les villageois filaient, la tête basse.

— Mais où Chiun a-t-il bien pu aller ? demanda la jeune femme.

— C'est bien ce que je me demande, répondit Remo.

Il inspecta le sol boueux, sans se faire trop d'illusions. La pluie effaçait déjà toute trace. En outre, le Maître de Sinanju ne marchait

pas, il glissait avec une légèreté de fée. Pourtant Remo aperçut des empreintes brouillées mais inconfondables. Elles menaient tout droit à la nouvelle autoroute que Kim Il-sông, le dictateur de Corée du Nord, avait fait construire jusqu'aux portes du village. L'autoroute menait à Pyeong-Yang. Ainsi Chiun était parti vers la capitale. Mais, ensuite, où avait-il pu aller ? Quel était ce pays gouverné par ce « juste et généreux empereur » dont Chiun parlait dans sa lettre ? Normalement, d'après la tradition, il s'agissait de la Perse ; mais c'était peu probable car même Chiun, pourtant si respectueux de toute impériale autorité, avait reconnu que les Perses étaient infréquentables en ce moment. D'ailleurs ils étaient dirigés par des prêtres qui, tout le monde le sait, ne font pas de bons empereurs. Où alors ? La Chine ? Tous des voleurs d'après Chiun. Le Japon ? Encore pire. Quand Remo eut éliminé l'Europe, il ne resta plus que l'Amérique et l'Afrique.

Remo fronça les sourcils.

Chiun était-il retourné auprès de Smith ?

*

* *

Le fermier de Sunchon aurait été ravi d'emmener le sage vieillard au kimono gris.

— Alors pourquoi ne vous arrêtez-vous pas ? demanda Chiun en le rattrapant.

— Parce que je n'ai pas de place dans ma carriole. Vous voyez : elle est pleine d'orge que j'emmène au marché.

Chiun jeta un coup d'œil dans la charrette : elle était effectivement pleine à ras bord.

— C'est du bon orge, approuva Chiun. Ça vous dérangerait si je cheminais à vos côtés ?

— Faites, étranger, si tel est votre bon plaisir, répondit le paysan.

— Je ne suis pas un étranger, tout le monde me connaît.

— Pas moi, observa le fermier.

Vexé, Chiun se raidit mais comme il avait décidé de voyager incognito, il se retint de dire à ce bétotien qui il était. D'ailleurs le reconnaître était un honneur qui se méritait.

Au bout d'un moment, le fermier eut la surprise de remarquer que son bœuf avait repris du poil de la bête et attaquait la côte plus gaillardement. Il leva les yeux au ciel et remarqua que les nuages

s'étaient dissipés. On allait finalement avoir une belle journée. Il ouvrit la bouche pour en faire la remarque au vieillard et se rendit compte qu'il n'était plus à côté de la charrette. Où avait-il bien pu passer, celui-là ? Jetant des regards à la ronde, ses yeux s'arrondirent de surprise.

Le vieillard était confortablement assis au fond de la charrette. De la charrette vide !

— Où est mon orge ? hurla-t-il, horrifié.

— Votre carriole avait une fuite. Vous avez dû tomber sur une mauvaise série.

Les yeux hors de la tête, le paysan vit la ligne jaune qui courait le long de la route.

— Mon orge ! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

De désespoir, il en perdit son chapeau conique qui alla rouler dans le fossé.

— Vous ne m'avez pas posé la question, fit remarquer Chiun.

— Comment vais-je faire ? se lamenta le fermier. Je ne peux pas ramasser mon orge grain par grain ! Je suis foutu !

— Mais non, le calma Chiun, tu n'es pas foutu. Il n'y a que ton chariot de foutu. Tiens, si tu m'emmènes à l'aéroport, je te donne une pièce d'or.

— Deux ! On est dimanche, c'est tarif B, corrigea aussitôt le paysan promu chauffeur de taxi.

— N'exagère pas ! Tu as déjà eu beaucoup de chance de tomber sur moi, l'avertit Chiun en ramenant un pan de son kimono pour camoufler le trou qu'il avait ouvert d'un coup d'ongle au fond du chariot.

*

* *

À l'aéroport de Pyeong-Yang, on informa le Maître de Sinanju qu'il ne pouvait pas prendre un vol pour l'Ouest. Air Nord-Corée n'allait qu'en Chine populaire et en Union soviétique.

— Et par Séoul ? Je peux bien prendre un avion pour l'Ouest ?

Le vieil Oriental, qui faisait toujours preuve de la même discrétion et n'avait pas levé le voile sur son incognito, avait à peine refermé la bouche qu'il se retrouva entouré par une escouade de miliciens. Entrant dans le vif du sujet avec une franchise toute prolétarienne, ils

expliquèrent au vieillard égaré qu'il était un traître au peuple et un laquais de l'impérialisme.

Mais les deux miliciens les plus proches avaient à peine commencé la rééducation du vieux chien courant qu'ils sentirent que leurs AK 74 leur étaient arrachés. Une pluie de gravats aspergea leurs casquettes. Relevant la tête, ils découvrirent avec ébahissement leurs fusils d'assaut plantés dans le plafond. Quelques morceaux de plâtre supplémentaires tombèrent dans leurs bouches ouvertes puis le plafond sembla venir à leur rencontre.

Quand ils reprirent conscience, beaucoup plus tard, le chef du service de neurochirurgie de l'hôpital Kim Il-sông, flanqué de son inévitable commissaire politique, leur demanda d'un ton sévère comment ils avaient réussi à s'enrôler dans l'armée malgré leur malformation congénitale.

Ils eurent beau jurer qu'ils n'étaient pas des frères siamois, comme semblait le suggérer leur apparence, qu'ils étaient les innocentes victimes d'une vicieuse attaque impérialiste, personne ne les crut. Après l'opération réussie de leur séparation, ils furent traduits en cour martiale et condamnés à la rééducation en mer de Chine pour avoir abusé le conseil de révision de l'armée populaire.

À ce moment-là, Chiun avait depuis longtemps débarqué sur l'aéroport de Séoul, capitale de la Corée du Sud. Le pilote de l'avion militaire qui avait « accepté » de l'accompagner avala une pilule de cyanure qu'il essaya de digérer tandis que Chiun, ignorant superbement l'incident majeur qu'il était en train de créer, s'évanouissait dans la bruine épaisse qui noyait l'aéroport de Kimpo.

Quelques heures plus tard, au-dessus de Hawaïi, les deux pilotes du bombardier du Strategic Air Command qui volaient vers les États-Unis en mission de routine réalisèrent avec stupeur qu'on frappait à la porte de la cabine de pilotage.

— C'est peut-être un ouvrier du service d'entretien qui s'est endormi ? hasarda le pilote.

— Je vais aller voir, répondit le copilote en enlevant ses écouteurs.

Quand il déverrouilla la porte, son regard tomba sur un vieux Coréen, tout petit et ridé comme une pomme d'api, drapé dans une sorte de pyjama gris.

Le vieil Oriental souriait.

— Toi y en a parler anglais ? demanda l'aviateur.

— Certainement mieux que toi ! siffla Chiun. Voilà des heures que j'attends patiemment. Quand est-ce que vous allez vous décider à

servir les repas sur cet avion ?

CHAPITRE VIII

En 1949, ils lui avaient dit qu'il n'y avait pas d'espoir.

Pourtant il ne les avait pas crus, même les premiers mois, dans la chambre verte, alors qu'il gisait dans un poumon d'acier et que le seul signe de vie venait de ce miroir placé en biais qui lui renvoyait l'image hallucinante de son crâne à vif, rosâtre et déplumé.

Mais une autre image le hantait, celle du visage implacable de Smith qui l'accompagnait dans son voyage au bout de l'enfer. Sa haine lui tint lieu d'énergie vitale et fit des miracles. Ses cheveux se mirent à repousser par touffes. Ses paupières convulsées se rouvrirent et les généreux bienfaiteurs de l'ancien régime déchu payèrent des chirurgiens esthétiques pour lui refaire des morceaux de visage. Par exemple, ils lui confectionnèrent des oreilles avec des morceaux de fesse. L'illusion était presque parfaite : quoiqu'un peu petites et étonnamment velues, on eût dit des oreilles normales.

Ils finirent aussi par le sortir du poumon d'acier. Au début ils avaient refusé, l'assurant qu'il allait mourir. Mais il avait insisté. Il avait dû leur en donner l'ordre au nom du Reich fracassé. Et ils avaient fini par obéir.

Et se produisit un autre miracle : il se mit à respirer par lui-même, hoquetant de haine.

Mais il s'aperçut alors qu'il lui manquait ses deux jambes. Ils ne lui avaient rien dit.

— On ne voulait pas vous désespérer, expliqua le chirurgien en chef.

C'était le seul docteur en qui il avait confiance. Son accent sentait bon le terroir, l'humus de la Prusse-Orientale arraché par le glaive des Chevaliers Teutoniques aux sous-hommes slaves. Les autres médecins, ne valaient rien : des rastaquouères vantards, des danseurs de tango calamistrés qui parlaient l'espagnol avec un accent italien.

Il les insulta dans leur langue abâtardie.

— *Hijos de la grande puta que parrio* ! Si vous m'aviez dit la vérité, je me serais laissé mourir. Avec un seul bras j'aurais encore pu étrangler Smith ! Mais sans jambes, comment vais-je faire ?

Pour le consoler, ils lui mirent un croc d'acier, mais ils durent

l'enlever au bout d'une semaine. Il se réveillait toutes les nuits, en sueur, draps et literie déchiquetés par ce harpon acéré qui lui tenait lieu de main. Il lacéra même la joue d'une infirmière qui essayait de le calmer.

À la place du croc, ils lui mirent un manchon de plastique noir, aussi lisse et impuissant que la cicatrice qui marquait son bas-ventre, là où les chirurgiens avaient placé une sonde urinaire à la place du sexe gangrené qu'ils avaient dû amputer.

L'horreur et l'humiliation n'étaient pourtant rien à côté de ce que Smith lui avait fait subir au cours de cette fatidique nuit du 7 juin 1949, une nuit qu'il n'oublierait jamais, une nuit que Smith finirait par payer. Peu importait qu'il ressemblât désormais à une femme, le cœur qui battait dans sa poitrine était celui d'un homme. Et ce cœur ne battait que pour réclamer la vengeance, une vengeance d'Aryen.

Quand la science développa les premiers bras bioniques, dans les années 70, il en réclama un et l'obtint. Il n'habitait plus l'hôpital de la banlieue de Buenos Aires. Il avait maintenant une maison près de Salta offerte par ceux qui, en Allemagne et ailleurs, n'avaient pas oublié et continuaient le combat. Il recevait des visites. Il avait encore des partisans dans le monde entier. Certains vivaient en Amérique. À ceux-là il demandait de rechercher Smith.

— Ne prenez pas contact avec lui. N'y touchez pas. Trouvez-le seulement et dites-moi où il est.

Mais personne n'avait trouvé Smith. Le vieil OSS de la guerre avait été dissous. Smith y avait travaillé jusqu'au dernier jour mais sa piste s'arrêtait là. On imaginait qu'il avait repris du service avec la nouvelle CIA mais son nom n'apparaissait dans aucune archive.

— Peut-être est-il mort ? lui avait-on suggéré.

— Nnonn !!! avait-il hululé. Il n'est pas mort, il ne peut pas mourir, il vit pour moi, dans l'attente de ma vengeance.

Finalement il était venu en Amérique. L'endroit avait beaucoup changé et il avait trouvé beaucoup de Smith qu'il avait tous tués. Cela avait été facile et curieusement décevant. Il n'en retirait aucun plaisir et s'était mis à désespérer peu à peu. Jusqu'à ce jour où un petit médecin de campagne lui avait parlé de jambes bioniques. Depuis des années, on lui répétait qu'une telle prothèse était irréalisable et il avait fini par y croire. Mais voilà que les progrès de la science venaient de rallumer une étincelle d'espoir. Alors il était rentré chez lui, en Argentine, pour consulter le seul médecin qui ne l'avait jamais déçu.

— Alors il y a de l'espoir, lui avait dit le jeune chirurgien.

— Vous êtes sûr ? avait-il demandé anxieusement.

— Si ce que vous me dites est vrai, il faut avoir confiance.

Ce docteur était une sommité dans son domaine. C'est lui qui avait mis au point la main d'acier à trois crochets. Il était né de vrais Allemands, des *Volksdeutsche* expatriés en Argentine et lui-même était animé d'une haine dévorante envers les juifs et brûlait d'admiration pour les vétérans allemands du Reich ruiné. Si seulement il était né plus tôt...

— J'ai entendu parler des recherches d'un certain Ferris d'Orr sur les applications du titane, expliqua-t-il. Je pense que le jour n'est pas si lointain où l'on pourra appliquer ses découvertes aux jambes bioniques.

— Quand ? demanda fébrilement le grand mutilé.

— Trois ans peut-être.

— Trois ans ! Je ne peux pas attendre trois ans !

Il était allongé sur une table d'opération, entièrement nu. Ilsa était debout à ses côtés mais il n'avait pas honte d'être exposé à son regard comme un morceau de barbaque calcinée. Elle l'avait vu ainsi un nombre incalculable de fois. Elle l'avait baigné, habillé, nourri, emmené aux toilettes. Il n'avait aucun secret pour Ilsa sauf peut-être son désir pour elle que rien ne permettrait de satisfaire.

— Le problème, reprit le jeune docteur comme s'il réfléchissait tout haut, c'est que je pourrais déjà vous faire des jambes bioniques : sur le plan électronique, le système est parfaitement au point. Mais ce qui me manque, c'est le support métallique. Des éléments en acier seraient trop lourds. En aluminium, pas assez résistants. Avec le nébulisateur de Ferris d'Orr, je pourrais créer des éléments en titane mais il faudra attendre qu'il commercialise son brevet. Ça peut prendre des années.

— Dans ce cas. Ilsa, nous retournons en Amérique. Nous saurons bien convaincre ce Ferris d'Orr.

— Je vous laisse faire, fit le médecin. Revenez me voir quand vous aurez du nouveau.

— *Ja*. Vous êtes un bon Allemand, fit le mutilé, les yeux brillants.

Après tant d'années, il y avait de nouveau de l'espoir. Il allait pouvoir marcher.

CHAPITRE IX

Dans son bureau directorial du sanatorium de Folcroft, le docteur Harold W. Smith se frotta furieusement les yeux. Dehors, de l'autre côté de l'immense baie vitrée, une neige éparse tombait sur le détroit de Long Island à gros flocons mollassons mais le directeur de CURE n'avait cure de la beauté du paysage.

Rechaussant ses fines lunettes cerclées d'acier, il reporta ses yeux brûlants de fatigue sur l'écran verdâtre où défilaient des données. Depuis des années, Smith avait programmé ses ordinateurs à éplucher toutes les nouvelles du monde. Ils triaient l'énorme moisson quotidienne d'informations pour en séparer le bon grain de l'ivraie. Il avait programmé ses scanners pour chercher automatiquement les mots « meurtre », « mort », « crime », « drogue » et sortir une fiche pour chaque cas suspect.

Chaque fiche était accompagnée d'un bip sonore. Smith lut qu'à Boston une jeune femme de vingt-deux ans avait été touchée à la poitrine par une rafale de UZI. Fouillant dans l'extraordinaire masse de données emmagasinées dans sa mémoire centrale, l'ordinateur releva également que cette personne avait fait l'objet d'une attaque similaire dix-sept jours auparavant. L'ordinateur sortit aussi que, trois cent cinquante-deux jours auparavant, dans l'État voisin du Vermont, elle avait bénéficié d'un non-lieu, faute de preuve, dans une affaire de blanchiment d'argent de la cocaïne.

L'ordinateur bipa de nouveau. À Miami, deux agents du bureau des narcotiques se présentant comme des vendeurs de drogue d'origine française avaient disparu depuis trois jours.

Il y eut un nouveau bip sur l'écran du terminal. À San Francisco un détachement de la police militaire avait encerclé un bombardier du SAC en provenance d'Extrême-Orient. L'équipage affirmait avoir à bord un passager clandestin d'origine asiatique. Mais quand le détachement avait donné l'assaut, les MP's n'avaient trouvé aucune trace du vieil Oriental en pyjama gris décrit par les aviateurs, à croire qu'ils avaient rêvé.

Et, pour le quatrième jour consécutif, aucun Smith n'avait connu la mort. La trace sanglante qui avait zébré le nord-est des États-Unis s'était brusquement arrêtée dans un petit village du Massachusetts. Depuis, plus rien. L'orgie de meurtres avait cessé aussi soudainement

qu'elle avait commencé. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Smith ne connaissait pas l'identité du tueur et il n'était pas absolument certain d'être la véritable cible de ce maniaque anti-Harold Smith. Pourtant il avait acquis la certitude que c'était lui qui était visé derrière cette série d'assassinats et que cela concernait son passé d'agent secret. Il s'était fait beaucoup d'ennemis au cours de sa longue carrière. Les derniers en date bien sûr étaient les adversaires plus ou moins déclarés de CURE mais, le plus souvent, ils avaient été « neutralisés » par Remo et Chiun. Il ne faisait pas bon être dans le collimateur de ces deux-là. En outre, pour décider de s'attaquer à lui, en sa qualité de chef de CURE, il fallait le connaître personnellement. Or le tueur éliminait tous les Harold Smith comme s'il ne connaissait même pas son nom complet : Harold W. Smith.

On pouvait donc raisonnablement supposer que ce désir de meurtre datait d'une époque antérieure, quand Smith était à la CIA ou même dans l'OSS. Mais ce tueur qui opérait à l'aveuglette allait bientôt découvrir qu'il traquait un gibier désormais aux aguets et qui pouvait devenir chasseur à son tour.

*

* *

À lui tout seul, Boyce Barlow avait réussi à épurer la ville de Dogwood, Alabama, une petite bourgade de trois cent trente-quatre habitants, où il était né.

Boyce était très fier de son œuvre. Maintenant il n'y avait plus ni juifs, ni Jaunes à Dogwood. Les plus tenaces, des Chinetoques évidemment, s'étaient repliés à Rocket City, le village voisin, mais comme c'étaient tous des pédés à Rocket City ça ne dérangeait pas beaucoup Boyce Barlow. Du moment qu'ils restaient là-bas.

Boyce Barlow était le fondateur de Ligue pour la Défense de la Pureté Raciale en Alabama. Le soir où il avait fondé le mouvement, à *Buckhorn Lounge*, le bar du coin, la situation était désespérée. Il y avait deux semaines qu'il avait épongé son dernier chèque du chomèdu et le patron lui refusait à boire.

— Ce pays va à la merde ! clama le patriote à l'intention de Luke et Bud, ses deux cousins.

Les deux rouquins, germains issus de germains et affligés, pour cause de consanguinité, du même strabisme fort divergent, levèrent leur canette de bière pour saluer cette importante déclaration.

— Maintenant y a même plus de boulot pour les gens du pays !

reprit Boyce.

— Y a d'autres stations-service, remarqua le cousin Luke en rotant.

— Pas à Dogwood, non y a pas.

— Alors va ailleurs.

— Que dalle ! Je suis né ici, j'y reste ! Le père Shums avait pas le droit de virer un gars du pays comme ça. Treize mois que j'y bossais dans sa turne, ça fait de l'ancienneté. J'avais des droits.

— Le père Shums dit qu'y t'as pris avec la main dans la caisse, remarqua Bud, l'autre cousin.

— Normal : j'y travaillais.

— Ouais, mais c'était après la fermeture.

— J'étais saoul.

— J'ai entendu dire que le père Shums avait pris un Indien pour te remplacer, intervint le cousin Luke, tournant le couteau dans la plaie.

— Un Indien ! Qu'est-ce que je disais ? Y a trop d'étrangers dans ce pays !

— Non c'est pas un étranger çui-là, corrigea le cousin Luke.

— Comment c'est pas un étranger, c'est qui alors ?

— Ben, y a deux sortes d'indiens, expliqua le cousin Luke qui avait failli avoir son certificat d'études. Y a ceux qu'ont des turbans sur la tête et ceux qu'ont des plumes.

— C'est du pareil au même, râla le pompiste déchu. Tous des feignants qui foutent jamais rien et vivent de nos allocs !

— On dirait que tu parles de toi, Boyce, ricana le barman qui passait avec son éponge.

Boyce Barlow lui lança un regard noir.

— Toi, j'tai pas demandé l'heure qu'il était ! Quand j'aurai besoin de tes commentaires, je pisserai par terre, cracha-t-il.

— C'est déjà fait. Pas plus tard que la semaine dernière.

— Eh ben la prochaine fois, ce sera la grosse ! menaça Barlow.

— Impossible : tu fais que boire ! laissa tomber le barman en haussant les épaules.

— Et pis d'abord c'est qui comme Indien qu'a volé ma place ? Un à turban, ou un à plumes ?

— J'sais qu'y s'appelle Aigle Noir, fit Luke.

— Ça doit être un à plumes sinon y s'appellerait sûrement Vache Sacrée ou Serpent à Lunettes, ricana Bud.

— C'est pas américain de prendre la place d'un autre comme ça, gémit Boyce Barlow.

— Au contraire, c'est très américain, rétorqua le barman qui revenait en polissant un verre.

Vu qu'à Dogwood tout le monde buvait à la bouteille, il fallait bien qu'il fasse quelque chose de ses verres.

— En plus, acheva le barman, y sont plus américains que nous. Y z'étaient là avant nous.

— En tout cas, c'est pas un Blanc, gronda le futur führer de la pureté raciale. Faut pas se laisser faire ! Y a qu'à reprendre Dogwood aux Indiens.

— Combien qu'y en a ? demanda prudemment le cousin Bud.

— Y en a qu'un, affirma le cousin Luke.

— Comme ça, on va pouvoir l'encercler, suggéra le stratège en herbe.

— Ça vaudra mieux. Y paraît qu'y sont coriaces.

— C'est lui qui va prendre la pastille, annonça martialement le libérateur de Dogwood en s'enfonçant jusqu'aux oreilles, en guise de panache blanc, une casquette de base-ball ornée du drapeau confédéré.

*

* *

À peine leur vieux Ford pick-up s'était-il immobilisé devant la station-service du père Shums avec un pathétique grincement de mâchoires de frein édentées que les libérateurs se mirent à hurler dans la nuit pour réclamer le pompiste.

— Pas la peine de crier comme ça, retentit une voix profonde comme un gouffre. Je suis ici.

— Où ça ? s'étrangla Boyce Barlow en sortant sa tête par la fenêtre du vieux 4X4.

C'est alors qu'il le vit. L'homme mesurait bien deux mètres dix et il était presque aussi large. C'est pour ça qu'ils ne l'avaient pas repéré : ils l'avaient pris pour une citerne.

— C'est vous Aigle Noir ? balbutia Barlow.

— Exact, répondit l'Indien en se penchant vers la portière.

Il souriait, découvrant une rangée de dents énormes. On aurait dit une calandre de Buick modèle 1952.

— Qu'est-ce que je peux faire pour votre service ? demanda-t-il aimablement.

Les yeux sortis de la tête, des vapeurs d'alcool montant en lentes torsades de leurs bouches bées, les trois cousins restèrent un moment sans répondre.

— Il est plus blanc que nous, chuchota Luke.

— En tout cas il est plus gros que nous, ajouta Bud. Plus gros que nous tous... mis ensemble.

— Le plein, l'ami ! grinça Boyce Barlow en le gratifiant d'un sourire tordu.

— Faut continuer le combat, fit Boyce en s'éloignant dans des craquements de pignons.

— Ouais, on a bien commencé, approuva Bud.

— Encore un coup et on n'aura plus que des Blancs et des Indiens blancs, ajouta Luke en jetant un regard furtif en arrière.

— Qui c'est qui vit à Dogwood qu'est pas blanc ? demanda Boyce d'une voix menaçante.

— Y a l'éleveur aux citrouilles à la sortie de la ville, suggéra Luke. Elmer quelque chose.

— Elmer Hawkins ! C'est un nègre ! On va le virer, le mal-blanchi.

— Mais qu'est-ce qu'il va devenir ? s'inquiéta Luke.

— Il avait qu'à être blanc, décida le nouveau monsieur Propre.

— Mais Elmer, il a dans les soixante-dix balais.

— Pas de pitié, ricana le Goebbels de Dogwood. Tu laisses rentrer un nègre, avant que t'aies le temps de te retourner, y pullulent comme des rats.

— Là tu pousses, Boyce, objecta Luke. Elmer est arrivé y a cinquante ans, tout seul, et c'est toujours le seul qu'on ait. Faut bien qu'on en ait un.

— Il part ce soir ! trancha le Fouquier-Tinville de la pureté raciale. Y a rien à faire.

Imitant les cris de la chouette, les trois commandos rampaient dans le champ de citrouilles qui entourait la cabane du vieil Elmer. C'était du gâteau : la ferme d'Elmer Hawkins était sûrement le seul endroit du comté de Marshall à ne pas être envahi par les orties.

Quand ils eurent pris position autour de la fermette, Boyce lança le cri du chat-huant. Comme un seul homme, les trois cousins se dressèrent dans la nuit, poussant des hurlements d'indiens.

— Elmer ! Sors de ton trou ! aboya Boyce en tambourinant à la porte.

Pas de réponse.

— Elmer ! Déconne pas, sors, sinon tu vas le regretter !

Au bout de dix minutes de martèlement furieux, Luke suggéra qu'il était peut-être sorti.

— Peut-être qu'y fait du baby-sitting en ville. Il aime bien rendre service, ce vieux Nègre.

— Ta gueule, fit Boyce. Je reviens pas demain. Ce soir, j'suis d'humeur massacrate. C'est pas sûr que demain j'y serai encore. Passe-moi une allouf.

— J'aime pas ça, Boyce ! hésita le presque certifié d'études.

— Ta gueule et allume, commanda Boyce.

Le feu commençait à lécher le bas de la maison, tordant la peinture en lamelles noircies quand des cris retentirent sur la route.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes fous ?

C'était Elmer Hawkins qui rentrait de la ville. C'était un vieil homme sec comme un coup de trique, les cheveux blancs comme neige.

— On nettoie la ville, Hawkins, grinça Boyce. On vire tous les Nègres de Dogwood !

— Mais on n'est pas à Dogwood ici ! On est à Arab. Les limites de Dogwood sont de l'autre côté de la route.

— Alors on débarrasse aussi Arab de ses Nègres, décréta Boyce Barlow.

Et il le fit. Mais les choses ne se passèrent pas exactement comme il le pensait.

Le vieux Hawkins regarda brûler sa maison. Il ne s'énerva pas. Il n'appela pas la police. Il se contenta de porter l'affaire devant les

tribunaux.

Il obtint du juge du comté une décision lui attribuant sept cents dollars à titre de remboursement pour la maison et cinquante mille dollars à titre de dommages et intérêts.

Comme Boyce Barlow n'avait pas un rond et qu'il était au chômage, le juge ordonna qu'on vende sa maison aux enchères.

Avec l'argent, Elmer Hawkins s'acheta un petit pavillon à Huntsville et y vécut une retraite paisible.

*

* *

— J'ai gagné ! triompha Boyce Barlow.

Il avait retrouvé son bout de comptoir à *Buckhorn Lounge* et trempait l'acier de son âme dans la bière.

— Mais t'as perdu ta maison, fit remarquer tristement le cousin Luke.

— Ça fait rien : Maintenant, à Dogwood, y a plus un seul étranger. C'est ça qui compte.

— C'était pareil avant. Hawkins vivait à Arab de toute façon.

— Qu'est-ce que tu crois ? C'est qu'le début de notre combat, on va pas s'arrêter à Dogwood, annonça prophétiquement Boyce Barlow reflétant son regard de visionnaire dans sa bouteille de Coors [6]. On va étendre le mouvement.

Mais ce ne fut pas chose facile. Comme les six membres de la Ligue pour la Défense de la Pureté Raciale en Alabama étaient tous au chômage, la trésorerie, par exemple, posait un problème.

— Il nous faudrait de l'argent, affirma Boyce Barlow.

— On pourrait chercher du boulot, suggéra Luke.

Sa proposition ne retint pas l'attention de l'assemblée.

— Essayez la télé par câble, suggéra le barman. C'est gratuit et tout le monde a le droit de s'exprimer. C'est grâce à la nouvelle loi USA-Libertés qu'a fait voter la femme du Président.

— On n'a pas le câble à Dogwood, bougonna Barlow.

— Ouais, mais ils l'ont à Huntsville, reprit le barman qui se croisait les doigts sous son comptoir, espérant ainsi se débarrasser de la nouvelle Ligue qui avait pris ses quartiers dans son établissement et oubliait du coup de payer ses ardoises.

C'est ainsi que fut lancée l'idée de « L'Heure de la Pureté Raciale ». En trois mois, son message, l'Amérique aux Américains, atteignait les téléspectateurs de vingt-neuf États et du district de Columbia [7]. Des six membres fondateurs, le nombre des adhérents était passé à trois mille et Boyce Barlow put s'acheter une jolie maison à portique dans le quartier résidentiel de Huntsville à deux pas du nouveau quartier général du mouvement, rebaptisé pour l'occasion Ligne pour la Défense de la Pureté Raciale en Alabama et dans toute l'Amérique. Le QG, un ancien camp scout sur la nationale 431 reçut le nom de Forteresse Pureté et fut entouré de barbelés.

À peine un an après que la première pierre du nouveau bunker eut été posée, le camp retranché reçut une visite. L'homme était dans un fauteuil roulant.

— Je veux adhérer à votre mouvement, expliqua-t-il au chef du poste de garde.

Luke Barlow toisa l'homme : il était trop vieux et il n'avait pas de jambes.

— Tire-toi, cracha-t-il. Tu remplis pas nos critères.

— Ilsa ! appela le mutilé.

Les yeux de Luke Barlow saillirent, exorbités : la fille qui venait de sortir du camping-car bronze était le canon total, surtout avec les deux obus qui jaillissaient sous le pull.

— Hello, fit-elle d'une voix rauque.

— Hello, gargouilla Luke, la gorge étranglée par les boules.

— On peut entrer ? demanda-t-elle en le fixant de ses yeux myosotis.

— Bien sûr, bafouilla-t-il au garde-à-vous.

Le recrutement d'Aryennes célibataires était encore trop balbutiant pour manifester la moindre hésitation quant à cette candidature.

*

* *

Quand on présenta le vieil infirme à Boyce Barlow, il se déclara enchanté de l'interruption. En fait, il venait de réaliser qu'il n'avait pas une seule bonne carte dans son jeu de poker.

— Bon, on arrête les mecs. Y a qu'à partager le pot, fit-il, magnanime, en raflant la mise. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Boyce Barlow, commença le mutilé, j'ai vu votre émission, nous sommes de la même famille.

— Ah bon, on est apparentés ? demanda Barlow en fronçant les sourcils.

D'où pouvait bien sortir ce vieux pourri ? Ça puait la charogne même quand il souriait.

— En esprit, expliqua le grand blessé. Nous partageons le même idéal.

— Qui êtes-vous ?

— C'est le SS *Obersturmbannführer* Konrad Blutsturz, intervint la blonde. C'est un Aryen aussi, comme vous.

— Comme moi ? Tu rigoles, poulette ! J'ai mes deux jambes, moi ! J'en ai même trois, ajouta Boyce en riant grassement.

— J'ai un cadeau pour vous, fit l'ancien officier en balançant un gros livre brun sur la table de poker.

— *Mein Kampf*, lut Barlow en s'en emparant, c'est quoi ça ?

— Ça veut dire « Mon combat », le livre du plus grand héros de l'humanité.

— Adolf Hitler ? fit Boyce Barlow en découvrant le nom de l'auteur. Vous êtes sûr que c'était pas un salaud ?

— C'est comme ça qu'on appelle les vaincus mais s'il avait gagné il n'y aurait pas de juifs, pas de Nègres et autres bougnoules pour vider l'Amérique de sa substance vitale et faire des Américains des étrangers dans leur propre pays.

— C'est vrai ça, convint Barlow, ébranlé par la voix de Blutsturz soudain devenue magnétique.

— Ses idées sont vos idées. Il s'est battu pour elles, il est mort pour elles avant même que vous ne soyez né. Lisez ce livre et voyez par vous-même. Quand vous l'aurez fini, appelez-moi au numéro qui est inscrit sur la dernière page.

*

* *

Boyce Barlow avait lu le livre d'une traite et avait rappelé le vieil homme.

En arrivant au QG, Blutsturz lui avait expliqué qu'il pourrait tripler le nombre de ses adhérents.

— Vous n’aurez que trois choses à faire.

— Quoi ?

— D’abord faites flotter ce drapeau au sommet de votre plus haut building.

Boyce montra le drapeau à ses cousins Luke et Bud.

— Qu’est-ce que vous en dites ?

— C’est sympa le rouge, remarqua Luke. Ça rappelle le drapeau confédéré.

— Et la croix noire, c’est pour quand on pendait les Nègres, observa finement Bud.

— OK, d’accord, on prend, décida Boyce.

— Très bien, approuva Blutsturz, maintenant il faudrait changer le nom de votre organisation. Je propose le Rassemblement Aryen de l’Amérique.

— C’est quoi exactement un Aryen ?

— C’est nous. Nous sommes des Aryens, les descendants de la race des seigneurs. Regardez Ilsa, c’est une Aryenne par exemple.

Les cousins Barlow regardèrent. Ilsa bombait la poitrine en leur souriant. Ils sourirent à leur tour.

— Ouais, fit Boyce, on est bien des Aryens nous aussi. Mais faudrait quand même préciser : le Rassemblement Aryen des Blancs d’Amérique, des fois qu’y en aurait qui saisissent pas.

— D’accord, approuva Blutsturz.

— Et le troisième changement ? demanda Barlow.

— Faites de moi votre adjoint.

Boyce Barlow avait également accepté cette dernière proposition et les candidatures avaient commencé à affluer. Même si la quantité de noms d’origine germanique avait quelque peu ému le trio Barlow.

— Mais notre slogan, c’est pas « L’Amérique aux Américains » ? avait fini par demander Boyce.

— *Ja* ?

— Alors qu’est-ce que ces étrangers avec des noms à coucher dehors font chez nous ?

— Ce ne sont pas des étrangers. Les Germano-Américains représentent le sel de ce pays. Et ce sont les Nègres, les juifs et les Smith qui doivent être chassés.

— Les Smith ? C'est pas des Blancs ?

— Ce sont les plus dangereux. Ils ont la peau blanche mais leur âme est noire. Nous devons d'abord commencer par écraser tous les Smith comme des cloportes.

Boyce Barlow n'avait pas très bien saisi mais comme les fonds ne cessaient d'affluer, il suivit les consignes de Blutsturz.

Et ils devinrent le point de mire de l'actualité et des médias. Ils n'avaient même plus besoin de parler à la télé pour ça. Il suffisait de défiler dans les rues en hurlant des insultes racistes.

— Vous verrez, avait prophétisé l'ancien *Obersturmbannführer*, les Nègres et les juifs ne tarderont pas à nous attaquer. Comme les nouvelles ne dépassent jamais trois minutes à la télé et qu'ils recherchent systématiquement les images chocs et du sensationnel, les spectateurs ne verront que des enragés attaquant nos marches pacifiques et on pourra crier à la persécution.

*

* *

Et cela avait marché exactement comme Blutsturz l'avait annoncé. Cet homme était un vrai génie. Aussi, quand il avait réclamé qu'on l'appelle désormais *Herr Führer*, Boyce Barlow en avait fait un des articles du règlement intérieur. Il n'avait pas non plus hésité quand Blutsturz avait demandé que l'on place la recherche d'un certain Harold Smith en top-priorité.

Quand, enfin, *Herr Führer* Blutsturz avait demandé aux trois cousins de se rendre à Falls Church, Virginie pour lui ramener un certain Ferris d'Orr, Boyce n'avait posé qu'une question :

— Mort ou vif ?

CHAPITRE X

Tout d'abord le docteur Harold W. Smith se demanda s'il avait bien entendu.

— Madame Mikulka, vous voulez bien répéter ? lâcha-t-il dans l'intercom.

— Oui, docteur, il y a un certain monsieur Chiun qui vous demande à l'entrée. Que dois-je dire aux gardes ?

— Qu'ils accompagnent monsieur Chiun à mon bureau. Prudemment. Et surtout qu'ils ne le touchent pas, qu'ils ne le provoquent pas et qu'ils ne l'importunent en aucune manière.

— Bonjour, Monsieur Chiun, fit madame Mikulka en voyant apparaître le vieil Oriental.

— Bonjour, ô noble dame. Veuillez annoncer à l'empereur Smith que le Maître de Sinanju, anciennement son royal assassin, est arrivé à sa cour.

— Mais certainement, souffla la brave femme qui se demandait comment le docteur allait réussir à enfermer ce fou à lier sans trop de casse.

— Le monsieur est ici, balbutia-t-elle dans l'intercom.

— Très bien, répondit la voix de Smith. Faites-le entrer et allez prendre votre repas à la cantine.

Et le Maître de Sinanju, resplendissant dans son kimono bleu et or, fit son entrée.

— Salut ô empereur, clama-t-il d'un ton solennel. La Maison de Sinanju vous envoie ses hommages et ses compliments. Immense est ma satisfaction de voir une fois encore votre magnifique complexion.

— Merci, bafouilla Smith dont les yeux rouges de fatigue et soulignés de poches noires, la face blafarde et le poil terne et parcimonieux ne correspondaient pas exactement à une « magnifique complexion ». Heureux de vous voir.

— Votre joie vous est renvoyée, réfléchie mille fois.

— Heu... Vous ne travaillez pour personne en ce moment ?

— Je suis entre deux employeurs, fit Chiun, modestement.

Smith se relaxa imperceptiblement.

— Vous ne seriez pas ici pour finir un contrat, par hasard ?

— Quel contrat ? s'étonna Chiun.

— Vous savez, quand il y a eu l'affaire des Russes, je vous avais demandé un moment de me tuer. Heureusement vous avez refusé.

— Ah, je vois. Oui, en effet, il me semble que vous n'aviez pas assez de pièces. Et je suis profondément honteux de ne pas vous avoir fait plaisir. Mais je suis ici pour réparer ce faux pas.

— Nnonn !!! Je n'ai plus besoin de vos services.

— Vraiment ? s'étonna Chiun.

Il avait l'air profondément contrit.

— Si, si, je vous assure.

Au même moment, le téléphone rouge sonna. Le téléphone rouge reliait directement Folcroft à la Maison-Blanche.

— Monsieur le Président ? fit Smith en décrochant.

Il s'était retourné et parlait à voix basse.

— Nous avons un problème. Je ne sais pas ce que vous pouvez faire sans vos agents opérationnels, mais peut-être pourriez-vous au moins me donner un conseil.

— Excusez-moi, monsieur le Président, mais nous avons un, ici même.

— Lequel ?

— Le vieux, chuchota Smith.

— Le plus vieux des deux ! corrigea Chiun qui n'en perdait pas une miette. Je suis plus vieux que Remo mais je ne suis pas vieux.

— Je croyais qu'il avait démissionné [8], s'étonna le président.

— Un malentendu, un malentendu, clama Chiun bien haut.

Un instant, Smith eut la tentation de continuer la conversation sous le bureau. Comment ce diable d'homme pouvait-il entendre la voix du président du fond de la pièce ?

— Bon, bref, grommela le président, voilà notre problème : un certain Ferris d'Orr vient d'échapper de justesse à une tentative de kidnapping. Or d'Orr est d'ores et déjà une valeur stratégique vitale pour le pays. Il a réussi à fondre à froid le titane ; je n'ai pas besoin de vous dire ce que cette découverte signifie pour notre industrie de

défense.

— Qui est derrière cette tentative d'enlèvement ?

— C'est toute la question : ça pourrait aussi bien être les Popofs que les Bridés, les Choucroutes ou les Grenouilles [9]. On ne sait pas, mais il faut protéger d'Orr à tout prix.

— J'en ai un, interjeta Chiun.

— Quoi donc ?

— Un prix : tout le monde a son prix, fit Chiun, les yeux modestement baissés.

— Le vôtre est plutôt élevé, remarqua Smith d'un ton vinaigré.

— Peu importe, peu importe, fit le président. Vous vous rendez compte, Smith, de ce qu'on pourra économiser sur le budget de défense grâce à la découverte de d'Orr ? On pourrait peut-être même envisager de financer la construction de quelques logements sociaux !

*

* *

Remo Williams avait marché presque jusqu'à Pyeong-Yang avant de croiser sa première automobile. C'était une Volvo. Remo se mit au milieu de la route et agita les bras. Le chauffeur ralentit, arriva à sa hauteur, lui jeta un long regard effaré, et, d'un brusque coup de volant, le contourna tout en écrasant la pédale d'accélérateur. Remo se mit à courir. La voiture continua à accélérer. Le chauffeur regarda son compteur : il roulait à plus de cent dix et le Blanc au tee-shirt noir était toujours dans son rétroviseur.

Quand le coureur blanc arriva à sa hauteur, des larmes déferlaient sur les joues du chauffeur. Il n'était pas tombé sur un espion impérialiste comme il l'avait d'abord craint mais sur une espèce autrement plus redoutable : le fantôme.

— J'ai besoin d'aller à Pyeong-Yang, hurla Remo à la fenêtre.

Les cheveux du chauffeur se dressèrent sur sa tête, soudain blancs comme neige. L'apparition avait parlé en coréen : le doute n'était plus permis, c'était bien un fantôme. Les espions occidentaux ne parlaient pas le coréen.

Oubliant que sa voiture valait cinquante ans de salaire en Corée du Nord, le chauffeur pila désespérément, rampa sur le siège du passager, jaillit par la portière et disparut dans les hautes herbes.

Le fantôme blanc ne le poursuivit pas.

— Hé, je voulais juste que tu m’emmènes ! cria-t-il.

Mais le chauffeur ne l’entendit pas.

Remo haussa les épaules et monta dans la Volvo. Les clés étaient au contact. Il démarra : les empreintes des semelles de Chiun étaient toujours visibles. Puis elles s’interrompirent soudain, remplacées par une traînée de grain d’orge.

— Chiun, souffla Remo en secouant la tête.

Une heure plus tard, Remo faisait son entrée dans la capitale. Pyeong-Yang était une ville imposante avec d’interminables avenues tirées au cordeau entre de grands immeubles blancs. Une urbanisation à la roumaine. Sauf que les photos de Kim Il-sông remplaçaient celles de Ceaucescu, « le génie des Carpathes », ainsi qu’il s’était lui-même surnommé.

Pressé, Remo prit la file centrale, complètement vide. Il n’alla pas bien loin avant qu’une jeep de la police ne le poursuive. Remo ralentit.

— Je cherche l’aéroport, expliqua-t-il en coréen.

Au lieu de répondre l’officier brandit un pistolet.

— Vous êtes en état d’arrestation, hurla-t-il en arrivant à sa hauteur.

— Pourquoi ? Je ne faisais pas d’excès de vitesse pourtant, s’étonna Remo, en sortant de sa voiture.

— Un, parce que vous rouliez sur le couloir réservé au président à vie.

— Vous rigolez ! Il a son couloir pour lui tout seul ?

Au lieu de répondre, l’officier souffla dans son sifflet.

— Et deux, parce que vous êtes un étranger non enregistré.

Il eut la mauvaise idée de pousser cet insolent avec le canon de son pistolet. Ce geste, malheureusement, irrita Remo.

— Regarde bien, fit-il en désarmant ce représentant de la force publique, décidément bien maladroit.

Il frotta le canon entre ses mains et l’acier se mit à couler comme un nez grippé.

L’officier regarda longuement l’arme et balbutia :

— Sinanju ?

— Je suis le nouveau Maître.

— Blanc ?

— Ça dépend à qui vous posez la question.

— En tout cas, je suis à votre service, fit l'officier en s'inclinant.

— Bon réflexe, soldat, fit Remo en lui pinçant l'oreille. Je cherche le vieux Maître de Sinanju.

— Il est passé par ici. Il y a eu un léger incident à l'aéroport. Il a eu des mots avec les officiels. On ne sait pas pourquoi : il aurait dû se nommer.

— Et il est parti où ?

— On dit qu'il s'est rendu dans la malheureuse partie sud du pays. C'est incompréhensible. C'est pourtant facile de ne pas se tromper : le paradis, c'est au nord, évidemment.

— Pour le président à vie sûrement, approuva Remo. Et maintenant si vous m'amenez à l'aéroport ?

— Tout de suite.

Les employés de l'aéroport ne se tenaient pas de joie à l'idée de pouvoir assister un Maître de Sinanju, blanc ou jaune. Le chef de la sécurité souriait de toutes ses dents jusqu'à ce qu'un tic nerveux ne finisse par déformer le coin de sa bouche.

— En Amérique ? Malheureusement, je ne peux accéder à votre souhait malgré le vif désir que j'en ai.

— Et pourquoi ?

— La République Populaire de Corée ne peut pas se permettre de perdre davantage de pilotes pour emmener les Maîtres de Sinanju dans des contrées hostiles.

— Chiun les a tués ?

— Non, ils se sont suicidés en débarquant au sud. Vous comprenez, la douleur de ne pas bénéficier des lumières de notre guide glorieux...

— Bon, emmenez-moi jusqu'à la frontière alors.

*

* *

Quelques heures plus tard, le chef de la sûreté déposait Remo devant le réseau de barbelés qui protégeait la Corée du Nord contre le déferlement des immigrés fuyant le capitalisme sauvage du Sud.

— Merci, fit Remo.

— J'aurais souhaité que votre Maître se soit montré aussi

raisonnable, fit le chef de la sûreté. Il n'avait qu'à se faire connaître !

— Je crois qu'il désirait qu'on repère sa trace.

— Mais alors pourquoi tuer deux de nos soldats ?

— Il aura voulu le faire subtilement.

CHAPITRE XI

Le monde entier savait que Ferris d'Orr se cachait sous la protection du FBI. Le monde entier savait même où : au dernier étage d'un immeuble en plein centre de Baltimore, Maryland. Et tout cela grâce aux médias américains et à leur rigoureux sens du devoir d'information.

Cheveux gris fer, costume de la même couleur, un journaliste à la soixantaine encore râblée et teigneuse aboyait devant un micro et une foule de confrères.

— Ici Dan Cooder[10], du journal de CNS, qui vous parle de Baltimore devant l'immeuble Lafayette, retraite de Ferris d'Orr, le génial métallurgiste. On a vu des agents du FBI amener ici ce matin cet inventeur d'une nouvelle technique de fusion du titane. Pouvez-vous confirmer ces dires, agent spécial Dalton Brabeck ?

Le célèbre présentateur venait de planter son micro sous le nez d'un colosse aux cheveux roux et ras, boudiné dans un costume en Dacron couleur mastic. Dans son dos, imprimées au fer à repasser, brillaient les lettres FBI en jaune fluo.

— Pas de déclarations, fit l'homme qui s'était carré devant la porte, tenant dans ses bras, comme un nouveau-né, un Striker à chargeur camembert de calibre 12.

Derrière lui, dans le hall, on pouvait repérer des agents du FBI tout aussi lourdement armés et discrètement estampillés.

— Selon des sources bien informées, le chercheur aurait installé son laboratoire dans sa nouvelle retraite et poursuivrait ses travaux. Pouvez-vous nous le confirmer, agent Dalton Brabeck ?

— Pas de déclaration, répéta le gorille décrochant à peine sa mâchoire.

— Mais vous ne pouvez pas nier que Ferris d'Orr se cache au vingtième étage de ce building ?

— Pas de déclaration, répondit une troisième fois l'agent qui prenait peu à peu la couleur de ses cheveux.

— Et voilà, chers téléspectateurs, fit Dan Cooder, décochant à la caméra l'éclat bleu acier de son célèbre regard. Pas de preuves absolues de la présence de Ferris d'Orr mais un faisceau de

présomptions qui nous amène à poser les questions fondamentales. Le gouvernement est-il vraiment capable de protéger les membres éminents de notre communauté scientifique ? Notre démocratie peut-elle garantir l'anonymat et la protection de ces personnes ? Ne manquez pas notre émission spéciale de ce soir qui sera suivie d'un débat sur le thème : « le titane et vos impôts ». À tout à l'heure donc. C'était Dan Cooder, CNS news, Baltimore.

*

* *

Peu après que les équipes de télévision se furent dispersées, satisfaites d'avoir informé les masses et défendu les libertés, un taxi jaune s'arrêta pour laisser débarquer un personnage de la même couleur. Il mesurait à grand-peine un mètre cinquante et son kimono gris lui allait assez bien au teint. Il s'avança jusqu'à l'agent Dalton Brabeck qui le surplombait de trois têtes et lui annonça d'une voix fluette que sa présence sur les lieux n'était plus nécessaire.

— Je suis ici maintenant, fit-il avec un sourire de gourou.

L'homme du FBI demanda poliment à l'individu de décliner son identité. L'individu susmentionné passa outre et quand l'agent spécial tenta de s'emparer de lui, il eut l'impression d'enlacer un courant d'air.

— Arrêtez-le, hurla-t-il en direction des autres agents en faction derrière la porte.

Cinq hommes se précipitèrent. Mais ils ne virent qu'une tornade grise et n'entendirent même pas les craquements de noix de coco frappées l'une contre l'autre : c'étaient leurs crânes.

Les yeux hors de la tête, ces cinq agents surentraînés titubèrent dans le hall avant de s'écrouler en tas.

Poussant un kiai retentissant, Dalton Brabeck fonça sur le vieil Oriental. L'Oriental pivota et l'agent du FBI eut la vision de deux doigts jaunes qui fonçaient vers ses yeux. Il ferma les paupières, le réflexe le plus rapide chez l'homme, et pourtant les doigts furent plus rapides encore et l'agent Brabeck se retrouva assis par terre, la tête entre les mains, pleurant à chaudes larmes.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda son supérieur, arrivant quelques minutes plus tard, suivi d'une escouade d'agents en tenue de camouflage.

— Ça crève les yeux, non ? pleurnicha Brabeck. Vous avez eu le

vieux bridé ?

— Non, mais on dirait qu'il vous a eus, lui ! Tous.

— Il faut qu'on l'arrête ! s'exclama Dalton Brabeck.

— Non, il faut qu'on rentre. On est remplacés.

— Remplacés ? Par qui ?

— Par le vieil Oriental justement. Je ne comprends pas plus que vous ce qui se passe mais je sais que ça vient de haut.

Aussi le lendemain, quand les équipes de télé revinrent, elles découvrirent que les équipes du FBI avaient disparu. Elles en conclurent que Ferris d'Orr avait été déplacé et démarrèrent dans un tohu-bohu d'estafettes sans même prendre la peine d'entrer dans l'immeuble pour le vérifier.

— Un seul homme pour me protéger ? Vous êtes fou ? Vous savez ce que je vauX pour le Pentagone [11] ?

— Oui, monsieur, fit le supérieur du FBI, mais ces ordres nous viennent du ministre de la Défense lui-même.

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ? pleurnicha d'Orr. Ah si, je sais ! Il s'appelle Berg quelque chose... C'est encore un juif [12] !

— Je suis sûr que le ministre sait ce qu'il fait, risqua prudemment l'homme du FBI.

— Vous aussi vous êtes juif, hein ?

— Pardon ? demanda le policier, interloqué.

On était irlandais et catholique depuis saint-Patrick dans sa famille.

— Je vous ai posé une question importante, reprit d'Orr d'un ton suraigu.

— Oui, euh, en fait non, je ne suis pas juif.

— De toute façon vous ne me le diriez pas.

— J'ai reçu des ordres, se raidit le policier. Si vous voulez bien m'excuser.

— C'est ça ! Abandonnez-moi !

Faisant signe à ses hommes de se retirer sur la pointe des pieds, l'homme du FBI recula jusqu'à la porte sans cesser de secouer sa tête. Il n'avait jamais vu autant de haine raciste briller dans les yeux de quelqu'un. Le plus étrange était que ce type avait l'air plutôt juif lui-même. Mais ça s'était déjà vu.

Après son départ, Ferris d'Orr se prit le visage dans les mains et

pleura à chaudes larmes.

C'est ainsi que le trouva Chiun en entrant dans la pièce. Il s'immobilisa, perplexe : cette scène lui rappelait quelque chose.

— Mon pauvre ami, fit le Maître de Sinanju, comme vous voilà mal en point.

— Hein ? Quoi ? Comment êtes-vous entré ?

— Par la fenêtre.

Tout en parlant, Chiun s'était emparé du nébulisateur et le poussait dans une autre pièce.

— Que faites-vous ? demanda Ferris.

— Vous êtes bien le métallergiste ? s'inquiéta Chiun.

— Oui.

— Il faut donc bien que j'enlève sans retard tout ces bouts de ferraille qui vous font tant de mal. Heureusement que je suis arrivé. C'est curieux que vos précédents anges gardiens n'aient pas songé à éloigner de vous la source même de tous vos ennuis de santé.

— Mes ennuis de santé ? Quels ennuis de santé ?

— Vous venez bien de me dire que vous étiez métallergiste ?

— Mais oui, pourquoi ?

— Dans ce cas vous êtes allergique au métal et je débarrasse tous les métaux.

— D'abord je suis métallurgiste, pas métallergiste. Ensuite je n'ai pas demandé de ferrailleur. Surtout un qui ne connaît pas l'anglais.

— Je parlais l'anglais avant que vous ne soyez né, siffla Chiun, mais je ne vous tiendrai pas rigueur de votre impolitesse. Je mettrai cela sur le compte de votre état mental affaibli. Regardez-moi cette chambre : il n'y a que des éléments métalliques, laids, tristes et sans vie !

— Hé ! Touchez pas à ça ! C'est mon laboratoire ! hurla Ferris en essayant de ramener le nébulisateur dans sa chambre.

Mais la machine refusait de bouger, comme si elle avait été boulonnée au plancher.

— Mon pauvre ami, s'inquiéta Chiun, vous êtes tout en sueur ! Venez donc vous reposer dans votre chambre.

— Mais voulez-vous me lâcher ! s'indigna le métallurgiste.

Mais bien que le vieil Oriental ne le tienne que par deux doigts, Ferris se sentit traîné jusque dans sa chambre comme par un tracteur.

— Faites gaffe, menaçait-il quand il se retrouva gentiment assis dans un fauteuil, j'ai un garde du corps qui va venir me protéger. Cet homme est si dangereux qu'il remplace à lui seul toute une équipe du FBI.

À ce compliment, le Maître de Sinanju s'inclina légèrement, un sourire modeste au coin des lèvres.

— Appelez-moi Chiun, tout simplement.

— Possible, mais je vous préviens qu'il arrive. Ce type est un tueur.

— Ce tueur, c'est moi.

— Vous ?!?

— Moi.

— Je n'ai jamais vu un tueur comme vous.

— Vous n'avez jamais vu un tueur qui tuait comme moi.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Ferris d'Orr, à demi convaincu.

— Vous avez une télé ?

— Il y en a une derrière vous.

— C'est l'heure de *Dallas*, fit Chiun en branchant l'appareil.

— Et qui va me protéger pendant que vous regardez votre feuilleton ?

— Moi, bien sûr.

— Vous allez me protéger et regarder votre merde en même temps ?

— Les Maîtres de Sinanju sont ambidextres.

— Les Maîtres de quoi ?

— Sinanju.

— Si-nan-ju, ça serait pas juif ça ? s'inquiéta Ferris. Vous n'avez pourtant pas l'air d'un juif.

— Précisément parce que je ne suis pas juif.

— Tant mieux, je n'aime pas les juifs.

— Mes ancêtres seraient d'accord avec vous. Ils n'ont jamais pu faire affaire avec la maison de David.

Sur ce, le Maître de Sinanju s'installa confortablement sur le sofa, rabattant modestement le bas de son kimono pour cacher ses mollets.

— Si j'étais vous, lâcha d'Orr, je me changerais. Vous avez l'air

d'un pédé.

Le Maître de Sinanju refréna sa colère. Ferris d'Orr devait être encore sous le coup de son allergie.

— Hélas, se contenta-t-il de souffler, je n'ai que ce kimono. Vous connaissez un bon tailleur ?

— Bien sûr !

— Alors allons-y.

— Impossible. Je ne dois pas bouger d'ici. C'est une maison protégée, vous le savez bien.

— Et où serez-vous mieux protégé ? Dans cette maison où les tueurs vont et viennent à leur guise ou dans les rues avec le Maître de Sinanju ?

Ferris d'Orr se souvint alors de la facilité avec laquelle le vieil Oriental l'avait tiré dans la pièce et avait déplacé le nébulisateur.

— D'accord, fit-il. J'appelle un taxi.

CHAPITRE XII

Smith passa sa main sur son front fatigué. Il venait de passer la nuit à chercher les points communs de tous ces assassinats d'Harold Smith. Mais il n'avait encore rien trouvé de vraiment concluant. À part leur nom, leur groupe d'âge et les circonstances atroces de leur mort, rien ne reliait les Harold Smith entre eux. Il savait qu'il était au cœur de cette hécatombe. Il en avait une certitude quasiment visionnaire et l'attente le rongait. Il n'arrivait même pas à se concentrer sur ses autres problèmes : la protection de Ferris d'Orr et l'étrange réapparition de Chiun. D'habitude, le vieil Oriental marchandait comme un marchand de tapis et, à la fin de la négociation, l'expression de son visage convulsé de douleur était telle qu'il donnait l'impression d'accorder une immense faveur alors même qu'il venait de doubler ses prix. Cette fois-ci, il avait signé le contrat sans même y jeter un coup d'œil. Ça cachait sûrement quelque chose.

Smith haussa les épaules et reprit ses recherches sur l'ordinateur. Il venait de décider de mettre tout à plat, de poser le problème en partant des faits connus.

Fait n°1 : le tueur inconnu connaît le nom de sa cible.

Fait n°2 : le tueur inconnu connaît l'âge approximatif de sa cible.

Fait n°3 : le tueur inconnu élimine ses victimes au cours de déplacements qu'il effectue très probablement par la route.

Question : comment le tueur inconnu trouve-t-il ses victimes ?

L'ordinateur se mit à vrombir, triant les données à une vitesse ahurissante, plus vite encore que les super-computers du Pentagone. Au bout d'une minute les réponses se mirent à défiler sur l'écran, rangées par pourcentage de probabilités. Selon la dernière option citée, le tueur trouvait le nom de ses victimes dans l'annuaire téléphonique. Parce que c'était le moins vraisemblable des scénarios, Smith le choisit pour un test de contrôle. Il demanda à l'ordinateur de ranger les noms des victimes en deux catégories : ceux qui figuraient dans l'annuaire et les autres.

Stupéfait, Smith contempla son écran : les treize personnes assassinées figuraient dans l'annuaire.

— C'est impossible ! souffla-t-il. C'est trop simple.

Smith secoua la tête. Il était parti de l'hypothèse que le tueur était l'agent d'un service de renseignement et il était stupéfait de découvrir un amateur délirant. Ses procédés étaient trop primitifs, trop hasardeux. Il lui faudrait des mois peut-être même des années avant qu'il ne trouve celui qu'il cherchait. Il devait y avoir des milliers de Smith...

Pour prouver sa déduction, Smith demanda à son ordinateur d'aller chercher dans le répertoire de la Sécurité sociale [13] les adresses de tous les Harold Smith de sa classe d'âge qui vivaient dans les États du Massachusetts, Rhode Island, Connecticut et New York. Et ensuite de déterminer ceux dont le nom figurait dans l'annuaire téléphonique.

Trois noms apparurent à l'écran et le seul qui était répertorié dans l'annuaire était celui du docteur Harold W. Smith, directeur du sanatorium de Folcroft.

La sueur se mit à ruisseler sur le front du directeur de CURE au point d'embuer ses lunettes. Si le tueur trouvait ses victimes dans l'annuaire, alors il était désormais le prochain sur la liste. Autant dire que ce type pouvait survenir d'un moment à l'autre.

C'est à ce moment-là que des coups de feu éclatèrent au-dehors.

Smith se pencha sur son interphone et enfonça le bouton qui le reliait au poste de garde.

— Qu'est-ce qui se passe en bas ? demanda-t-il anxieusement.

— Y a quelqu'un qui essaye de rentrer, monsieur le Directeur. Mais on l'a fait reculer.

— À quoi ressemblait-il ? Décrivez-le !

— Attendez ! Le voilà ! Il franchit les barbelés ! hurla le garde d'une voix hystérique.

— Il est passé au-dessus ou à travers ?

— Je ne sais pas. Ça s'est passé si vite.

— Décrivez-le, s'il vous plaît.

La voix de Smith s'était raffermie. Posément il ouvrit son tiroir de droite et en sortit le bon vieux Colt 45 de ses années dans l'OSS.

Au même moment, des coups de feu retentirent dans l'interphone.

— Garde ? Garde ? Qu'est-ce qui se passe ? Répondez !

— Il est là ! hurla le vigile.

Puis Smith n'entendit plus que le choc de l'interphone qui tombait par terre et son grésillement inutile.

Dehors retentissaient des hurlements de freins et des coups de feu en rafale.

On frappa à sa porte.

— C'est Hastings, monsieur le Directeur, les assaillants sont dans l'ascenseur. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Feu à volonté dès que les portes s'ouvrent, commanda Smith.

Lui-même s'accroupit derrière son bureau, le gros automatique braqué sur la porte. Il n'y avait qu'une entrée dans son bureau. Il ne pouvait pas rater ce coup-là et avec un calibre comme le 45 [14], un seul coup suffisait.

Une série de rafales assourdissantes retentit dans le couloir. Puis plus rien.

— Hastings ? Vous l'avez eu ? demanda Smith.

— Il nous a eus ! Il n'est pas dans l'ascenseur.

Puis soudain Hastings se mit à hurler :

— Il est là !

Une nouvelle rafale éclata, brusquement interrompue.

— Ne me faites pas mal ! couina le garde. Harrrrk !

Puis Smith entendit le choc sourd d'un corps qui retombe.

Il déglutit péniblement et resserra ses deux mains sur la crosse de son automatique. Un seul coup suffisait.

La porte claqua à la volée. Une silhouette mince se détacha dans l'encadrement. Smith tira. Jura. L'homme avait bougé trop vite. La porte s'était refermée, plongeant la pièce dans l'obscurité. Smith rampa sous le guéridon, un œil sur la large baie vitrée. Le tueur allait être obligé de passer devant. Sa silhouette se découperait sur le fond plus clair. Cette fois il ne le raterait pas.

Mais soudain, Smith sentit comme un étau lui arracher son arme. Inexplicablement, le tueur était passé de l'autre côté. Smith se retourna d'un bloc. Tout était noir et il sentit une peur énorme lui vider la poitrine qui se dégonfla comme un vieux soufflet.

— Je veux voir votre visage avant de mourir ! coassa-t-il dans un dernier sanglot.

Une brusque lumière inonda la pièce et Smith plongea son regard dans les yeux les plus froids et les plus mortels qui lui aient jamais été donnés de voir.

— Ne vous effondrez pas Smitty, fit Remo Williams, vous m'avez

manqué aussi.

CHAPITRE XIII

Boyce Barlow n'allait pas faire deux fois la même erreur.

Car ils s'étaient bel et bien fait baisés la première fois, lui et ses cousins, Bud et Luke. Il fallait bien le reconnaître.

— On a merdé, lâcha-t-il d'entrée dans le combiné.

— Je sais, grinça la voix gutturale de Blutsturzh dans le récepteur. C'était dans tous les journaux. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On s'était glissés dans l'usine, mes cousins et moi, superdiscrets, on avait même mis des mocassins à la place des santiags. On est quand même tombés sur un garde. On lui demande où est Ferris, polis et tout ; le mec dégaine, on le flingue.

— Très bien et ensuite ?

— On essaye d'ouvrir la porte. Elle est fermée. On fouille le garde. On lui pique son trousseau de clés. Manque de pot la porte n'a pas de serrure. Là on n'a pas compris.

— Et alors ?

— Alors on a enfoncé une fenêtre.

— Et ça a déclenché l'alarme.

— Ouais, mais comment vous saviez ?

— Aucune importance, continuez.

— Alors on fouille partout et on finit par trouver un mec planqué sous une table dans une salle pleine de machins bizarres genre films de science-fiction. Le mec ressemblait aux photos de Ferris d'Orr qu'on avait vu dans les journaux et on lui demande si c'est lui.

— Et le gars répond non, devina Blutsturzh.

— Comment vous avez deviné ?

— Cherchez pas à comprendre. Continuez.

— Ben justement, comme il nous dit que c'est pas lui, on continue à chercher mais on trouve pas le mec. Il avait dû rentrer chez lui, ce con. À ce moment-là, ça se met à grouiller de flics, les gyrophares, les hélicos, tout le bordel. On s'en est sorti de justesse. J'crois même qu'on a descendu un flic. Vous croyez qu'on est dans la merde ?

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil.

— On pourrait pas rentrer Herr Führer ? plaida Boyce. Ça craint pour nous dans le coin maintenant. En plus on a le cafard. Surtout Bud. Faut dire qu'on arrive même pas à trouver une radio qui joue de la *country music* ici.

— Pas question, cingla Blutsturz, vous avez merdé, vous l'avez vous-mêmes admis.

— Le mec qui a dit qu'il était pas Ferris, c'était lui, hein ?

— Oui.

— L'enfoiré ! s'exclama Boyce. Hé Bud, t'avais raison, c'était lui !

— Boyce Barlow, gronda la voix gutturale du führer, trouvez un bois où planquer votre camion. Camouflez-le avec des branchages et restez-y jusqu'à la nuit.

— On essaye encore une fois ?

— Oui, cette nuit, au vingtième étage du 445 Lafayette Drive à Baltimore, Maryland.

— Vous êtes drôlement fort Herr Führer.

— C'était à la télévision.

— Ah, fit Boyce, si c'était à la télé, c'est que c'est vrai. Et vu comme y nous a baisés c't'enfoiré, on va faire un chien à sa chienne.

— Ne le secouez pas trop quand même et n'oubliez pas le nébulisateur, fit Blutsturz en raccrochant.

— Vous croyez qu'ils vont réussir ? demanda alors Ilsa.

— Non.

— Mais alors, pourquoi les envoyer ?

— Parce qu'ils pourraient réussir, on ne sait jamais. Et que de toute façon s'ils ratent, le Rassemblement Aryen des Blancs d'Amérique tombe entièrement sous mon contrôle.

— Génial, fit Ilsa en battant des mains.

— Alors on pourra s'occuper de Ferris d'Orr. Et ce n'est plus seulement deux jambes artificielles qu'il va me fabriquer avec son titane. C'est bien autre chose... Bien autre chose...

Les yeux brillants de Blutsturz s'étaient posés sur le corsage vertigineusement échancré de la jeune femme qui souriait sans comprendre.

CHAPITRE XIV

Remo Williams prit le gros automatique dans une main et de l'autre manœuvra la culasse d'avant en arrière, faisant gicler si vite les cartouches de la fenêtre d'éjection qu'on aurait dit des pièces de monnaie crachées par un « bandit manchot » [15].

— Faites attention avec ces engins-là, vous pourriez vous blesser, fit-il en jetant l'arme vide sur le bureau.

— Remo, souffla Harold Smith, le visage vidé de sang. Qu'est-ce que vous faites ici ? Je vous croyais à Sinanju pour toujours.

— Moi aussi, Smitty, mais je suis ravi de vous voir, railla Remo.

Smith se laissa retomber dans son fauteuil de cuir, passa une main fatiguée dans ses cheveux gris et ferma les yeux. Un long soupir s'échappa de ses lèvres minces.

— Au point où j'en suis, même vos insolences me font plaisir.

Remo regarda la face cadavérique de Smith. À en juger par les battements fous du cœur qui s'emballait dans ce corps amaigri, des événements graves affectaient l'existence de son ancien employeur.

— Qu'est-ce qui se passe, Smitty ?

— J'ai des problèmes, Remo. De sérieux problèmes, cette fois.

— Je ne vous en connais pas d'autres, Smitty.

Et comme Smith ne réagissait pas, il ajouta.

— C'est CURE qui vous donne des soucis ?

— Non, CURE va bien, à ce que je sache. C'est moi qui suis traqué par un tueur.

— Une de nos connaissances ?

— Non, je ne crois pas. Il a l'air trop amateur. Mais maintenant que vous êtes là, on va pouvoir...

— Votre réaction répond à ma question, le coupa Remo. Si Chiun était ici, j' imagine que vous n'auriez pas besoin de moi. C'est curieux, j'aurais juré que Chiun s'était précipité ici.

— Il est effectivement passé par ici.

— Ah bon ? Et est-ce qu'il a dit où il allait ? Je le cherche partout.

— Il y a un problème entre vous deux ?

— Rien de grave. Où est-il ?

— À Baltimore, en mission.

— Il a repris du service ?

— Croyez bien, Remo, que je n'en avais aucune envie. Je me passais très bien de vous deux. Mais le Président a insisté pour qu'il protège un de nos chercheurs.

— Et cette histoire de tueur ?

— Ça c'est autre chose. Quelqu'un est en train d'éliminer systématiquement tous les Harold Smith du pays. Mais je crois que c'est moi qu'il cherche.

— Et il vous garde pour le dessert ?

— Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit, Remo. La situation est grave. Je n'ai pas beaucoup d'éléments mais je peux vous dire que treize personnes ont été assassinées depuis le mois de novembre, toutes du nom de Harold Smith, toutes de plus de soixante ans. J'ai des raisons de penser que le tueur est un vieil ennemi d'autrefois.

— Il n'y a que vous, Smitty, pour susciter des haines aussi tenaces.

— Remo, fit Smith sans lever la voix, j'ai besoin de vous.

— Smitty, désolé mais pas question que je reprenne du service. Je suis ici pour récupérer Chiun.

— Alors il y a vraiment un problème, entre vous.

— Je ne sais pas, répondit pensivement Remo. Il était bizarre ces temps derniers. Quand il est parti, il a laissé un mot où il disait en substance qu'il était une vieille savate. Je pensais bien qu'il allait venir ici. Mais de là à proposer carrément ses services...

— Il ne m'a pas présenté les choses comme ça, corrigea Smith. Il a dit qu'il me devait un an de travail pour rembourser l'avance qui avait été versée en or.

— Je le rendrai, répondit vivement Remo. Avec intérêt.

— Je l'ai suggéré, vous pouvez me croire, mais il m'a sorti le sous-codicille de l'appendice 49-3 selon lequel les avances ne pouvaient être remboursées qu'en nature, en l'occurrence des services. Si vous voulez mon avis, il doit se sentir abandonné.

— Je vois, bon, écoutez, proposa Remo, dites-moi où il est, que je puisse aller le raisonner et, à mon retour, je verrai ce que je peux faire pour vous. En souvenir du bon vieux temps.

— Vous le trouverez à Baltimore, au dernier étage de l'immeuble Lafayette. Il assure la sécurité d'un métallurgiste nommé d'Orr.

— Un nom prédestiné.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Smith, il est vital pour notre défense que ce chercheur et sa découverte, un nébulisateur de titane, ne tombent pas entre des mains ennemies.

— Un nébulisateur de titane ? s'étonna Remo.

Puis, se ravisant, il ajouta :

— Oubliez ma question, Smitty, je ne vais à Baltimore que pour retrouver Chiun. Au fait et vos gardes ?

— Vous ne les avez pas tués ?

— Non, juste endormis. Ils se réveilleront avec une migraine, c'est tout.

— Dans ce cas je vais régler ça tout seul. Il ne faut pas que la police s'en mêle.

— Oui, elle s'emmêle bien assez comme ça.

*

* *

Le vol de La Guardia[16] à l'aéroport de Baltimore, Maryland, durait officiellement cinquante-cinq minutes. C'était exact si l'on excluait les trente-six minutes de retard à l'embarquement, les deux heures pendant lesquelles l'avion attendit en bout de piste le feu vert de la tour de contrôle, air conditionné débranché, bien sûr, afin d'économiser le carburant et d'augmenter l'irritation des passagers, et les quarante-deux minutes passées à survoler l'aéroport Dulles de Baltimore-Washington pour attendre qu'une piste se libère.

Le jour se levait déjà quand Remo Williams se retrouva enfin dans le centre de la ville. Il s'estimait heureux car les autres passagers attendaient encore leurs bagages qui avaient été accidentellement déroutés sur Atlanta. D'après les pronostics les plus optimistes, ils allaient devoir patienter au minimum cinq heures avant de les récupérer. Remo, lui, n'avait pas de bagages. Il n'avait pas non plus d'argent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit suspicieusement le chauffeur qui venait de le déposer devant l'immeuble Lafayette.

— Ça, c'est une pièce d'or d'une once [17]. Ça vaut vingt fois la course.

— On dirait de l'or, dit le chauffeur dubitatif en faisant sauter la pièce dans le creux de sa main. Ça pèse comme de l'or.

— Évidemment, c'est de l'or, soupira Remo qui regrettait de n'avoir pas demandé un peu de liquide à Smith.

Ça commençait à devenir lassant. Depuis Séoul, à chaque fois qu'il proposait ses pièces d'or, il se heurtait à même suspicion : personne n'en voulait. C'était d'autant plus incompréhensible que tout le monde s'arrachait des bouts de papier à moitié déchirés et tout chiffonnés qui, soi-disant, valaient un petit morceau de ses pièces, parfois même une rognure.

— Si c'est vraiment de l'or, pourquoi me donnez-vous quatre cents dollars de trop ? s'étonna le chauffeur.

— Vous pouvez toujours me rendre la monnaie, fit Remo avec un grand sourire.

— Que dalle ! cracha le chauffeur qui venait de mordre la pièce et reniflait maintenant la bonne affaire. Ou tu me payes le prix de la course ou je garde ton pognon.

— Garde le tout, fit Remo, conciliant, en frottant vivement la serrure, côté chauffeur.

Un nuage de fumée monta de la porte. Plus tard le chauffeur découvrirait que non seulement la serrure mais aussi toute la porte étaient soudées. Un peu plus tard encore, il découvrirait que le remplacement de cette porte exigeait que l'on démontât entièrement la carrosserie de son véhicule...

« Évidemment ce n'est pas aussi bien que de la monnaie, se dit Remo dans l'ascenseur qui le menait au dernier étage, mais la satisfaction n'a pas de prix. »

En débouchant sur le palier, Remo découvrit un spectacle étonnant.

Un homme se tenait devant l'ascenseur, comme s'il attendait quelqu'un. Il était tout petit et son visage disparaissait derrière d'immenses lunettes de soleil qui lui mangeaient les joues et sous un canotier incliné à la Maurice Chevalier. Le chapeau était vert brillant, couleur paquet-cadeau, tout comme sa veste. En revanche, le pantalon était jaune canari, ainsi que la chemise. La cravate, elle, était rose, en soie.

Le regard ébahi de Remo se posa sur les souliers de l'homme. Des sandales coréennes !

— Chiun ! s'exclama-t-il en soulevant le canotier.

Un nuage de cheveux blancs s'ébouriffa autour d'un crâne dégarni.

— Remo ! Comment me trouves-tu ? demanda Chiun en enlevant ses lunettes de soleil.

— Humm ! On dirait une glace vanille-pistache.

— Ainsi tu es parti à ma recherche ! se rengorgea Chiun. Ainsi tu as retrouvé ma trace après avoir affronté les sables d'Afrique et les steppes d'Asie ! Désormais il sera inscrit dans les Chroniques de Sinanju que Remo l'ingrat, le cœur alourdi de remords, a abandonné sa fiancée, a erré au hasard sur les routes du monde pour venir se jeter aux pieds de celui qui lui avait tout donné.

— Au hasard ? Mais il m'a suffi de vous suivre à la trace ! Même un cochon n'aurait pas perdu la piste. Un cochon aveugle.

— Tu n'es pas venu pour demander pardon ? s'étonna le Maître de Sinanju, l'air peiné.

— Je suis ici pour vous ramener à Sinanju.

— Impossible. J'ai signé un contrat.

— On peut le rompre. Vous l'avez déjà fait.

— J'ai une nouvelle conception de l'Amérique, clama Chiun sur un ton solennel.

— Une nouvelle conception ? Ce n'est plus une terre de barbares lourdauds et puant le bœuf haché et la graisse de porc ?

— J'étais un enfant quand j'ai dit ces choses. J'ai grandi en sagesse depuis ces temps lointains.

— Depuis la semaine dernière ? siffla Remo.

— C'est quoi ce bordel ? s'indigna Ferris d'Orr, pointant son nez à la porte de l'appartement.

— C'est qui ce type ? bougonna Remo.

— C'est Ferris, expliqua Chiun. Ne t'offense pas de ses manières. C'est à cause des métaux qu'il est comme ça. Il est métallergiste, le pauvre.

— Métallurgiste ! aboya Ferris en claquant la porte.

Il la rouvrit une seconde après pour y accrocher la pancarte : « Entrée interdite : Haute Tension ! »

Sa porte reclaqua tandis que celles de l'ascenseur s'ouvraient. Elles livrèrent passage à trois hommes vêtus de doudounes crasseuses, de jeans constellés de taches et de casquettes de base-ball informes mais ornées du drapeau de la Confédération. Ils s'avancèrent avec cette

démarche précautionneuse qu'ont les ivrognes qui ne veulent pas le paraître. Ils puaient la bière par tous les pores de leur peau et, quand l'un d'entre eux, leur chef visiblement, ouvrit la bouche, l'atmosphère devint carrément irrespirable.

— On est venus chercher Ferris Wheel [\[18\]](#) ! éructa Boyce Barlow en pointant un calibre 12.

— T'as été voir à Disney World ? suggéra Remo.

— Vous vouliez dire Ferris d'Orr sans doute ? suggéra Chiun de son côté.

— Ouais, postillonna le libérateur de Dogwood.

— Je ne suis pas sourd et je n'ai pas d'imperméable, fit remarquer Chiun en reculant prudemment de trois pas. Un moment, je vous prie.

Le vieil Oriental se retourna et frappa à la porte.

— Quoi encore ? fit la voix furieuse de Ferris.

— Voudriez-vous nous accorder une seconde de votre précieux temps, ô métallurgique grandeur ?

Ferris sortit la tête.

— Ces messieurs sont-ils les bandits qui ont déjà essayé de vous kidnapper ?

— Hiiiiiiii ! hurla Ferris en reclaquant la porte.

— Je crois que ça voulait dire oui, remarqua Remo.

— Moi aussi, fit Chiun. Maintenant regarde bien. Je vais leur offrir un petit échantillon de mes talents. Oh, ce ne sera pas long, rassure-toi.

Remo s'appuya contre le mur en étouffant un bâillement d'ennui. Interdits, les trois cousins pointèrent leurs fusils sur le petit Jaune souriant qui s'avançait vers eux.

Ils virent le Maître de Sinanju s'arrêter et leur faire une profonde révérence. Ils échangèrent un regard interloqué, haussèrent les épaules d'un air incertain et entamèrent une maigre courbette que Chiun accentua d'un coup dans les tibias, histoire de leur apprendre la politesse. Puis il continua à leur en mettre plein la vue. Aveuglé par deux doigts (et pas du tout à deux doigts d'être aveuglé), Bud partit en arrière, juste à temps pour se faire écraser la tête entre les portes de l'ascenseur. Les portes se rouvrirent après un craquement sinistre puis recommencèrent leur mouvement de fermeture. Cette fois sur le crâne du cousin Luke. Restait Boyce Barlow. Simultanément, il enfonça les deux détentes de son fusil de chasse. Les coups ne partirent pas. Stupéfait, il regarda et vit deux petits doigts jaunes enfoncés entre le

pontet et les détentés.

— Désolé, fit Chiun, en retirant ses doigts pour les enfoncer aussitôt dans les orbites de l'ivrogne avec une telle force que la pression lui fit exploser le crâne.

— Tiens, j'aurais juré qu'il était vide, s'étonna le Maître de Sinanju.

— Bon, intervint Remo, maintenant on se tire, petit père.

— Mais Remo tu n'y penses pas ! Et Ferris ?

— Smith nous a envoyés pour le protéger contre ces types. Il est protégé. Éternellement.

— Qu'est-ce qui se passe dehors ? interrogea Ferris d'une voix tremblante.

— Tout va bien, Ferris, le rassura le vieil Oriental. Vos ennemis ont été mis en pièces par la terrible magnificence de Sinanju.

— Ils sont morts ? demanda le métallurgiste, risquant un œil prudent dans le hall.

— Bien sûr, fit Chiun en tirant les corps dans l'ascenseur.

— Il est toujours comme ça ? s'étonna Ferris.

— Non, généralement, il me fait enlever ses cadavres.

CHAPITRE XV

On se serait cru à Nuremberg. La foule saluait l'arrivée de son führer, bras tendus, scandant *Sieg Heil* [19] ! à l'unisson, tandis que Konrad Blutsturz descendait l'allée centrale du hall d'honneur.

Le moteur du fauteuil roulant émit un son plaintif en abordant la rampe qui menait au podium mais personne ne l'entendit.

La rampe pour invalide avait été le premier changement imposé par la nouvelle direction du parti. Ce soir, tous les escaliers de la Forteresse Pureté étaient remplacés par des rampes.

Sanglé dans une chemise noire, Konrad Blutsturz fit pivoter son fauteuil et fit face à l'assistance. Pendant d'interminables minutes il sembla boire à longs traits les hurlements de la cohue qui montaient vers lui comme les rouleaux de la mer. La poitrine gonflée, les yeux clos, il se laissa emporter par leur ferveur. Il savait maintenant ce qu'Hitler avait ressenti à Nuremberg.

Pourtant, quand il rouvrit les yeux, il eut un rictus de dégoût. Ces braillards abrutis à la face suante et rubiconde n'étaient pas des Allemands mais des bâtards aux sangs mille fois enchevêtrés, des fils de paysans polonais, slovaques, roumains, irlandais et les cris qu'ils poussaient, nasillards et mâchouillés, n'avaient pas la pureté rauque et gutturale de la langue germanique. C'était une horde invertébrée, la lie dont Speer avait rempli ses camps de travail.

— *Schweine* [20] ! cracha-t-il.

La foule redoubla ses incantations barbares.

— La prochaine guerre sera la guerre des races ! hurla-t-il soudain dans le micro que lui tendait Ilsa.

Elle s'était agenouillée à ses côtés. Désormais tout le monde devait lui parler à genoux car personne n'avait le droit d'être plus grand que lui.

— Vous le savez, reprit-il dès que le tumulte s'apaisa, je le sais, Boyce Barlow le savait, lui qui a fondé la Forteresse Pureté et qui est mort au champ d'honneur, les armes à la main, lâchement assassiné par les juifs et leurs hommes de main nègres, des misérables qui n'ont pas hésité à profaner son corps pour ensuite s'en débarrasser dans la décharge d'une ville qui avait été autrefois blanche et aryenne.

Ça, il n'en savait rien mais ça sonnait bien. En fait Baltimore était une ville peuplée d'immigrants italiens. La foule applaudit de toute façon.

— Mais il nous a légué sa forteresse pour que son mur, hérissé de barbelés, nous protège contre les assauts des ennemis de la race aryenne : les juifs qui contrôlent déjà l'Amérique, ses médias, ses universités, ses banques, ses usines, Wall Street. Leur appétit n'a pas de bornes, ils ont déjà réduit les ouvriers blancs à l'état d'esclaves, ils les chassent maintenant de leurs usines pour y mettre des sous-hommes : des Nègres, des Mexicains, des étrangers qui vous volent votre dignité. Nous sommes devenus des Palestiniens, chassés de nos terres et occupés par les juifs. L'Amérique est le nouvel Israël !

Des applaudissements enragés, des grondements sauvages saluèrent ce vigoureux préambule. Ilsa tendit un verre d'eau que Blutsturz but goulûment. Comment Hitler faisait-il pour parler aussi longtemps ?

— Et sur cette Amérique à genoux grouille déjà la multitude des rats. Ils sont noirs comme eux, ils se reproduisent comme eux, ils peuplent le centre de nos villes comme eux et le transforment en ghettos immondes, en cloaques où l'on viole nos femmes et drogue nos enfants. Cette terre a été conquise par les Blancs. Des Anglais, des Allemands, des Polonais même, ont débarqué sur ces rivages lointains et ont offert leur sueur et leur sang. Ils en ont fait ce grand pays. Les Nègres, eux, n'ont fait que prendre et polluer. Ils vivent de nos impôts, de nos allocations, ils vivent de la prostitution et de la drogue, ils vont nous engloutir sous leur multitude.

La foule hululait d'horreur.

— Continue, souffla Ilsa, tu les tiens.

— Mais derrière cette racaille se profile un autre danger. Plus terrible encore. Ce sont les Jaunes. Nous avons versé notre sang pour eux, mais tandis que nous nous battions à leur place pour les sauver du communisme, ils nous poignardaient dans le dos et sabotaient nos efforts. Pourtant nous les avons encore accueillis quand ils sont arrivés sur leurs jonques, affamés et couverts de vermine. Et pour nous remercier, ils prennent nos emplois, ils méprisent et contournent nos lois. Qu'ils soient vietnamiens, chinois, coréens ou philippins peu importe, ils nous volent tous !

La foule applaudissait comme, cinquante ans plus tôt, une autre foule avait applaudi Hitler. Ce n'étaient pas les mêmes hommes mais c'étaient les mêmes mots, la même haine.

— Et les Japonais que nous avons vaincus et qui achètent

maintenant tout ce qui tient encore debout dans nos villes. Pourquoi ? Parce qu'ils trichent tous. Chacun de ces hypocrites sournois cumule trois boulots, dont aucun n'est déclaré. Pour chaque Asiatique qui arrive, c'est trois Américains qui partent au chômage.

— Mais les Jaunes ne sont pas encore les pires. Non, il y a encore plus fourbe, plus vicieux, plus dangereux. Car on ne peut même pas les reconnaître, ce sont des caméléons vénéneux. Ils se fondent dans nos rangs et empoisonnent les plus confiants. J'ai nommé les Smith !

À ce stade, la foule n'était qu'une boule de haine brûlante et elle vomit son aversion pour les Smith en longs hurlements à faire trembler les murs.

— Les Smith sont aussi nombreux que les Noirs, aussi fourbes que les Jaunes, aussi manipulateurs que les juifs. Toute ma vie je me suis battu contre eux, j'ai infligé une vengeance aryenne sur leurs masques mal blanchis.

— Vengeance aryenne ! hurla la foule.

— Quand éclatera la guerre raciale, ils seront nos premières victimes. Ne l'ai-je pas toujours dit ?

— Ouiii ! vociféra la multitude.

— Notre fondateur martyr, Boyce Barlow ne l'a-t-il pas prophétisé ?

— Ouiii !

— Ne l'a-t-il pas payé de sa vie, ainsi que ses cousins Bud et Luke ?

La foule se convulsait au milieu des clameurs de deuil et des cris de vengeance.

— Mais j'ai relevé son étendard sanglant et repris le sillon qu'il avait tracé. Et maintenant l'heure de la revanche a sonné. Les Aryens opprimés vont secouer le joug que font peser sur eux ces usurpateurs juifs, noirs, jaunes et surtout les Smith, ils vont prendre les armes et bouter l'ennemi hors du pays. Nous allons reprendre l'Amérique.

— Reprenons l'Amérique ! scanda la foule, interminablement.

— Et maintenant je vais nommer les commandants de vos bataillons. Levez-vous quand je vous appelle :

Goetz, Gunther, Schöener, Karl, Stahl, Ernst, Gans, Ilsa...

Un homme se dressa dans la foule. Il était gros et tout rouge.

— Hé ! s'exclama-t-il avec l'accent traînant des Texans. Comment qu'ça se fait qu'on a qu'des chefs allemands ?

Konrad Blutsturz posa ses yeux noirs et perçants sur l'interrupteur.

Ainsi le moment était venu de prouver son autorité.

— Votre nom ? lança-t-il.

— Jimmy-Joe Bleeker.

— Vous êtes sûr ?

— Quoi ?

— Vous êtes sûr que votre nom est Bleeker ?

— Ouais, fit le Texan en se dandinant d'un air gêné.

— Parce que vous parlez comme un Smith, fit Blutsturz d'une voix de procureur.

— Vous ressemblez même à un Smith, ajouta Ilsa Gans, grondant comme une chienne.

— Hé, j'suis pas un Smith, bafouilla Jimmy-Joe Bleeker.

Konrad Blutsturz leva sa main gauche.

— Les Smith sont partout, annonça-t-il. Ce sont les serpents de notre paradis ; ils mentent, ils conspirent, déforment la vérité. Vous avez critiqué la ligne de notre sainte ligue aryenne. Je vous déclare crypto-Smith et demande à la foule de prononcer sa sentence.

La foule hésita. Tous connaissaient Jimmy-Joe Bleeker. C'était un compagnon de la première heure.

— À mort ! gronda Ilsa, baissant le pouce.

— À mort ! hurlèrent les commandants fraîchement promus.

— À mort ! reprit la foule.

— Commandants aryens, ordonna Blutsturz, emparez-vous de cet homme et faites-lui subir la vengeance aryenne. Ce misérable Smith sera un augure pour tous les autres Smith. Vengeance !

— Vengeance aryenne ! hurla la foule qui, brisant les portes, emporta le malheureux Bleeker dans ses flots.

— Je veux voir ça ! siffla Ilsa, les yeux brillants d'excitation.

— Les cons ! toussa Blutsturz resté seul sur son podium.

Sa gorge le brûlait. Mais comment Hitler arrivait-il à tenir le coup ? Blutsturz engloutit un verre d'eau mais dans sa précipitation, il avala de travers et faillit s'étouffer.

« Maudits soient les Smith, se dit-il au moment où des rafales éclataient au-dehors, ils me paieront cher pour tout cela ! »

CHAPITRE XVI

Pendant une semaine, l'Amérique entière se demanda ce qu'il était advenu de Ferris d'Orr. Les journalistes des chaînes télévisées se dépensèrent sans compter pour découvrir sa retraite. Mais en vain. Même après qu'un célèbre chroniqueur de Washington, citant comme « source anonyme » le beau-frère du célèbre métallurgiste, eut annoncé que ce dernier était l'otage d'un sous-groupe libano-syrien du Hezbollah soutenu par l'Iran, le gouvernement américain se refusa à tout commentaire.

— Moi, je sais où il est, fit Konrad Blutsturz qui regardait la télévision dans ses appartements de la Forteresse Pureté.

— Ah oui, où ça ? demanda Ilsa Gans en le débarrassant de sa robe de chambre de soie.

— Au dernier étage de l'immeuble Lafayette, à Baltimore.

— Mais ils l'ont déménagé, tout le monde le sait, fit observer la blonde walkyrie en passant une serviette chaude sur la poitrine couturée du führer.

— Non, Ilsa, ils ne l'ont pas déplacé. S'ils l'avaient fait, il y a longtemps que les chaînes de télé l'auraient retrouvé. Dans ce pays elles ont le droit de tout faire. Il n'y aucune limite à leur pouvoir d'investigation et il finit toujours par y avoir une fuite. Or, aucune information n'a filtré.

— Vous êtes sûr ? Levez un peu le bras que je vous lave l'aisselle.

— S'ils avaient dû le faire, ils l'auraient fait tout de suite et Boyce Barlow ne serait pas mort. D'ailleurs, si cet imbécile s'était réellement pointé devant une planque vide, l'incident aurait fait la une de tous les journaux. Non, non, je suis certain qu'il s'est fait descendre par les types qui assurent la protection de Ferris et qu'ils le cachent toujours au même endroit.

— Ça paraît logique, approuva Ilsa. Plus bas ?

— Évidemment plus bas. C'est ce que je préfère, tu le sais bien, Ilsa.

— Et après, qu'est-ce qu'on va faire ?

— Aller à Baltimore et récupérer Ferris et son nébulisateur.

— Rien que nous deux ?

— Bien sûr, nous sommes des Aryens. Ensemble, nous pouvons relever tous les défis.

— J'adore quand vous parlez comme ça, roucoula-t-elle d'une voix sirupeuse.

*

* *

Ferris d'Orr s'agita dans son lit. Il rêvait encore qu'il était un petit bonhomme de pain d'épice. Il faisait souvent ce rêve quand il était petit : il était un petit bonhomme de pain d'épice et des méchants essayaient de le mettre dans un grand four pour le faire cuire. Ferris avait beau se débattre et leur crier qu'ils se trompaient, ils le repoussaient dans le four avec de grands éclats de rire.

Et une fois de plus, Ferris se réveilla en sursaut, suant et hurlant :

— Je ne suis pas juif ! Je ne suis pas juif !

Mais cette fois, une voix lui répondit. C'était la voix rauque aux accents gutturaux qu'il entendait dans ses cauchemars.

— Bien sûr que tu n'es pas juif, disait la voix. Tu es Ferris d'Orr, le génial métallurgiste et je suis Konrad Blutsturz. Je suis venu te chercher, ta place est à nos côtés dans la lutte que nous menons pour faire triompher la noble cause qui est la nôtre.

La lumière inonda soudain la pièce et Ferris d'Orr vit l'homme qui parlait. C'était un vieillard repoussant avec un bras articulé qui n'arrêtait pas de s'ouvrir et de se refermer mécaniquement. En plus, à chaque mouvement, il sifflait comme une roulette de dentiste.

L'infirme se pencha en avant et Ferris d'Orr se recula avec un cri d'horreur. Car si sa face grimaçante était horrible, la couverture rouge qui recouvrait ses moignons l'était encore plus. En son centre luisait une croix noire tordue comme une araignée morte. L'emblème nazi !

— Maman, au secours ! hurla le petit bonhomme d'épice.

*

* *

— Merci de m'avoir invité, petit père, fit Remo.

Chiun balaya l'interruption d'un geste et tendit sa carte American Express.

— Carte d'or, merci monsieur, fit le garçon courbé en deux.

— C'est Smith qui me l'a donnée, souffla Chiun. Regarde ce miracle.

Le garçon venait de faire passer l'embossoir sur la carte et la note du restaurant.

— Si vous voulez bien signer ici, fit-il en tendant la note.

D'un geste majestueux, Chiun parapha l'addition.

— Votre copie, Monsieur, fit le garçon en détachant l'addition et rendant la carte.

— MDS ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Remo en voyant les trois lettres embossées sur la carte.

— Mais Maître de Sinanju bien sûr, se rengorgea le vieil Oriental après qu'ils eurent quitté le restaurant. Il était temps que les Américains reconnaissent notre sceau. Tu vois, maintenant, plus personne ne me demande ni or, ni argent. Quand j'ai besoin d'une marchandise quelconque, il me suffit de montrer cette carte et tout le monde me reconnaît grâce au cachet de Sinanju authentifié ensuite par ma signature. Ainsi je n'ai plus jamais rien à payer. Smith a dû enfin faire part des excellents services que prodiguait à l'Amérique le Maître de Sinanju. Avec l'aide de son subordonné, bien entendu.

— Bien entendu, sourit Remo. Et, au fait, qu'a dit Smith à propos des corps ?

— Quels corps ?

— Ceux des trois kidnappeurs.

— Il a dit quelque chose de vague à propos de leur insignifiance, répondit évasivement le Maître de Sinanju. Je te passe les détails.

— C'est curieux, fit Remo, songeur. D'habitude les ordinateurs de Smith peuvent identifier n'importe qui à partir des empreintes ou de la dentition.

— J'imagine qu'ils étaient particulièrement nuls, glissa Chiun, espérant que Smith n'entendrait jamais parler des cadavres jetés à la décharge.

— C'est dommage, on aurait peut-être pu savoir pour qui ils travaillaient.

— Mais pourquoi est-ce que ça te préoccupe donc tant ? demanda le Maître de Sinanju.

— Parce que je me demande si on a bien fait de laisser Ferris tout seul à la maison.

— Mais ne t'inquiète donc pas, il dort comme un enfant et Smith a dû faire savoir qu'il était sous la protection du Maître de Sinanju. Personne n'osera y toucher.

Remo ouvrit la bouche pour objecter mais, prenant le coin de la rue, il aperçut Ferris.

Effectivement il était profondément endormi. Mais il dormait dans les bras d'un vieillard assis dans un fauteuil roulant. Or le fauteuil et son précieux chargement étaient sur le point d'embarquer dans une camionnette. Une fille blonde, sanglée dans une sorte d'uniforme militaire, manœuvrait le hayon arrière. Remo reconnut le nébulisateur posé à côté de l'infirmier.

La femme boucla le camping-car, prit le volant et démarra.

— Hé, ils embarquent Ferris ! s'exclama Remo.

La camionnette se dégagea en marche arrière et s'élança dans l'avenue. Remo se précipita derrière et faillit trébucher sur un homme étendu par terre à côté d'une Mercedes accidentée qui avait été projetée sur le trottoir.

— Le pauvre, il est mort, petit père, fit observer Remo.

Il n'obtint pas de réponse mais ne s'en formalisa pas car il venait de remarquer un petit objet encastré dans la gorge de l'homme. Il s'en empara et s'aperçut alors qu'il tenait entre ses mains une croix gammée en acier.

Un hurlement de freins l'arracha à sa contemplation.

— Dépêche-toi !

La voix venait de l'intérieur d'un véhicule mais c'était étrange car, à première vue, il n'y avait personne dans cette voiture. Finalement, en se haussant sur la pointe des pieds, Remo finit par apercevoir, le nez au ras du tableau de bord, les bras gesticulant derrière le volant, le Maître de Sinanju. La portière côté passager s'ouvrit brutalement.

— Vite ! Ils vont nous échapper, cria Chiun d'une voix aiguë.

D'un bond, Remo sauta dans la voiture qui, dans un rugissement de tigre alcoolique et présentement ivre mort, se lança à la poursuite du camping-car.

— Où avez-vous appris à conduire ? s'étonna Remo, plaqué contre le siège.

— À l'instant.

— Comment ça, à l'instant ?

— À l'instant où tu es monté, idiot ! s'impatienta le Maître de

Sinanju.

— Attendez, vous voulez dire que vous ne savez pas conduire ?

— Qu'est-ce qu'il y a à savoir ? fit dédaigneusement le vieil Oriental, tu pointes et tu accélères.

— Je vois, fit Remo, attrapant de justesse le volant pour éviter un arbre. Je vais vous aider à pointer.

— Tant que tu y es, donne-moi plutôt un coup de main avec le frein ! suggéra Chiun en négociant un virage à moitié prix et sur deux roues.

— Où est le problème ? demanda Remo, corrigeant un début de tête-à-queue.

— Oh, trois fois rien. Mais je n'arrive pas à atteindre cette maudite pédale !

Remo glissa son pied et la voiture finit par s'arrêter juste à temps pour éviter une cabine téléphonique.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda le Maître de Sinanju en voyant son disciple passer en voltige par-dessus le capot.

— Laissez-moi conduire, fit Remo en se glissant à la place du conducteur.

— Si tu ne veux pas me laisser conduire, aucun de nous ne conduira, bougonna Chiun en se croisant les bras.

— Alors vous expliquerez à Smith pourquoi on n'a pas pu rattraper les kidnappeurs.

Chiun finit par se pousser avec une mimique douloureuse et Remo prit le volant. La voiture bondit.

— Tout ça ne serait jamais arrivé si tu n'avais pas insisté pour aller manger, ronchonna le vieil Oriental.

— Plus tard ! fit Remo poussant la vieille guimbarde, une Chevrolet des années 50, à plus de cent soixante.

Il venait d'apercevoir le camping-car qui roulait sur l'autoroute. Malheureusement dans la direction opposée.

— Tenez-vous bien, annonça Remo lançant la Chevy sur la bande centrale [\[21\]](#).

— Hé ! Ça doit être interdit ça, remarqua Chiun, le front plissé de suspicion.

Un kilomètre plus loin, ils rattrapaient la camionnette. Quand Remo remonta à sa hauteur, la fille au volant se contenta de leur tirer

la langue tout en continuant à rouler tranquillement à sa vitesse. Remo comprit pourquoi quand il essaya de la faire sortir de la route. Son pare-choc se tordit contre le flanc du fourgon. Le lourd véhicule ne dévia même pas. Il devait être blindé.

— C'est pas comme ça à la télé, observa Chiun.

Remo essaya encore mais cette fois c'est le camping-car qui lui fonça dessus. Sous le choc, la voiture se mit à zigzaguer ; Remo voulut contre-braquer mais le volant lui resta entre les mains. La roue avant droite, coincée contre l'aile déformée se mit à fumer puis éclata. La Chevrolet partit en tête-à-queue puis s'aplatit définitivement dans une série de tonneaux.

— Ça va ? demanda Remo en s'extrayant de l'épave.

— Bien sûr, répondit Chiun en rectifiant son nœud de cravate rose. Mais en attendant, tu as laissé filer les kidnappeurs ! Comment vais-je faire maintenant pour me présenter, sans rougir de honte, devant l'empereur Smith ?

— Ce fourgon était un tank, fit Remo en haussant les épaules. Il faut trouver un téléphone.

— Pas question que je rende compte d'un échec à l'empereur, avertit le Maître de Sinanju.

— Vous n'aurez pas à le faire. Je m'en occupe.

— D'accord. Mais n'oublie surtout pas de placer la responsabilité là où elle doit être : sur tes épaules. Je t'avais bien dit de me laisser conduire.

CHAPITRE XVII

Le docteur Harold W. Smith se réveilla au premier coup de sonnerie.

Il ouvrit instantanément les yeux, comme une lampe qui s'allume, et resta un instant sans bouger. Il réalisa qu'il était allongé sur le sofa de son bureau et jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était quatre heures quarante-huit du matin.

— Oui ? répondit-il d'une voix aussi caustique qu'un paquet de soude.

— Smitty ?

— Qu'est-ce qui vous arrive Remo ? demanda le directeur de CURE sur un ton volontairement détaché.

— Nous venons de perdre Ferris, annonça Remo sans ambages.

— Quoi ! s'écria Smith.

Sa main étreignait le combiné.

Dans le récepteur, la voix de Chiun couvrit celle de Remo.

— Ne vous inquiétez pas, ô Empereur, Ferris n'est pas vraiment perdu.

— Où est-il ?

— Nous ne le savons pas.

— Alors, vous l'avez perdu.

— Non, il est simplement quelque part. Tenez, Remo va vous expliquer mieux que moi comment il a tout fait échouer. Mais je vous en prie, ne soyez pas trop sévère avec lui. Ce n'était que de la maladresse de sa part.

— Merci bien, Chiun, siffla Remo.

Un vif échange en coréen éclata dans le récepteur. Smith soupira et attendit. Il n'y avait rien à tirer de ces deux-là tant qu'ils s'engueulaient.

Finalement la voix de Remo revint dans le haut-parleur.

— Smitty ? Vous êtes toujours là ? Bon... Ferris a été enlevé. Ça s'est passé sous nos yeux mais les kidnappeurs ont réussi à s'enfuir. Le

fourgon qu'ils conduisaient devait être taillé dans un bloc d'acier.

— De titane, intervint Chiun dans l'arrière-plan. Du vulgaire acier n'aurait pas pu nous arrêter.

Remo poussa un soupir las et reprit :

— Il y avait une fille, blonde, avec un vieux type, vraiment vieux.

— Mais moins que moi, intervint Chiun.

— Vous voulez bien me laisser finir ! fit la voix agacée de Remo.

Là-bas, à Folcroft, le chef de CURE leva les yeux au ciel dans une dérisoire supplique. Mais, du front bas des cieux ne tomba aucune réponse : il n'y avait pas de remède au retour du couple maudit.

— Bref, poursuivit Remo, le vieux était dans un fauteuil roulant.

— Il doit y avoir du brouillage sur la ligne, intervint Smith. J'ai cru comprendre qu'un des kidnappeurs était dans un fauteuil roulant ?

— Ça a l'air dingue mais c'est comme ça. Ferris a été kidnappé par un infirme. Avant il a même tué le conducteur d'une voiture qui était garée sur un emplacement réservé aux handicapés, pour pouvoir prendre sa place. Du moins, c'est ce que j'ai cru comprendre.

— Tout ça n'a aucun sens, gémit Smith.

— Il y a pire encore. Le type avait un *shuraken* planté dans la gorge.

— Un quoi ?

— Un *shuraken* répéta Remo. C'est comme un disque ou plutôt une espèce d'étoile filante avec des branches aiguisées comme des lames. Les Ninjas s'en servent pour tuer leurs ennemis.

— Ferris aurait été enlevé par des Ninjas ?

— Non, je ne crois pas, répliqua Remo. Ce *shuraken* était d'un modèle assez particulier. Il avait la forme d'une croix gammée.

— Ce serait donc des Ninjas nazis qui auraient fait le coup ? C'est ça que vous pensez ? demanda Smith, la main crispée sur un tube d'aspirine géant.

— Non ce n'est pas ce que je pense. Je vous raconte ce que j'ai vu, un point c'est tout. Ce n'est pas mon boulot de penser, c'est le vôtre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? insista Smith résigné.

— On a réussi à les rattraper et ils ont réussi à nous semer.

— Remo n'a pas voulu me laisser conduire, geignit Chiun dans l'arrière-plan.

— J’imagine que vous n’avez pas eu la présence d’esprit de relever le numéro du fourgon, demanda Smith d’une voix acide.

— Non, rétorqua Remo, à peu près sur le même ton. Je ne travaille pas pour vous au cas où vous l’auriez oublié.

— Mais moi si, fit une autre voix familière.

— Attendez ! Qu’est-ce que Chiun a dit ? demanda Smith en bondissant de son siège.

— Tenez, discutez ensemble, fit Remo, lâchant le combiné.

— Maître de Sinanju ? demanda prudemment le directeur de CURE, n’osant pas encore y croire.

— Soyez sans crainte, ô Empereur. J’ai noté l’importance des numéros dans ce merveilleux pays. Vous avez des numéros pour tout : les téléphones, les maisons et les cartes American Express. J’ai donc relevé le numéro du contrevenant véhicule.

— Donnez-le-moi, s’il vous plaît, demanda Smith en « bootant » son terminal.

Dans les sous-sols blindés de l’institution, les ordinateurs se mirent à ronronner.

— DOC-183, récita Chiun.

— Quel État ? demanda Smith qui venait de pianoter le numéro.

— Relativement bon, répondit le Maître de Sinanju.

— Je veux dire, précisa le directeur de CURE, quel État était inscrit sur le bas de la plaque minéralogique. Ici, aux États-Unis, on marque toujours le nom de l’État.

— Je n’ai pas remarqué, reconnut Chiun à regret. Je ne savais pas que les États étaient aussi importants. La prochaine fois, faudra-t-il que je relève l’État, plutôt que le numéro ?

— Les deux, soupira Smith.

— Les deux ? Cela va faire du travail supplémentaire mais je le ferai en votre honneur, ô généreux dispensateur de la carte American Express.

— C’est important, Maître de Sinanju, insista le directeur de CURE. Peut-être vous souvenez-vous de la première lettre de l’État ?

— Je pense que c’était un A.

— Alabama, Alaska, Arizona ou Arkansas ? demanda Smith, les doigts suspendus au-dessus du clavier de commandes.

— Oui, c’est ça, c’était l’un de ceux-là ! triompha Chiun.

Les doigts de Smith retombèrent sans force.

— La couleur, vous vous souvenez de la couleur ? tenta encore le directeur de CURE.

— Blanc, avec des lettres rouges.

— Alabama, souffla Smith, inscrivant la nouvelle donnée.

L'ordinateur chercha dans sa banque de données à une vitesse époustouflante et l'information sortit sur l'écran.

— Le fourgon est immatriculé au nom du Rassemblement Aryen des Blancs d'Amérique et d'Alabama, un groupuscule néo-nazi. Ça vous dit quelque chose ?

— Hé ! intervint Remo en reprenant l'appareil. Le *shuraken* avait la forme d'une croix gammée. Mais qu'est-ce que ces gens-là peuvent bien avoir à faire avec Ferris ?

— Je ne sais pas, répondit le directeur de CURE. Mais je compte sur vous deux pour me récupérer Ferris.

— Oh, pour ça, arrangez-vous avec Chiun, rétorqua Remo. Moi je n'ai rien à voir là-dedans. Je suis juste venu pour m'occuper de lui jusqu'à ce que tout cela soit fini et que je puisse le ramener en Corée.

— Mais vous ne pourriez pas lui en toucher un mot de ma part ? demanda Smith d'une voix suppliante. J'attrape toujours une migraine à lui expliquer les choses les plus simples.

CHAPITRE XVIII

Remo arrêta la voiture de location devant la barrière qui bloquait l'entrée du camp. Au-dessus de la porte, un panneau gravé annonçait la raison sociale de l'endroit.

Remo lut : « Forteresse Pureté ».

Il sortit sa tête par la fenêtre et lança en direction du garde patibulaire (mais presque) en tenue de SA, uniforme brun et baudrier noir :

— Vous pourriez nous ouvrir ?

Le garde marcha dans leur direction en roulant des épaules de bœuf.

— Surtout, gardez vos lunettes de soleil, glissa Remo à Chiun.

Le Maître de Sinanju rajusta les montures enveloppantes sur ses yeux en amande et baissa son melon blanc. Ton sur ton avec le costume d'alpaga blanc et la cravate dorée.

— T'inquiète, j'suis cool, mâchouilla le vieil Oriental qui prenait ses cours de diction en suivant les westerns à la télé.

— Qu'est-ce que vous voulez ? aboya le cerbère.

— On veut s'enrôler. Où est-ce qu'on signe ?

— On ne prend que les purs races, avertit le vigile, étudiant d'un œil critique les yeux noirs et le teint mat de Remo. C'est quoi votre nom ?

— Remo.

— Ça fait pas très arien, nota le SA. C'est quoi le nom de famille ?

— Remo Blanc, ajouta Remo. Et voilà mon père.

— Chiun Plus-blanc, annonça le vieil Oriental.

— Plus-blanc ? Plus-blanc que quoi ?

— Plus-blanc que toi, précisa Chiun, rajustant son nœud de cravate.

— C'est quoi ce charabia ? demanda le garde d'une voix alourdie de suspicion.

— C'est de l'arien, déclara Remo. Nous sommes les nouveaux

professeurs. Dans un mois, vous ne parlerez plus que comme ça.

Le front du garde se plissa sous sa casquette brune.

— Bon, finit-il par lâcher, papillotant des yeux. Allez-y. C'est le grand immeuble avec le drapeau.

— Ils ont tous des drapeaux, remarqua Chiun tandis qu'ils roulaient dans les allées du camp.

Des hommes en uniforme brun marchaient au pas cadencé.

— Ça fait quand même plaisir de revoir des *Zingh*, observa le Maître de Sinanju.

— Des quoi ? demanda Remo.

— Des *Zingh*, expliqua Chiun montrant du doigt les oriflammes à croix noires. C'est un symbole porte-bonheur.

— Petit père, murmura Remo en descendant de voiture, c'est la croix gammée. Un symbole nazi, un symbole du mal.

Chiun cracha.

— Est-ce que le soleil appartient aux Japonais parce qu'ils le mettent sur leurs drapeaux ? Ou les étoiles aux Américains ? Le *Zingh* est plus vieux que l'Allemagne. Autrefois c'était un symbole du bien. Un jour je t'en parlerai.

— Plus tard. En attendant, laissez-moi parler. Ces gens sont des nazis. Ils peuvent être dangereux.

— Les nazis ne sont pas dangereux, remarqua Chiun en haussant les épaules. Ce sont des imbéciles.

— D'accord, transigea Remo, ce sont des imbéciles dangereux. Alors, pas un mot, d'accord ? Je vais leur dire que nous sommes des Aryens.

— Impossible ! Les Aryens étaient des nomades incultes qui ne se lavaient jamais et buvaient le sang de leurs victimes.

*

* *

Mais au bureau d'enregistrement, le secrétaire ne leur demanda pas s'ils étaient aryens où quel était leur nom. Il voulait seulement savoir combien ils gagnaient.

— Je suis au chômage, indiqua Remo.

— Plus encore que vous n' imaginez, intervint Chiun.

— Est-ce que vous pouvez régler la cotisation de votre ami ? demanda le secrétaire à Chiun.

— Bien sûr, opina le vieil Oriental, branlant du melon.

— Ça fera vingt-cinq mille dollars pour l'année, annonça le secrétaire d'une voix égale.

— Vous prenez l'American Express ? s'informa Chiun.

— Tout le monde prend l'American Express, fit l'homme en s'emparant avidement de la carte dorée.

— Bougez pas, je vais chercher vos tenues, ajouta le secrétaire après avoir passé la carte dans la créditeuse.

Il revint avec deux cartons qu'il tendit à Remo.

— C'est à vos mesures. Vos lits sont dans le quartier Siegfried.

En chemin, Chiun ouvrit le carton. Il esquissa une grimace de dégoût et jeta la boîte dans la première poubelle.

— » On va en avoir besoin pour se mélanger, avertit Remo.

— Quand on accepte de porter un uniforme, expliqua le Maître de Sinanju, on remet jusqu'à son âme à la merci des autres. N'accepte rien de ces gens ou ils finiront par te posséder.

— Oui mais comment va-t-on faire pour se mélanger à eux ? demanda Remo.

— Sinanju ne se mélange pas aux autres. Ce sont les autres qui se mélangent à Sinanju.

*

* *

— Tiens, tiens, des ennuis, annonça Ilsa Gans en regardant par la fenêtre du bureau de Konrad Blutsturz.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ilsa ? s'enquit distraitement le führer.

Il était plongé dans les schémas qui couvraient le bureau mais un œil s'était fixé sur l'arrière-train en amphore de la jeune Allemande. Celle-ci se pencha encore, améliorant la perspective.

— Vous vous souvenez des deux types qui nous ont poursuivis à Baltimore ?

— Les agents du gouvernement ? Des zéros, jugea Blutsturz.

— Eh bien, ils sont ici.

Blutsturz regarda à son tour par la fenêtre et découvrit un grand

type en pantalon marron et tee-shirt noir qui tenait une tenue réglementaire en travers du bras. À côté de lui marchait un autre type, beaucoup plus petit, tout de blanc vêtu qui jetait des regards curieux à la ronde.

— Fais-les tuer, commanda le führer. Je suis occupé. Le docteur va venir bientôt et j'ai encore beaucoup de détails à régler.

— Humm, fit la fille, se purléchant les babines d'avance.

— Et souviens-toi de n'utiliser que de la piétaille.

— Ils ne valent pas nos officiers allemands.

— Utilises-en davantage. On en a plein. Bientôt on n'aura plus besoin de cette chair à canon car je me tiendrai droit, comme un homme normal. Partout. Érigé comme une statue héroïque.

— J'adore les érections héroïques, roucoula la walkyrie.

*

* *

Remo venait de renoncer à passer son uniforme quand quelqu'un frappa à la porte de leur chambrée.

— Qui est là ? demanda-t-il, réalisant au même moment que c'était son paquetage que Chiun avait jeté.

Il venait de passer vingt minutes à essayer d'enfiler des vêtements d'enfant.

— Premier exercice, annonça le planton à travers la porte, séance de tir.

— Pas question que je touche à une arme à feu, avertit Chiun. Toi non plus.

— On fera semblant, proposa Remo.

Ils découvrirent que la porte du stand de tir était fermée à clé.

— Il y a peut-être une porte de côté, suggéra Remo.

Ils en trouvèrent une petite, sur laquelle était placardée une feuille de papier annonçant : Stand de tir.

— Ça doit être ça, suggéra Remo, poussant la porte qui se referma aussitôt derrière eux.

La pièce était plongée dans le noir complet.

— Ça sent mauvais, annonça Remo.

— C'est l'odeur de la poudre, diagnostiqua Chiun en reniflant l'air

qui empestait la cordite.

— Non, je veux dire que ça pue le piège.

Ils progressaient le long d'un mur quand les lumières inondèrent brutalement la pièce. Remo repéra aussitôt une série de cibles, seulement elles n'étaient pas en face d'eux, mais derrière.

À l'autre bout du hall, il repéra des hommes en uniforme brun, debout à leurs postes, en train d'épauler leur fusil.

— Est-ce une sorte d'initiation ? demanda Chiun.

— Non, petit père, c'est un tir aux pigeons et les pigeons c'est nous.

Les fusils se mirent à crépiter sèchement. Derrière Chiun et Remo, les cibles éclatèrent sous les impacts.

— Formation canevass, petit père, lança Remo en prenant son élan.

— D'accord, fit le Maître de Sinanju.

Remo fonça sur les soldats du Rassemblement Aryen des Blancs d'Amérique et d'Alabama. Le Maître de Sinanju prit une trajectoire parallèle. Soudain Chiun obliqua pour couper la ligne de progression de Remo tandis que son disciple courait dans l'autre sens, dans un mouvement diagonal.

Pour les soldats, Remo et Chiun semblaient courir dans tous les sens, en proie à la panique. C'était bien l'idée de la formation canevass mise au point par Sinanju : une série de lignes en zigzag qui s'entrecoupaient tout en se rapprochant insensiblement. Cette tactique avait été mise au point au cours de la campagne de Darius contre les archers parthes. Elle permettait de n'offrir qu'une cible confuse et mobile qui déroutait les tireurs sans cesse obligés d'accommoder leur vision.

Quand les cinq tueurs du peloton réalisèrent qu'ils ne pourraient pas avoir leurs gibiers au coup par coup, ils passèrent au tir en rafales entrecroisées. Mais Remo et Chiun étaient déjà trop près. Les SA durent reprendre le tir individuel.

Un tireur prit Remo dans sa ligne de mire. Posément, le SA enfonça la détente de son M16. Il ne pouvait pas le rater.

Il fut anéanti par le recul de son arme. Le talon de sa crosse lui était rentré dans l'épaule avec une telle violence qu'elle lui avait déchiré les ligaments. Le mouvement avait été si rapide qu'il n'avait même pas vu la main de Remo se refermer sur le fût du M16. Le SA fixa stupidement l'arme qui rebondissait à ses pieds.

— Tiens, mon lapin, fit Remo en l'étalant d'une manchette derrière

l'oreille.

Il se retourna juste à temps pour éviter l'assaut d'un autre nazi qui fonçait sur lui, crosse haute.

— Tiens, fit Remo, bon prince, en se croisant les bras sur la poitrine, je te laisse tirer un coup.

Le soldat tira. La balle alla droit au but mais curieusement sa cible ne tomba pas. Le SA voulut de nouveau épauler son arme mais trop tard.

— J'avais dit un coup ! Tu es éliminé, le gronda Remo en réduisant son visage en pulpe.

Il se tourna alors vers Chiun mais le Maître de Sinanju n'avait visiblement pas besoin d'aide. Il était en train de s'amuser à passer entre les moulins de deux soldats. On aurait dit des gamins qui jouaient avec des épées de bois.

— Bon assez ri, décréta le Maître de Sinanju en écrasant les pare-flammes des M16.

Le mouvement avait été si rapide que les soldats ne s'étaient pas aperçus que Chiun avait aplati le canon de leur arme.

Ravis de cette aubaine, les deux SA visèrent le dos du vieil Oriental qui s'éloignait. Ils tirèrent en même temps et s'écroulèrent, déchiquetés par l'explosion de leur culasse.

— Finalement, le tir ce n'est pas si mal, fit Chiun. Tu en as eu combien ?

— Deux, répondit Remo.

— Trois, annonça Chiun d'un ton triomphant. J'ai gagné.

— J'ai plutôt l'impression qu'on a perdu tous les deux, prévint Remo. Il en arrive de partout.

— Tu vois, je t'avais bien dit qu'ils viendraient se mélanger à Sinanju.

CHAPITRE XIX

Étendu sur une civière, Ferris d'Orr jetait des regards effarés autour de lui. Les soldats qui l'emportaient avaient des tenues brunes avec des brassards rouges. Les murs étaient surmontés de barbelés. Des oriflammes nazies flottaient partout.

Ferris se souvint des photos de Treblinka et Bergen-Belsen que sa mère lui montrait.

— Oh mon Dieu ! souffla-t-il, les yeux exorbités de panique, je suis dans un camp d'extermination.

Ils montèrent les marches d'un porche et se retrouvèrent dans une grande salle à manger lourdement lambrissée.

— Nous sommes arrivés, fit aimablement la blonde en débarrassant Ferris de sa couverture.

Elle lui tendit la main mais le jeune métallurgiste recula comme si c'était un serpent. Il se cramponnait encore à un coin de la couverture.

— Allons, allons, levez-vous, fit Ilsa avec un joli sourire.

— Monsieur d'Orr a peut-être envie de se rafraîchir, suggéra Blutsturz d'une voix cauchemardesque. Une bonne douche lui ferait du bien.

— Pas question ! hurla Ferris d'Orr. Je les connais vos douches !

— Il doit être fatigué par son long voyage, suggéra le führer. Je vais lui parler pendant que tu fais chauffer le four.

— Je ne suis pas juif ! s'exclama Ferris, au comble de la panique.

— Vous nous l'avez déjà dit, fit le vieillard avec un rire bon enfant. Ilsa va seulement nous préparer un bon dîner. Vous avez une préférence ?

— N'importe quoi, balbutia Ferris en claquant des dents, pourvu que ce soit du jambon ou des côtes de porc.

— Ilsa, regarde ce que nous avons, lança l'infirmier. Venez vous asseoir à mes côtés, monsieur d'Orr. Vous savez que vous êtes un singulier jeune homme. Mais, évidemment, vous êtes un génie ; tous les génies sont singuliers.

— Je veux rentrer chez moi, pleurnicha le jeune génie.

— N'ayez pas peur, grinça le vieil Aryen d'une voix qui se voulait rassurante. Nous n'allons pas vous retenir très longtemps ici. Nous avons seulement besoin de vos lumières et de votre nébulisateur.

— Il est à vous. Je vous le donne, mais ramenez-moi à la maison.

— Bientôt. Dans moins d'une semaine. Mais en attendant, laissez-moi vous montrer mes projets.

Le vieil infirme étala une liasse de plans.

— Certaines pièces sont très délicates, comme vous pouvez voir mais nous avons déjà les moules. Est-ce que le nébulisateur sera capable de fondre des éléments aussi fins ?

Ferris étudia brièvement les schémas avant de répondre :

— Aucun problème. Est-ce que je peux partir maintenant ?

— Pas avant que toutes ces pièces aient été fondues et montées.

— Montées en quoi ? demanda Ferris, intrigué par l'étrange assemblage.

— En moi, indiqua Blutsturz.

— Mais il y a là de quoi monter un petit char d'assaut, observa le jeune chercheur.

— Justement, fit le vieillard.

Et toute la nuit, ils le firent travailler sans relâche au moulage et à l'assemblage des pièces en titane. C'était du titane de première qualité. Sur les lingots, Ferris pouvait reconnaître l'estampille de sa propre société : Titan Techno Titane. Dès qu'il avait fini une série, les gorilles aux tenues brunes l'emportaient dans une salle voisine.

Quand Ferris put jeter un coup d'œil par la porte laissée un moment entrouverte, il vit que c'était un bloc opératoire. Le jeune homme eut un frisson d'horreur, repensant aux histoires que sa mère lui racontait sur les expérimentations des savants fous du Troisième Reich. Une photo l'avait particulièrement impressionné, celle de deux médecins nazis qui souriaient de chaque côté d'un cobaye qu'ils venaient d'« opérer ». Les deux jambes du malheureux sortaient du drap qui recouvrait la table d'opération. Ferris n'avait jamais oublié la vue des os entièrement récurés de tout muscle.

Maintenant il comprenait pourquoi sa mère avait mis tant d'énergie à lui inculquer la mémoire de l'holocauste. Le cauchemar était revenu, ici même, en Amérique et il était plongé dedans. Cacher sa moitié de pomme ne lui avait servi à rien. La haine l'avait retrouvé. On ne transigeait pas avec la haine. Soudain il prit sa décision.

— Personne n'est à l'abri, fit-il en éteignant le nébulisateur.

Le lingot qui commençait à fondre dans son moule, se durcit brusquement.

— Hé, attention ! prévint Ilsa. Celui-là n'était pas fini.

— C'est fini, annonça Ferris en se levant. Tout est fini.

D'un coup de pied, il renversa le nébulisateur. L'appareil heurta le sol avec un mauvais craquement. Une colonne de fumée jaillit d'un panneau éventré.

— Hé, mais pourquoi avez-vous fait ça ? s'indigna la jeune Allemande.

— Parce que c'était mon devoir historique, annonça fièrement le jeune homme. Je suis juif.

— Oh dommage, fit Ilsa avec une grimace. Nous qui avons décidé de vous laisser la vie sauve !

*

* *

Blutsturz écumait et se tordait de rage sur la table d'opération, mordant les draps avec fureur [22]. Terrifiés, les médecins essayaient de le retenir. L'opération avait atteint la phase critique.

— Mein Führer, contrôlez-vous, supplia le chirurgien en chef. Si c'est vrai, on ne peut rien faire.

— Ça lui a pris d'un seul coup, gémit Ilsa, les joues ruisselantes de larmes. Comment pouvais-je savoir qu'il allait devenir cinglé ?

— Il faut que je marche ! Il le faut, psalmodia le führer.

Le chirurgien étudia la série de croquis qui était punaisée sur un grand tableau de liège.

— Au point où on en est, décida-t-il enfin, il n'y a qu'à continuer jusqu'au bout. On pourra toujours bricoler les morceaux qui manquent en alu ou en inox. Les pièces essentielles sont déjà fabriquées.

— Les jambes aussi ? s'inquiéta Blutsturz.

— On est en train de les monter.

— Elles sont complètes ?

— Presque. Laissez-moi implanter votre bras.

— Allez-y et après, amenez-moi l'homme, grinça le nouveau führer.

— Quel homme ?

— Le traître, d'Orr.

*

* *

Les chirurgiens avaient ouvert le moignon qui avait été le bras droit de Konrad Blutsturz et maintenant ils découpaient l'os pour trouver de la moelle fraîche et y insérer les terminaisons électroniques du nouveau bras bionique. La vieille main articulée gisait déjà comme une épave dans un coin de la salle.

— Et voilà, fit le chirurgien en chef une heure plus tard.

La nouvelle main lançait des reflets bleutés : un magnifique ensemble de titane avec quatre doigts et un pouce qui leur faisait face, comme une vraie main d'homme.

— La douleur est-elle supportable ? s'enquit le docteur. Vous savez, je peux vous endormir si l'anesthésie locale ne suffit pas.

— Je ne veux pas dormir à l'heure de la renaissance et seule la vengeance étouffera la douleur, déclama le führer. Qu'on m'amène le traître.

Ferris d'Orr fit son entrée, poussé dans les reins par le Luger d'Ilsa.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda Blutsturz.

— Je suis juif, annonça Ferris, croisant les bras avec défi.

— Et à cause de ça, tu as brisé mon rêve. Imbécile ! Je ne te voulais aucun mal.

— C'est ce que vous avez déjà voulu nous faire croire, autrefois.

— Idiot ! Nous n'avions rien contre les juifs. Les juifs n'étaient qu'un prétexte, un bouc émissaire pour tous les maux de l'Allemagne, un ferment pour faire monter la pâte. Si nous avions gagné, nous aurions pardonné aux juifs.

— Et qui vous aurait pardonné ?

Blutsturz haussa les épaules.

— Ainsi, tu t'es mis en danger pour une vieille histoire. C'est bien ça ?

— On ne transige pas avec le mal, déclara Ferris sans ciller.

Curieusement il ne ressentait aucune peur.

— Ilsa, fais-le s'agenouiller. À ma droite.

D'un coup de talon, la fille plia les genoux de Ferris d'Orr et tira

sur ses cheveux. L'horrible vieillard se pencha en avant, exhalant une haleine méphitique. Ses yeux lançaient des éclairs de folie. Pour échapper à cette vision dantesque, Ferris se concentra sur le bras qui s'approchait de son visage et l'étudia presque cliniquement, reconnaissant les éléments qu'il avait moulés un à un.

— Les premières années ont été les pires, entonna Blutsturz d'une voix basse qui grondait comme la tempête. Je ne pouvais pas bouger. J'étais dans un poumon d'acier et je rêvais déjà de ce moment, Harold Smith.

La main mécanique cliquetait à quelques centimètres des yeux du jeune chercheur.

Soudain elle descendit et se referma sur son cou, comme une araignée monstrueuse.

Ferris d'Orr eut un sursaut désespéré, agrippé de toutes ses forces à la table d'opération, mais la main de titane l'attirait impitoyablement et il griffa le métal comme tant d'autres avant lui avaient griffé les murs des chambres à gaz.

Les médecins détournèrent les yeux. Seule Ilsa se rapprocha, fascinée par les lèvres violacées, le visage gonflé et écarlate du jeune chercheur.

— Ils tirent toujours la langue comme ça ? demanda-t-elle.

— Tu ressens quelque chose, Harold Smith ? demanda Blutsturz, la voix réduite à un grondement obscur. De la colère ? Du remords ?

Mais Ferris d'Orr ne ressentait plus rien. Il remarqua seulement avec surprise que le sang dans sa bouche avait un goût de Coca-Cola puis il mourut.

— Je crois que vous pouvez le lâcher maintenant, suggéra Ilsa.

— Il est mort ? demanda Blutsturz, comme s'il se réveillait d'un rêve.

— Oui, fit Ilsa. Je vais faire jeter cette charogne. Vous vous rendez compte, un juif qui s'appelle Smith ? Ils sont vraiment partout !

— Smith ! gronda Blutsturz.

Et, de nouveau, la haine injecta ses yeux de sang noir.

Ilsa essuya le sang rouge qui souillait la main de titane et sortit pour voir si les deux nouvelles recrues étaient bien mortes comme convenu.

CHAPITRE XX

Ilsa Gans toussa et faillit s'étaler. Le sang était gluant et glissant comme de l'huile de vidange. Vautrés dans la fosse à couleur de purin, les corps des SA s'enchevêtraient. La jeune Allemande frissonna, incrédule, horrifiée. Ces gens-là n'auraient pas dû mourir. Ne serait-ce que parce qu'ils étaient de bons Aryens. En outre, ils étaient armés, preuve de leur indubitable supériorité. Enfin, les deux espions qu'ils étaient chargés d'exécuter ignoraient tout du sort qui leur était réservé, preuve de leur indubitable infériorité. Que s'était-il donc passé ?

Fébrilement, elle escalada l'escalier de fer qui menait à la salle d'enregistrement. Les caméras vidéo se mettaient automatiquement en marche pendant les séances de tir et elles avaient certainement enregistré quelque chose. Comme dans un rêve, elle rembobina les magnétoscopes et les mit en marche. Les caméras opéraient de trois angles différents mais elles racontaient toutes la même histoire, une histoire stupéfiante.

La caméra verticale, braqué sur les tireurs, montrait clairement que les soldats avaient été totalement dépassés. Les deux autres caméras n'avaient filmé qu'une série d'images brouillées.

Même en mettant les magnétoscopes au ralenti, Ilsa eut beaucoup de mal à comprendre ce qui s'était passé car les deux hommes couraient à une vitesse folle.

Les yeux fixes, Ilsa fit repasser plusieurs fois les cassettes. Elle ne se lassait pas de voir courir le plus grand des deux. On aurait dit un tigre lancé dans les hautes herbes. Mais cet homme courait encore beaucoup plus vite qu'un fauve. Quand son beau visage apparaissait en gros plan, avec une moue ironique sur ses lèvres cruelles, le cœur d'Ilsa se mettait à battre la chamade et une chaleur inconnue enflammait son ventre. Elle avait enfin trouvé son héros, un vrai surhomme, bien plus encore que Konrad Blutsturz dont la volonté d'acier la fascinait mais dont le corps n'était qu'une épave rafistolée comme un vieux Meccano d'autrefois. Troublée, elle s'obligea à éteindre le magnétoscope et, les cassettes à la main, les jambes molles, elle courut jusqu'au quartier général de la Forteresse Pureté.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle en débouchant dans le grand hall.

Des infirmiers étaient en train de pousser Konrad Blutsturz allongé

sur une civière à roulettes.

— Ilsa, c'est fini, annonça le vieux nazi, le visage gris cendre.

— Mais vous ne marchez pas ! Vous ne marchez pas ! Ça n'a pas marché ! gémit-elle avant d'éclater en sanglots.

— On ne le saura pas avant plusieurs jours, intervint le chirurgien. Tous les éléments ont été mis en place mais les ouvertures opérées dans les moignons doivent d'abord se cicatriser.

— Mais on n'aura jamais le temps, gémit la jeune femme.

— Pourquoi Ilsa ? demanda le mutilé.

— Les nouvelles recrues... Elles ne sont pas mortes au stand de tir. Ce sont des bêtes fauves. Ils ont tué tous nos soldats, sans armes. Ce ne sont pas des hommes ! J'ai les cassettes.

— Allons dans ma chambre ! décida Blutsturz.

— Herr Führer, prévint le docteur. Vous prenez des risques. Il faut vous ménager.

— Silence ! Ilsa sait quand il y a du danger.

*

* *

Dans la chambre, six soldats déposèrent Konrad Blutsturz sur un lit spécialement renforcé. Sous les draps qui le recouvraient, on pouvait voir que son corps était maintenant complet.

Ilsa se sentit toute excitée de découvrir qu'il avait maintenant tous ses organes mais elle se dépêcha néanmoins d'engager la première cassette dès que les soldats sortirent de la chambre.

Ils regardèrent en silence.

Konrad Blutsturz ne parla qu'après avoir visionné les trois cassettes.

— Tu as raison, Ilsa. Ils sont très dangereux et je suis encore trop faible pour pouvoir les affronter.

— Je vais amener le fourgon à l'arrière du bâtiment, proposa la jeune femme.

— Non, j'ai une autre idée. Convoquons une assemblée générale. Tout le monde doit venir, même les médecins. Je n'ai plus besoin d'eux.

Obéissante, Ilsa sortit de la chambre en courant.

*

* *

— Attention, petit père, voilà quelqu'un ! avertit Remo.

On entendait des pas rapides. Quelqu'un courait dans le couloir.

Chiun referma la porte du cagibi sur les deux gardes qui avaient tenté de leur barrer la route.

Le Maître de Sinanju les avait d'abord débarrassés de leurs armes puis, après qu'ils eurent rapidement avoué qu'ils ne savaient pas où était Ferris d'Orr, il avait entrepris de leur faire un cours sur les méfaits du racisme. Paternellement, il leur avait tenu la main pour soutenir leur attention. De temps en temps, pour souligner les passages importants, il serrait un peu plus fort.

À la fin de sa leçon, les deux gardes étaient à genoux, les larmes aux yeux, hochant la tête avec ferveur. Maintenant ils collaboraient à un exposé sur la supériorité de la race coréenne en général et celle de Sinanju en particulier. Chiun les avait prévenus qu'il ramasserait leur copie en sortant.

— Encore un raciste sûrement, soupira Chiun en donnant un tour de clé à la porte. Dommage, il vient de rater le début des cours.

Remo tendit la main à l'angle du corridor. Ce n'était pas un mais une raciste.

— Mais c'est la fille de Baltimore, s'exclama-t-il.

Ilsa Gans se débattit mais Remo resserra sa prise. Le regard de la fille se perdit dans le sien.

— Oh ! s'écria-t-elle en reconnaissant l'homme-fauve.

Il y avait de la peur dans sa voix mais aussi comme une reddition joyeuse.

— Où est Ferris ? demanda Remo.

— Quelque part, susurra-t-elle.

De près, elle lui trouvait des yeux de tigre, immenses et étirés, sombres comme du bois de tek poli.

— Je veux une réponse, insista Remo.

— Je vous donnerai tout ce que vous voudrez. Serrez-moi encore plus fort.

— Nom de Dieu ! jura Remo pensant soudain à Mah-Li qui l'attendait à Sinanju. Tenez, petit père, attrapez-la.

Il l'envoya tourbillonner jusqu'à Chiun qui lui saisit le poignet, arrêtant gracieusement sa course.

— Ciel ! Ne seriez-vous pas un de ces Asiatiques à face plate ? s'écria la fille en découvrant le Maître de Sinanju.

— Et vous, ne seriez-vous pas une de ces racistes à tête de mort ? répliqua le vieil Oriental du tac au tac. Remo, je crains bien d'être obligé de reconsidérer totalement mes conceptions quant à la beauté lumineuse de l'*American Way of Life*.

Il la laissa tomber dans un profond fauteuil de cuir au-dessus duquel trônait un des innombrables portraits en pied, en l'occurrence une chaise roulante, du même vieillard dont les photos jonchaient les murs de la Forteresse Pureté.

— Réponds, qui est cet homme ? demanda Remo en pointant un doigt vengeur sur le nez du vieillard.

— Herr Führer Konrad Blutsturz, claironna la fille, les yeux brillants. C'est un grand homme.

— Ça doit pouvoir se discuter. C'est lui le chef ici ?

— Jusqu'à ce que vous arriviez, oui, opina la jeune nazie fixant la braguette de Remo d'un air gourmand. Il faut que je vous dise quelque chose.

— Vas-y.

— Je suis vierge. Je me gardais pour un autre mais vous pouvez me prendre, je suis prête.

Remo jura intérieurement. Pourquoi fallait-il que les femmes réagissent toujours ainsi ? C'était son étrange magnétisme qui voulait cela. Un appel inconscient, nourri par les vibrations de Sinanju, son harmonie, sa capacité à unifier le corps et multiplier les énergies. En général, c'était plutôt embarrassant d'exciter comme ça les hôtesse de l'air ou les secrétaires, mais parfois Remo s'en était servi à son avantage : un peu de kama-sutra, version Sinanju, déliait mieux les langues que de longues tortures. Mais c'était autrefois, avant qu'il ne rencontre Mah-Li.

— Je veux des réponses, insista Remo.

— Pas avant d'avoir eu ce que je veux, murmura Ilsa, les yeux humides.

— Écoute-moi bien, gronda Remo en lui saisissant le lobe de l'oreille qu'il pinça jusqu'à ce que des larmes jaillissent des yeux de la fille, tu vas me dire pourquoi toi et ton führer, Bloutmachin, vous avez kidnappé Ferris d'Orr.

— Konrad Blutsturz, gémit Ilsa. On avait besoin de son nébulisateur.

— Pour quoi faire ?

— Pour faire marcher le führer. Il vit dans une chaise depuis la guerre. C'est les sales juifs qui ont fait ça.

— Je trouve qu'ils ont fait preuve d'une grande mansuétude, fit Remo avec un regard méprisant pour le brassard nazi de la fille.

— On avait besoin du nébulisateur pour lui refaire des jambes en titane. Il fallait qu'on puisse poursuivre notre vengeance contre les Smith.

— Les Smith ? Quels Smith ? Je croyais que c'était après les juifs que vous en aviez ?

— Harold Smith est le chef de la conspiration juive mondiale, scanda la jeune nazie.

— Harold Smith ?

— Oui, c'est lui qui a détruit le superbe physique aryen de Konrad Blutsturz pendant la guerre. Ça fait des années qu'on le cherche.

— Ça ne serait pas notre Smith ? intervint Chiun.

— Il y a des millions de Smith, fit Remo avec une moue dubitative.

— Ça fait beaucoup, reconnut Chiun.

— Et Ferris alors ? Où est-il ? insista Remo.

— J'en sais rien, moi, où ils ont jeté son corps ! bouda la jeune femme en haussant les épaules.

— Aiiiie ! gémit le Maître de Sinanju. Tu as entendu ça, Remo ? Oh misère de misère. On est perdus !

— Chiun, je ne savais pas que vous aimiez ce pauvre type à ce point, s'étonna Remo.

— L'aimer ? Mais je déteste cet abruti ! D'abord il se laisse capturer, ensuite il ne défend même pas sa vie. Il ne savait pas, ce crétin, qu'en mourant il allait ternir ma réputation et jeter l'opprobre sur Sinanju ? Oh malheur, comment je vais annoncer ça à l'empereur Smith, moi ?

— Smith ?

— C'est un autre Smith, répondit Remo. Le nôtre ne fait pas dans les conspirations, juives ou pas juives. Question suivante : et le nébulisateur ?

Ilsa Gans hésita avant de répondre. Ses entrailles nouées de

frustration lui criaient que l'objet de ses désirs se dérobaît à ses appels. Puisqu'il ne voulait pas d'elle, il allait payer.

— Konrad Blutsturz pourra répondre lui-même à vos questions. Il est dans la grande salle pour le meeting.

— Quel meeting ?

— L'assemblée générale au cours de laquelle le führer doit annoncer aux partisans les futures orientations du parti. Je suis venue ici pour battre le rassemblement du Rassemblement.

Du menton, elle désignait un micro relié à la sono du camp.

— Qu'est-ce que vous en pensez, petit père ? demanda Remo.

— Si nous mettons tous les racistes dans une salle, fit amèrement Chiun, peut-être qu'elle prendra feu et qu'il y aura moins de racistes dans le monde. Mais laisse-moi, mon fils, la perte du métallergiste me rend inconsolable.

— D'accord, fais ton annonce, mais n'essaye pas de nous rouler, d'accord ? avertit Remo.

— Comment le pourrais-je ? fit Ilsa Gans, en s'emparant du micro. Comment pourrais-je piéger des êtres supérieurs comme vous ?

— Tu vois, fit Chiun, les yeux brillants. Au moins, celle-là, elle est éduquable.

CHAPITRE XXI

La haine, plus forte que l'hallucinante douleur, le faisait avancer. L'auditorium était encore désert. Le podium craquait sous l'impact de ses pieds titanisés. Enfin, il atteint sa chaise roulante et s'y laissa tomber. Sous son poids, les rayons des roues plièrent mais ça n'avait pas d'importance. Il avait décidé qu'il quitterait cet endroit sur ses jambes ou les pieds devant.

Il enveloppa son corps de métal du grand drapeau rouge à croix noire et attendit. Bientôt les moutons de Panurge qui peuplaient le Rassemblement Aryen des Blancs d'Amérique et de l'Alabama allaient se présenter devant lui et il pourrait les tuer tous. Lui aussi aurait son crépuscule des dieux.

*

* *

Ils entrèrent dans l'auditorium, d'abord avec réticence puis avec une sorte de précipitation fébrile. Il les discernait à peine. La souffrance était telle que sa vue en était brouillée. Ils chuchotaient entre eux, commentant la nouvelle : leur führer venait de subir une opération miraculeuse. Pourtant il était toujours assis dans sa chaise, enveloppée dans la grande oriflamme qui le faisait ressembler à une momie sanglante.

Konrad Blutsturz reprit conscience en apercevant Ilsa. Elle traînait dans son sillage les deux hommes qu'il avait vus sur les cassettes. Dès qu'ils l'aperçurent, ils avancèrent vers lui. Malgré la densité de la foule, ils progressaient à une vitesse incroyable. Le führer s'empara du micro.

— Je vous ai appelés, hommes et femmes du grand Rassemblement Aryen des Blancs d'Amérique et de l'Alabama, car un grand danger menace notre pureté. Des vipères lubriques se sont infiltrées parmi nous.

La foule se figea. Personne n'avait oublié qu'au dernier meeting l'un d'entre eux avait été dénoncé et mis à mort.

— Ces ennemis sont déjà dans cette salle. L'un d'eux est blanc, l'autre non.

— Hé, Remo, il parle de nous ! lâcha Chiun.

Sa voix grinçante retentit dans le silence tendu et l'assemblée entière se tourna vers eux.

— C'est pas vrai, petit père, dites-moi que je rêve, s'exclama Remo.

— Vous les voyez maintenant, tonna Konrad Blutsturz. Mettez-les en pièces.

La foule se rua sur eux et Chiun et Remo se trouvèrent instantanément dans un chaudron de damnés vociférants.

Aussitôt, Chiun se mit à tourner comme un derviche miniature et ses plus proches voisins giclèrent comme du gravier projeté par une bétonneuse en folie.

Remo, lui, utilisa la tactique inverse. Saisissant les mains qui se tendaient vers lui pour le déchirer comme des serres, il tirait brusquement et ses assaillants se percutaient avec une violence inouïe.

Konrad Blutsturz suivait la scène avec une stupeur mêlée d'admiration. Deux hommes seuls, désarmés, se battaient face à une multitude hurlante, furieuse et lourdement bottée. Et non seulement ils paraissaient invincibles mais ils continuaient à avancer vers le podium, sans effort apparent, avec une grâce irréaliste, inhumaine.

« À mon tour », pensa Konrad Blutsturz en se dressant de toute sa hauteur. Il emplis ses poumons de l'odeur de sang et de sueur et se mit en marche. Le *Crépuscule des Dieux* de Wagner résonnait dans sa tête. Il était comme Wotan le terrible. À son signal, Ilsa éteignit les lumières et ferma toutes les portes.

Le massacre pouvait commencer.

L'obscurité ne dérangeait pas Remo et Chiun. En fait, elle les aidait. Leurs yeux, formés par Sinanju, pouvaient amplifier la lumière, si faible soit-elle et ils voyaient comme en plein jour là où leurs adversaires étaient aveugles. Tout autour d'eux les nazis s'étripaient, lancés les uns contre les autres par les duettistes de Sinanju. La salle n'était plus que grognements de fureur et hurlements de souffrance.

Pourtant, au milieu des plaintes et des grommellements, Remo perçut un nouveau bruit, régulier, mécanique, inhumain, comme le choc sourd d'une hache contre le tronc d'un arbre, un arbre au bois très tendre, spongieux.

Quelqu'un hurla :

— Mon bras ! Mon bras !

L'odeur fade du sang flotta aux narines de Remo.

— Chiun ! s'écria-t-il, il y a une machine déchaînée dans la salle.

— Oui, je sais : moi, répondit le vieil Oriental en fracassant deux crânes l'un contre l'autre.

— Non, quelque chose d'autre.

Dans la mêlée obscure Remo aperçut l'éclair d'un bras qui se dressait et retombait. Au bout de ce bras luisait une lame et chaque fois qu'il retombait, quelqu'un hurlait et un nouveau corps tombait à terre.

Les cris devinrent un pandémonium.

Remo avançait, se guidant sur les éclairs que lançait la faux.

— Chiun, avertit Remo, il faut faire sortir ces gens. C'est un vrai massacre.

— Je sais, c'est moi qui les massacre.

— Chiun, je vous en prie, faites évacuer la salle !

Remo fonça vers le champ électrique qu'il discernait droit devant lui.

La chose surplombait Remo, se déplaçant avec d'étranges mouvements. Il en fit le tour. Remo n'avait pas oublié la leçon que Chiun lui avait serinée, des années auparavant. Quand on fait face à une menace inconnue, ne jamais attaquer bille en tête. Attendre. Observer. Comprendre. Laisser l'adversaire révéler ses points faibles, et alors seulement lui porter des coups mortels.

Remo ne savait pas exactement ce qu'il affrontait dans l'obscurité. Ses jambes avançaient dans un marécage de corps éventrés, de membres coupés, de viscères répandus. L'odeur du sang et des excréments, l'odeur des corps empoisonnés par l'adrénaline et l'horreur remplissaient ses narines.

La chose était trop haute pour être un homme et pourtant elle avait le cœur d'un homme, un cœur fatigué comme les poumons que Remo pouvait entendre respirer laborieusement. En même temps la chose avait un champ électrique, un courant bas mais puissant.

Soudain la lumière se répandit dans la salle. Chiun venait de briser la porte à double battant.

Remo vit alors la chose. C'était Konrad Blutsturz, non plus homme-tronc ratatiné dans une chaise roulante mais un homme-machine, un robot au masque grimaçant.

— Ilsa ! hurla le monstre, empêche-les de s'échapper !

— Personne ne s'échappera, lança Remo, et surtout pas toi !

Au son de la voix de Remo, Konrad Blutsturz se tourna en levant

son bras de titane. Une lame en sortit, comme un énorme cran d'arrêt, et siffla dans la direction de Remo. Il l'évita sans mal et, d'un bond, sauta derrière le robot. De là, il put voir la lame se rétracter comme une griffe sous l'action d'un ressort. C'était là le point faible.

D'une manchette, Remo fit sauter le ressort. La lame retomba en se balançant au bout de sa charnière.

Aussitôt la main de titane se referma en une monstrueuse masse d'arme et se mit à tourner, balayant l'air de moulinets mortels. Passant sous sa garde, Remo décocha un coup de pied exploratoire. Sous le choc, une des jambes de métal plia et l'Allemand trébucha mais la jambe, animée par ses microsenseurs, retrouva son équilibre.

— Pas mal pour une machine, remarqua Chiun qui arrivait à la rescousse.

Du bout d'un de ses ongles interminables, il griffa la main de métal, arrachant des copeaux.

— Mais il réagit trop bien à la souffrance, ajouta le vieil Oriental.

— Essayons autre chose, suggéra Remo, qui cogna d'un coup sec, frappé de deux doigts, le bras valide de l'invalidé.

Il avait visé et touché l'articulation du coude, envoyant une onde de choc dans tout le corps du mutilé.

— Arrh ! hurla Konrad Blutsturz.

De douleur, il saisit son coude avec son autre main mais les doigts de titane se refermèrent trop durement et il cria de nouveau, de rage cette fois.

La douleur le rendait complètement fou. Il fonça sur Remo, fendant l'air de son énorme carrosserie métallique.

— Remo, viens ! commanda Chiun.

Il avait compris que cette machine était encore trop dangereuse. Mais comme son disciple ne reculait toujours pas, le Maître de Sinanju décida de prendre les choses en main.

Ce fut facile : toute l'attention de Remo était concentrée sur le monstre hybride.

Chiun, le visage contracté, frappa son élève à la base du cou.

Remo tomba comme une masse mais le vieil Oriental le rattrapa et le chargea sur ses épaules.

Arrivé à la porte, il se retourna et défia Konrad Blutsturz qui les poursuivait de ses moulinets furieux.

— Tu gagnes une bataille mais tu perdras la guerre, créature

inhumaine, car nous nous retrouverons bientôt, je te le jure solennellement.

Mais l'autre ne l'entendit pas. Son poing armé continuait à ouvrir un sillon sanglant dans le magma terrifié de ses supporters. Sans les morts et les blessés, on aurait dit un gamin qui piquait une crise de nerfs.

— Ilsa ! hurla-t-il.

*

* *

Dans le fourgon obscur, le tas de ferraille qui avait été Konrad Blutsturz gisait à même le sol. Il dormait. Il avait fallu à Ilsa une force surhumaine pour le traîner jusque dans la camionnette.

Quand les portes s'étaient ouvertes, elle avait été éjectée au-dehors par la masse des fuyards, comme un galet rejeté sur le sable par une vague déferlante. Elle avait couru jusqu'à l'arsenal et avait raflé un pistolet mitrailleur et une musette de chargeur.

Et elle était revenue, s'ouvrant un passage à longues rafales, tirant à l'aveuglette, sans aucune pitié. Tout ce qui lui importait était d'arriver au côté de Konrad Blutsturz.

Quand elle arriva près de lui, il était en train de tomber lentement vers le sol. Ses deux ennemis avaient disparu. Ils n'étaient pas non plus parmi les cadavres démembrés qui lui faisaient une couronne macabre.

Elle parla à Konrad Blutsturz, le convainquit de trouver la force de se relever. Elle-même n'aurait pas pu le faire : il était bien trop lourd. Le führer fit quelques pas puis s'écroula de nouveau. Il n'irait pas plus loin. Alors elle fit quelque chose d'incroyable. Elle démontra les morceaux de son « père » et les amena un à un jusqu'au fourgon, revenant chaque fois jusqu'à lui, s'ouvrant un passage dans l'océan de cadavres qui l'entourait. Elle ramena même le nébulisateur. Et seulement alors, fonça dans la nuit.

CHAPITRE XXII

Toute excitée, Ilsa Gans reposa le combiné du téléphone public. Triomphalement, elle respira l'air frais du petit matin. Il y flottait ce mélange d'odeur de gasoil et de parfum de magnolia typique des stations-service américaines. Elle venait de rouler toute la nuit en direction du nord, dans un état second. Elle ne s'était arrêtée qu'en arrivant près de New York, reprenant d'instinct le fil abandonné de la traque de Smith. Et le miracle venait de se produire.

— J'ai trouvé l'endroit idéal, annonça-t-elle en ouvrant la porte du camping-car.

— Où ça ? coassa Konrad Blutsturz qui gisait au milieu de ses pièces comme un Meccano démantibulé.

— Le sanatorium de Folcroft. Ils nous acceptent tous les deux. J'ai dit que j'étais ton infirmière personnelle, que nous étions inséparables. Et devine comment s'appelle le directeur ?

Le débris secoua sa tête couturée.

— Smith ! s'exclama la fille.

*

* *

Assemblés devant Chiun, accroupis sur leurs talons comme les prisonniers d'un camp japonais, les survivants du Rassemblement Aryen des Blancs d'Amérique et de l'Alabama suivaient docilement le cours de Chiun sur la nouvelle race des Seigneurs : les Coréens. Seul un homme tranchait dans cette masse confuse et monotone. Il arborait une blouse blanche et une expression d'infini mépris.

— Qui es-tu ? demanda Remo en le soulevant sans effort.

Il était particulièrement de mauvaise humeur, les explications de Chiun ne l'ayant pas totalement convaincu.

Son interlocuteur releva son menton et claqua presque des talons.

— Doktor Manfred Befleken, laissa-t-il tomber.

— Tu dis ça comme si ça voulait dire quelque chose.

— Je suis un des plus grands chirurgiens du monde, répliqua avec

morgue le médecin nazi.

— C'est toi qui a créé ce monstre ?

— La bionique est ma spécialité. Et Herr Führer Konrad Blutsturz n'est pas un monstre. C'est le héros qui assurera le triomphe de la race des Seigneurs. J'ai eu le privilège de contribuer ainsi à notre grande revanche.

— Et tu sais où je pourrais récupérer ton chef-d'œuvre ?

Le médecin haussa les épaules.

— Qui peut le dire ?

— Toi et tout de suite, affirma Remo, lui posant une main amicale sur l'épaule.

L'épaule était massive mais Remo n'eut aucun mal à trouver l'articulation.

— Et là, ça vous gratte ou ça vous chatouille ? demanda-t-il avec sollicitude.

Befleken blêmit. Les doigts de ce diable d'homme s'étaient glissés dans l'articulation.

— On est dans la même branche. Toi, tu assembles les morceaux, moi, je les défais. Tu veux voir ?

— Je suis un fidèle du Reich, clama le médecin.

Un craquement ponctua son serment d'allégeance. L'articulation venait de sortir de son logement. Déboîtée, son épaule chuta de quelques centimètres. Le moral du nazi aussi.

— Il y a une cabane dans les Everglades[23], s'empressa-t-il d'expliquer. C'est là que le führer vivait avant de s'installer à la Forteresse Pureté.

*

* *

Madame Smith était surprise.

Elle aurait cru que la secrétaire de son mari était plus jeune alors qu'en fait elle avait presque son âge. Ça la rendit encore plus furieuse.

Car elle ne pouvait plus avoir de doutes : son mari la trompait. Et avec cette Mikulka, elle en était sûre. Qu'est-ce qu'il pouvait bien lui trouver ? Quand même pas ses grosses mamelles de vache ! Une semaine qu'il n'était pas rentré à la maison et cette traînée osait encore la faire attendre !

— Il fait la tournée des lits. Je cours le chercher, avait jeté la matrone en filant vers le couloir.

Une façon de fuir.

Madame Smith se retourna d'un bloc. La porte venait de se rouvrir.

— Oh pardon, fit la jeune personne qui venait de rentrer.

Elle rougit sous l'examen de la dame et balbutia :

— Vous êtes la secrétaire du docteur Smith ?

— Je suis sa femme.

— Sa femme ?

— Oui, parfaitement, sa femme et je cherche mon mari.

Ilsa Gans sourit largement : c'était trop beau.

— Mais il est avec monsieur Conrad, fit-elle d'une voix légère.

— Monsieur Conrad ?

— Oui, c'est un très vieil ami de votre mari. Ils se sont connus pendant la guerre. Mais venez donc. Vous ferez connaissance.

*

* *

— Vous avez vu votre femme ? demanda madame Mikulka quand Smith réapparut dans son bureau.

— Non, elle est ici ?

— Elle était dans ce bureau il y a un instant. Je ne comprends pas, elle vous attendait. Pour une explication, a-t-elle précisé. J'ai couru vous chercher ; elle avait l'air si nerveuse.

Smith fronça les sourcils, n'entendant même pas le téléphone sonner.

— Docteur Smith ! Docteur Smith ! c'est un appel pour vous, insista madame Mikulka lui tendant le combiné.

Machinalement le directeur de CURE saisit l'appareil.

— Docteur Smith ? fit la voix.

C'était une voix très vieille, gutturale, déplaisante.

— Oui, qui est à l'appareil ?

— Votre femme est entre mes mains.

— Qui êtes-vous ? répéta Smith d'une voix altérée.

La secrétaire ne s'était aperçue de rien.

— Quelqu'un qui peut vous aider à la retrouver. Vous vous souvenez de Tokyo, Harold Smith ?

— Tokyo ? Non, je ne vois pas.

— Je vais vous aider Harold W. Smith. Tokyo, le 7 juin 1949, ça vous dit quelque chose ?

— Toujours pas. Non, attendez, je vous prends dans mon bureau.

Et tout lui revint soudain en s'asseyant à sa table : la mission à Tokyo, la poursuite à travers le Dai-Ichi et la boule de feu dans laquelle avait disparu le fanatique Allemand.

— Konrad Blutsturz ! lança Smith en prenant le nouvel appareil. Je vous croyais mort !

— Non, j'ai survécu toutes ces années pour vous, pour vous revoir. Maintenant écoutez-moi bien. Il y a un village dans les Everglades qui s'appelle Flamingo. Vous y louerez un de ces bateaux à fond plat propulsés par une hélice et vous m'y attendrez. Je vous contacterai. Venez tout seul si vous voulez revoir votre femme une dernière fois avant que je vous étrangle.

CHAPITRE XXIII

Dans l'avion qui le menait à Miami, Smith, épuisé, s'endormit un moment et mit à rêver. Il rêva qu'il était au Japon, quarante ans plus tôt. Il était encore un jeune agent de l'OSS et Tokyo un champ de ruines. Il marchait dans le parc Ueno criblé de cratères de bombes, longeant un tas de ruines qui avait été l'Université Impériale de Tokyo avant la guerre.

De l'autre côté du parc, Smith reconnut la petite maison de bois et de papier de riz qu'on lui avait montrée sur les photos. C'était la seule encore debout. Sans hésiter le jeune agent de l'OSS enfila son masque à gaz et balança une grenade lacrymogène. Sans attendre que la fumée se dissipe, il entra, son Colt 45 au poing, pulvérisant sur son passage les minces cloisons de papier.

Mais la maison était vide. Smith avait d'abord cru qu'il s'était trompé. Puis il avait remarqué qu'il n'y avait pas d'autel des ancêtres. Aucun Japonais ne vivait là.

Sous le tatami de la chambre à coucher, il avait découvert un atelier de chimiste, de quoi fabriquer des explosifs rudimentaires. L'agent de l'OSS avait travaillé avec le même type de matériel quand il était en mission avec la résistance norvégienne.

Smith avait aussi trouvé une carte de Tokyo avec plusieurs itinéraires soulignés en rouge. L'Américain avait sursauté parce qu'ils convergeaient tous sur le Dai-Ichi, l'immeuble qui abritait le quartier général de MacArthur.

Smith fonce au-dehors et arrêta un *basha*, un de ces taxis hors d'âge qui marchaient encore au gazogène. Tandis qu'il invectivait le chauffeur pour qu'il accélère, il se demandait anxieusement si Konrad Blutsturz, l'agent nazi qu'il recherchait, allait être assez fou pour tenter quelque chose quatre ans après la défaite de son pays.

Il ne savait pas grand-chose sur le personnage. Ses supérieurs lui avaient seulement dit qu'il était le chef d'une cellule nazie infiltrée aux États-Unis à la fin des années trente. Sa mission était de préparer l'occupation de l'Amérique quand l'Allemagne aurait gagné la guerre. Il avait parfaitement réussi à se fondre dans la communauté germano-américaine au point qu'on ne l'aurait jamais découvert si les archives du *Sicherheits Dienst* n'étaient pas tombées entre les mains des Alliés.

La chasse à l'homme avait alors commencé. Mais Konrad Blutsturz s'était avéré un gibier difficile. À plusieurs reprises, le FBI avait failli l'avoir mais il avait réussi à passer au Mexique et c'est l'OSS qui avait dû prendre la relève.

Sa trace avait été perdue jusqu'à ce que des informateurs le signalent au Japon où il essayait, avec des nostalgiques du général Tojo, de fomentier des troubles contre les troupes d'occupation. Un enragé.

Smith avait reçu la consigne de le retrouver à tout prix et, au besoin, de le terminer avec préjudice extrême.

En descendant du *basha* devant le Dai-Ichi, Smith s'était rué dans l'imposant immeuble et ils s'étaient aussitôt reconnus.

Konrad Blutsturz ne connaissait pas Smith mais son expression était éloquente surtout quand l'Américain avait sorti son pistolet en lançant les sommations d'usage.

Mais le nazi l'avait encore surpris. Au lieu de fuir par la porte, ce que tout être sensé aurait tenté, il s'était jeté dans l'ascenseur et l'avait envoyé au sous-sol malgré les balles de 45 qui trouaient la cabine.

Smith avait pris l'escalier, déterminé maintenant à le tirer à vue. L'homme portait une serviette qu'il n'avait pas lâchée et qui devait être pleine d'explosifs. Dans le sous-sol obscur, l'Américain, les sens aux aguets, avait perçu un grattement infime. Il avait tiré, se guidant au son et, dans une gerbe de flammes, Konrad Blutsturz était apparu.

Il dansait dans le feu, hurlant, et jamais Smith, pourtant endurci par des années de guerre, n'avait entendu de cri aussi affreux.

Il aurait bien voulu l'achever d'une balle dans la tête pour mettre un terme à son agonie mais les flammes se mirent à ramper dans les couloirs et il dut reculer, courant chercher de l'aide, les mains sur les oreilles pour ne plus entendre les cris...

*

* *

Smith se réveilla à la voix du capitaine qui annonçait la descente sur l'aéroport international de Miami. Il pouvait à peine entendre ce qu'il disait tant ses mots étaient couverts par des hurlements vieux de quarante ans.

Le feu dans le Dai-Ichi avait été éteint et on avait même réussi à arracher Konrad Blutsturz de l'enfer où il agonisait. Un pompier avait vomi quand une jambe du moribond lui était restée sur les bras.

Smith, lui, avait pris un avion militaire le lendemain. Sa mission était terminée. Il se souvenait maintenant avoir vaguement appris, longtemps après, que Konrad Blutsturz avait survécu et que des nostalgiques de la clique Tojo l'avait fait sortir de l'hôpital.

Tandis que le jet touchait la piste de l'aéroport de Miami, Smith se dit avec amertume que s'il n'avait pas fait les sommations d'usage, des dizaines d'innocents ne seraient pas morts. Cette fois-ci, il n'aurait pas autant de scrupules.

— Bon séjour à Miami, lui souhaita l'hôtesse de l'air à sa sortie de l'avion.

— J'y compte bien, grimaça Harold Smith, étreignant son Colt 45 dans la poche de son pardessus.

CHAPITRE XXIV

Ilsa Gans se débattait avec le bras. Il pesait pas loin d'une tonne. Elle dut le tirer jusqu'à l'endroit où Konrad Blutsturz gisait, à même le sol, car le lit n'aurait pas supporté son poids. Une seule de ses jambes de titane pesait plus de cent cinquante kilos.

— Ça va faire mal, avertit la jeune femme.

— La douleur ne compte pas, grimaça Konrad Blutsturz tandis qu'Ilsa enfonçait le bras mécanique dans son logement.

Elle brancha l'appareil et le bras se mit à vibrer comme les deux jambes, dégageant une impression de puissance qui lui redressa les poils.

— Voilà, vous êtes complètement branché, maintenant, fit-elle la voix rauque. Vous ne voulez pas vous couvrir ?

Elle n'arrivait pas à détacher ses yeux du gros cylindre rose qui pendait entre les jambes de métal.

— Je suis fier de mon nouveau corps, annonça Konrad Blutsturz.

— Ça marche ? Je veux dire, est-ce que vous pouvez... ?

— Est-ce que je peux tout faire comme avec une vraie ? compléta le führer. En tout cas, je pisse debout au lieu d'être assis comme une femme.

— Ce sera pareil qu'une vraie ?

— Quelle importance, mon petit ? Puisque tu n'en as jamais connu d'autre ?

Konrad Blutsturz s'était levé pesamment et avançait vers elle, les yeux brillants.

Ilsa recula vivement au fond de la cabane. Les cris perçants des oiseaux des Everglades résonnaient comme un écho brutal à ce qui se passait dans le huis clos étouffant de la baraque.

— On ne pourrait pas attendre encore un peu ? Vous êtes encore bien faible...

— Ilsa, j'ai trop attendu ce moment. Je l'attends depuis que tu es toute petite. Ta peau d'enfant, tes petites fesses roses...

Des filets de bave luisaient sur le titane bleuté.

— Mes parents ne vous aimaient pas, se souvint Ilsa, soudain terrifiée.

— Évidemment, ricana l'homme de fer. Ils avaient compris, eux, pour tes grands-parents...

— Que voulez-vous dire ?

— Tu crois encore qu'ils ont été tués par des juifs ? Idiote ! C'est moi qui les ai dénoncés. Parce qu'ils tentaient de s'opposer au grand dessein national-socialiste.

— Vous ? hurla Ilsa.

Elle s'était jetée contre la statue de métal, hurlant comme une hystérique.

— Vous m'avez menti ! Vous êtes un monstre ! hoquetait-elle, brisant ses poings menus contre le titane.

Elle ne cessa de crier que lorsque la main bleutée la saisit à la gorge et se mit à serrer.

Quand elle tomba au sol, Konrad Blutsturz la regarda longuement, incrédule, répétant mécaniquement :

— Ilsa ! Reviens, je ne voulais pas te faire de mal.

Mais comme elle ne répondait toujours pas, il se mit à gonfler son engin. Même la mort ne le priverait pas de sa victoire.

*

* *

Le docteur Harold W. Smith coupa le moteur de son aéroglisseur. Il pouvait apercevoir la cabane au détour de l'arroyo qui s'ouvrait dans la mangrove. Silencieusement l'esquif continua sa course jusqu'à un îlot tenu par les grosses racines d'un palétuvier. Dérangé, un héron s'envola avec un croassement furieux. Puis le silence retomba sur le marais. Soudain la voix maintenant familière retentit dans le dos de Smith.

— Il y a eu quatre grands moments dans ma vie, docteur Smith.

Smith se figea sans porter la main à sa poche. Il ne voulait que l'autre sache qu'il était armé. Mais le nazi poursuivait.

— Le premier c'est quand le führer lui-même m'a serré la main à Berlin pour me souhaiter bonne chance dans ma mission américaine.

Smith essaya de repérer Konrad Blutsturz dans l'épaisse mangrove. En tout cas la cabane semblait vide.

— Le second, c'est quand je pus m'asseoir dans une chaise roulante. Ça peut vous sembler peu de chose, docteur Smith, mais pour moi, c'était un formidable progrès. Je venais de passer d'interminables années à fixer le plafond vert d'une chambre d'hôpital, en Argentine.

— J'aimerais bien voir mon interlocuteur après tant d'années, lança Smith.

— Le troisième grand moment, poursuivit imperturbablement Konrad Blutsturz, c'est quand je me suis dressé sur des jambes.

— Où est ma femme ? demanda Smith. Vous m'aviez promis que je pourrais lui dire adieu.

— Et le quatrième moment arrive, quand je vais pouvoir fermer ma main de métal sur votre gorge maudite.

La mangrove craqua alors et Smith vit apparaître Konrad Blutsturz. Au bout de son bras droit brillait une lame à l'éclat vicieux. Et soudain le nazi se mit à grandir. Ses jambes bioniques poussaient avec des sifflements stridents et l'apparition s'avança vers Smith avec des mouvements de héron, empêtré dans une marée noire.

Une pétarade éclata dans le marais. Smith venait de faire redémarrer le moteur de son aéroglisseur et il le pointa sur le robot menaçant.

— Idiot, ricana Blutsturz.

Il fit un gigantesque pas de côté et décocha un coup de cimeterre dans le bateau.

Éventré, l'esquif sombra en quelques minutes mais Smith eut le temps de s'élancer dans la cabane.

— Chérie, où es-tu ? hurla-t-il en débouchant dans la baraque humide.

Il faillit vomir. Allongée sur le sol, le pantalon baissé sur les chevilles, une fille blonde ouvrait vers lui son ventre défoncé.

— Mon Dieu, où est ma femme ? s'écria le vieil Américain, éclatant en sanglots.

CHAPITRE XXV

— À gauche ou à droite ? demanda Remo.

L'arroyo se divisait en deux.

— À gauche, décréta le Maître de Sinanju, humant le vent.

— Sûr ? insista Remo qui penchait pour la droite.

— Sûr ! fit le vieil Oriental qui se tenait à l'avant de l'aéroglesseur comme une figure de proue. Mais l'ineffable sirène arborait une chemise hawaïenne. On lui avait dit que c'était la mode en Floride.

Soudain Remo coupa le moteur. Le bras d'eau se terminait en cul de sac.

— À gauche hein ? grinça Remo. Qui s'est encore trompé ?

— Tu n'avais qu'à pas m'écouter, bouda Chiun. Tu pourrais prendre tes responsabilités de temps en temps !

— Chiun !!! gronda Remo.

— Chut, j'entends quelque chose.

Remo éteignit le moteur.

— Smith ! hurlait la voix.

— Ça vient de l'autre côté de ces arbres, cria Remo. Vite, c'est Choucroute.

— Blutsturz ! corrigea Chiun. Tu es toujours aussi nul en langues étrangères !

Ils foncèrent à travers la mangrove, projetant sur leur passage des débris de végétation comme s'ils avaient été armés de mille machettes.

De l'autre côté du bosquet, ils découvrirent le second bras d'eau, le droit, celui dans lequel pataugeait Konrad Blutsturz.

— Smith ! hurlait-il encore.

— Arrête, abomination ! fit Chiun.

Konrad Blutsturz se tourna alors avec ses gestes de pantin désarticulé et découvrit les deux compères.

— Ainsi, vous m'avez trouvé, grinça-t-il avec un rictus abominable.

Immergé dans l'eau jusqu'à la taille, Remo avança vers lui.

— Smith, viens voir ce que je fais à mes ennemis ! clama l'Allemand.

— Tu crois qu'il parle de notre Smith ? demanda Chiun.

— Impossible, répondit Remo. Ce serait trop de coïncidences.

Mais il changea d'avis en apercevant la silhouette grise qui apparaissait à la porte de la cabine.

— Smith ! s'écria le vieil Oriental. Que faites-vous là ?

— Je cherche ma femme. Et vous, qu'est-ce que vous faites là ?

— On cherche la machine qui a fait ce monstre.

À ces mots, Smith comprit tout. Ferris d'Orr, l'homme-robot, le nébulisateur, tout se mettait en place.

— Ne bougez pas ! Je reviens, s'écria-t-il en fonçant dans la cabane.

*

* *

Konrad Blutsturz fixait les eaux brunes de l'arroyo. Où étaient passés ses deux attaquants ? Une seconde avant ils convergeaient vers lui et, brusquement, ils avaient disparu. Il chercha à distinguer des bulles d'air mais ne vit rien. Ces deux types ne respiraient-ils donc pas ?

Soudain il sentit que quelque chose tirait sur ses jambes. Il se déchaîna, projetant de furieuses gerbes d'eau tout autour de lui. Comme un nageur qui découvre une méduse entre ses jambes, il se débattit, jura, lançant de meurtriers coups de cimeterre. Tôt ou tard, sa lame allait trancher ces hommes-poissons accrochés à ses basques comme des sangsues.

C'est alors que les membres métalliques de Konrad Blutsturz commencèrent à se dissoudre.

Harold Smith reposa le nébulisateur et éclata de rire, pour la première fois depuis bien des années. Ainsi ça avait marché. Après quarante ans, le nazi était enfin réduit à l'impuissance. Mais son rire se figea.

Poussant un cri terrible, l'Allemand fou s'était dégagé des débris de ses jambes métalliques et fonçait vers lui en hurlant inlassablement la même imprécation :

— Smith ! Smith !

C'était un spectacle hallucinant et, ébranlé par la haine qui animait encore la chose qui rampait vers lui, Smith se mit à tirer.

Pourtant les deux premières balles ne l'arrêtèrent même pas.

Ce n'est qu'à la troisième que Konrad Blutsturz vola en arrière, dans une grotesque galipette.

Smith courut jusqu'au tronc sanglant. Au bout de son poing, tremblait son vieux Colt, le même qu'à Tokyo.

— Où est ma femme, demanda-t-il, se penchant vers la forme monstrueuse.

— Morte, cracha l'agonisant. Tu vois, je me suis vengé.

Son rictus diabolique déclencha un frisson dans tout le corps de Smith qui lâcha une dernière balle, éteignant enfin la lueur du démon.

— Ma femme ! s'écria Smith, éclatant en sanglots. Elle est morte !

— Smitty, je suis désolé, fit Remo en arrivant à sa hauteur.

— Ô Empereur, nous retournerons les Everglades jusqu'au dernier roseau s'il le faut, mais nous retrouverons votre femme, annonça le vieil Oriental.

— Non, gémit Smith en secouant la tête, emmenez-moi seulement à Folcroft. Je vous en prie.

CHAPITRE XXVI

Le docteur Harold W. Smith entra dans son bureau. Il avait du mal à marcher.

— Vous êtes sûr que vous voulez rester ici ? s'enquit Remo. Vous ne voulez plutôt pas rentrer chez vous ?

— Je n'ai rien à y faire, fit Smith d'une voix blanche. Désormais c'est ici ma maison.

Smith s'empara du téléphone rouge et attendit que les sécurités électroniques se mettent en place.

— Smith au rapport, fit-il d'une voix forcée quand on décrocha dans le salon ovale de la Maison-Blanche. Ferris d'Orr est mort... Oui, monsieur le Président. Mais néanmoins nous avons pu récupérer le nébulisateur et nous avons éliminé les coupables. Il n'y aura plus de difficultés de ce côté-là...

Smith écouta un long moment. Remo vit qu'il respirait avec effort.

— Oui, merci, monsieur le Président pour votre compréhension, fit enfin le directeur de CURE.

— Je ne vous comprends pas, Smitty, intervint Remo quand Smith eut raccroché. C'était votre femme. Nous aurions pu au moins retrouver son corps.

— Et qu'est-ce qu'on aurait dit ? Il y aurait eu une enquête de police. La sécurité de CURE aurait été menacée.

— L'organisation est donc si importante pour vous qu'on ne puisse prendre le moindre risque ?

— Remo, CURE est toute ma vie.

— Mais où est encore passé Chiun ? demanda soudain Remo.

— Me voilà et je ne suis pas tout seul ! clama le vieil Oriental en entrant dans la pièce.

Smith leva la tête. La surprise lui enleva ses dernières couleurs.

— Mon Dieu, tu es en vie !

— Harold ! cria sa femme en plongeant dans ses bras. Ça a été affreux. J'ai rencontré une de tes infirmières et elle m'a emmenée auprès de ce vieillard affreux. Il disait qu'il te connaissait et ils m'ont

enfermée dans cet apprentis de jardinier après m'avoir bâillonnée. J'ai cru que j'allais mourir de faim avant que ce charmant gentleman oriental ne vienne enfin me délivrer.

— Comment y avez-vous pensé ? demanda Remo en se tournant vers le Maître de Sinanju.

— J'ai discuté avec un des gardes de l'entrée. Le sanatorium est très surveillé. Ils fouillent tous les véhicules à la sortie pour prévenir la fuite des patients dangereux. Personne n'aurait pu faire sortir une femme kidnappée d'ici. Alors je me suis mis à fouiller la forteresse Folcroft et voilà le résultat.

— Merci à vous deux, fit Smith, émergeant des embrassades de sa femme.

— Je suis à votre service, fit Chiun, radieux. Ne l'oubliez pas. Pour un an.

— Ça va être une longue année, soupira Remo, les yeux au plafond.

— J'espère bien, opina Chiun.

*Achevé d'imprimer en décembre 1989
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 10482. —

Dépôt légal : janvier 1990.

Imprimé en France

[1] Ils sont tous de la même taille et de la même couleur. Seuls les chiffres et l'effigie des Présidents changent. Ndt.

[2] Voir l'implacable N° 70, *La Onzième Heure*.

[3] United Press International, l'équivalent américain de l'Agence France-Presse.

[4] Jour d'action de grâce : fête célébrée en commémoration de la survie des pèlerins du *Mayflower*.

[5] Massachusetts Institute of Technology. Prestigieuse grande école scientifique dans le nord-est des États-Unis.

[6] Coors est une marque de bière du Colorado très célèbre aux États-Unis, entre autres pour les idées d'extrême droite de son P-DG. NDT.

[7] Washington, la capitale fédérale des USA, a son propre État nommé District de Columbia.

[8] Voir l'implacable N° 70, *La Onzième Heure*.

[9] Pour les Américains, les Choucroutes désignent les Allemands et les Grenouilles, les Français, chaque nationalité se définissant par son plat favori.

[10] Clin d'œil à Dan Ralher, présentateur vedette de CBS news qu'on peut voir tous les matins sur Canal Plus en anglais et en clair. NDT.

[11] Ministère américain de la Défense.

[12] Le ministre de la Défense s'appelait Weinberger, un nom allemand parfaitement catholique. NDT.

[13] Il s'agit de la liste la plus exhaustive des citoyens américains. À cause de la structure fédérale du pays et de l'action des groupes de protection des citoyens, il n'existe pas de fichier central aux États-Unis. NDT.

[14] Le calibre 45 américain correspond à 11,43 millimètres en mesure métrique. C'est le plus gros calibre en arme de poing. NDT.

[15] Nom donné aux machines à sous de Las Vegas dont on actionne le levier (leur seul bras) et qui ont la fâcheuse tendance à donner beaucoup moins de pièces de un quart de dollar (quarter) qu'elles n'en reçoivent.

[16] Un des trois aéroports de New York, avec Kennedy et Newark. La Guardia était maire de New York dans les années cinquante, le premier à être d'origine italienne. NDT.

[17] 28,5 grammes

[18] Jeu de mots. Ferris Wheel est la grande roue dans les fêtes foraines et Disney World, un gigantesque parc d'attractions situé en Floride.

[19] Chant nazi.

[20] Porc !

[21] Les autoroutes américaines n'ont généralement pas de rampes de protection centrale. En revanche, les bandes centrales sont beaucoup plus larges. Parfois jusqu'à un kilomètre, comme au Texas.

[22] Hitler, lui, avait une préférence pour les tapis, qu'il dévorait à même le sol et à belles dents devant son état-major atterré.

[23] Immense marécage en Floride.